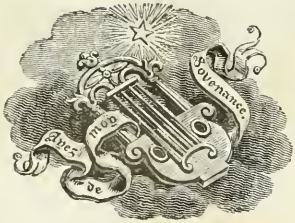
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01640580 5

CHRONIQUES
DE FRANCE

PAR

Mme AMABLE TASTU.



PARIS
DELANGLE FRÈRES,
Éditeurs-Libraires,
RUE DU BATTOIR SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N. 19.
1829

AUG 08 1990
UNIVERSITY OF TORONTO

Imprimerie de J. Castu, rue de Vaugirard, n. 36.

J'ai mis, dans le style d'à présent, le récit des actions que ces hommes habiles avoient si bien racontées dans leurs Chroniques, mot grec qui signifie les actions des temps; ils ont écrit aisément et comme une source pure qui coule avec abondance. J'aurois souhaité avoir le même talent de langage, ou quelque chose d'approchant.... Je me suis efforcé pourtant, aussi bien que me l'ont permis la rusticité et la foiblesse de mon savoir, de reproduire aussi brièvement que je l'ai pû ce que j'ai appris dans les livres dont j'ai parlé. Que si quelque lecteur doute de moi, qu'il ait recours à l'auteur même; il trouvera que je n'ai rien dit qui ne soit vrai.

Frédégaire.

PROLOGUE.

Pourquoi m'éveilles-tu, doux souffle du printemps?
Pourquoi fais-tu vibrer cette corde oubliée,
Autrefois la première à mes accords pliée,
Et que ton seul pouvoir sut animer long-temps?
Ramènes-tu ces jours d'un innocent délire,
Ces jours évanouis comme un son de ma lyre,
Doux et rians témoins de mes naissans concerts?

Telle qu'un jeune oiseau qui s'essaie au bocage,
Inhabile et rêveuse, à l'ombre du feuillage,
Aux champêtres zéphirs j'abandonnais mes airs.
Chants éclos d'une fleur, Idylle, humble Cantique
Inspiré par le son de la cloche rustique,
A la page éphémère, où vous laissait ma main,
J'étais loin d'attacher l'espoir d'un lendemain :
Que m'importaient ces fruits d'un débile génie,
Ou de mon luth enfant l'imparfaite harmonie !
Mes vers n'attendaient point la faveur d'un coup-d'œil ;
Ils faisaient mes plaisirs, et non pas mon orgueil.
Mais tout bas j'essayais quelques notes cachées
Que sur ma jeune lyre on n'aurait point cherchées.
A ces secrets accens, l'amour du sol natal,
Le doux nom de la France, ont servi de signal ;
C'est ce nom qui d'abord m'apparut dans l'histoire ;
Ses héros les premiers ont peuplé ma mémoire :
Que de fois j'ai compté, parmi soixante rois,
Ceux dont le règne illustre, ou dont les sages lois
La rendaient tour à tour plus heureuse ou plus belle !
Que de fois, au récit de nos anciens exploits,
J'ai comparé l'éclat d'une gloire nouvelle,

Qui m'apparaît encor comme un songe effacé ;
Car le présent d'alors faisait croire au passé !
Dans ces jours de prodige, émue, émerveillée,
De son premier sommeil mon ame reveillée,
S'éblouit à l'éclat des belliqueux travaux.
Si le bronze annonçait des triomphes nouveaux,
Prêtant au bruit guerrier une oreille attentive,
L'aiguille entre mes mains demeurait inactive :
Trop fière des succès qu'obtenait mon pays,
Mon cœur palpitait de sa gloire ;
J'oubliais à quel prix s'achète une victoire,
Alors je n'avais point de fils !
J'ignorais ces fléaux, fruits mortels des conquêtes,
Et le canon pour moi n'avait qu'un son de fêtes !
Mais d'un effroi soudain accablant mes esprits,
Il retentit bientôt sous les murs de Paris,
Non plus pour signaler de lointaines batailles,
Mais menaçant, armé, lançant vers nos murailles
Les messagers de mort par sa rage vomis :
Oui, j'entendis siffler les boulets ennemis;
Oui, je vis du combat les vapeurs enflammées,
Et l'éclair du fusil sur le front des armées ;

Et, le soir, quand, hélas ! sur les monts d'alentour
Les bivacs étrangers s'allumaient tour à tour,
Nos légions passaient mornes et consternées,
Comme si dans un jour s'effaçaient vingt années !
Tout m'est présent encor ! Je vois dans nos remparts
Des souverains ligués flotter les étendards :
Frivole et curieux, le peuple les contemple ;
Il ne les connaissait qu'appendus à son temple :
Sans doute pour ce peuple, avide de repos,
La paix embellissait l'aspect de ces drapeaux !
Mais loin de concevoir qu'une telle espérance
Nous dût faire oublier la chute de la France,
Mes yeux avec horreur les voyaient parmi nous,
Et se détournaient d'eux, pleins d'un triste courroux.
Ces casques étrangers, ces écharpes flottantes,
Ces armes, ces habits aux couleurs éclatantes,
Tout blessait mes regards dans Paris attristé ;
Je croyais voir le sol de la noble cité
Frissonner sous les pas d'un coursier de l'Ukraine ;
Au bruit retentissant des sabres sur l'arène
S'épouvanter nos vieux palais,
Et le vent des bords de la Seine

Agiter à regret des panaches anglais !....

Je ne veux point ici, de nos douleurs passées,
Chercher péniblement les traces effacées ;
Mais puis-je de la France oublier les revers?
Mon amour s'est accru des maux qu'elle a soufferts ;
Et, pour leur opposer des souvenirs de gloire,
Se plut à remonter le cours de notre histoire.
Je ne voulais, fidèle à mes premiers penchans,
Que moduler d'abord nos fastes dans mes chants ;
Mais je vis par degré de ces muettes pages,
Surgir des temps passés les vivantes images.
Oh! m'écriai-je alors, harpe des vieux Gaulois,
Tu ne réveilles plus l'écho sacré des bois !
Cithare, qui vibrais aux mains d'Apollinaire,
Tu restes suspendue aux murs du sanctuaire !
Vous ne résonnez plus dans les cours du châtel,
Luth joyeux du trouvère, archet du ménestrel !
Et vous, qui du Parnasse avez conquis les cimes,
Du siècle de Louis, Muses aux chœurs sublimes,
Pourquoi, des chants légués à la postérité,
Le sol qui vous vit naître est-il déshérité,

Pourquoi, méconnaissant une juste espérance,
Doter la Grèce et Rome, aux dépens de la France,
D'une double immortalité?
Viens donc, toi qui n'es plus qu'une frivole image,
Un vain nom, qui revêt l'harmonieux langage,
Toi, lyre de nos jours, invisible instrument,
Qui dans mon cœur ému retentis sourdement;
Pouvoir qui rends à l'ame, aux yeux, à la pensée,
Des faits, des lieux, des temps l'émotion passée,
Éveille, éveille-toi, reproduis ces accens
Tour à tour effacés sous la trace des ans;
Comme un fidèle écho, que ta voix inconnue
Garde des chants natals la mémoire ingénue :
Et séduit à l'attrait de souvenirs divers,
Peut-être mon pays adoptera mes vers!
Cet attrait est plus fort que celui du génie.
D'un orchestre savant la brillante harmonie
Peut enchanter l'esprit et captiver les sens;
Mais quels airs sont plus doux, quels accords plus puissans,
Qu'un antique refrain, un chant naïf et tendre
Que près de nos berceaux nos mères font entendre,
Qui, redit par hasard sur quelque bord lointain,

Vers les champs paternels nous ramène soudain,
Et demeurant toujours à l'oreille ravie,
Empreint de la fraîcheur du matin de la vie,
Fait encore apparaître à nos regards charmés
Des jours qui ne sont plus et des objets aimés?

TEMPS RELIGIEUX.

❁

Quatrième Siècle.

❁

Temps Religieux.

LES DEUX AMANS

DE CLERMONT.

Ceux qui sont sortis du monde par la voie du martyre, et ceux qui sont morts sans trouble dans leur foi, sont unis dans le royaume des cieux.

GRÉGOIRE DE TOURS.

SOMMAIRE.

❁

S'il est une époque où la religion se montre à nous dans toute sa force et dans tout son éclat, c'est assurément celle où elle commence à s'établir : elle est comme l'eau, d'autant plus pure qu'elle est plus près de sa source. Comment douter de sa puissance quand elle ne vaut à celui qui la professe que la persécution ou le martyre, quand elle obtient du cœur de l'homme jusqu'au sacrifice des plus douces et des plus légitimes affections?

Peu d'anecdotes de ce temps sont plus touchantes, plus poétiques même que celle des deux amans, *dit M. Guizot dans sa notice sur Grégoire de Tours. La légende du pieux évêque ayant produit sur moi la même impression, j'ai essayé de la reproduire dans mes vers. Je ne rapporterai point ici le récit original, de peur de m'exposer à une comparaison qui me serait sans doute défavorable; je tirerai seulement de Grégoire de Tours quelques détails sur l'établissement du christianisme dans les Gaules, et sur la conversion de l'évêque Artémius, que j'ai cru devoir intercaler dans la légende comme propre à compléter la physionomie de l'époque. Ceci toutefois n'est que pour ceux qui n'auraient pas sous la main les livres où j'ai puisé ces renseignemens; car aujourd'hui, grâce aux travaux d'hommes savans et éclairés, les sources de notre histoire sont à la portée de tout le monde, et personne ne se peut faire un mérite d'une instruction qu'ils ont rendue si facile.*

Dès l'année 177 *des missionnaires chrétiens ayant pénétré dans les Gaules, un grand nombre d'entre eux, ainsi que beaucoup de leurs convertis, avaient subi le martyre; mais c'est seulement vers* 250, *sous l'empereur*

Dèce, que les premières églises furent fondées. Dans ce temps, sept hommes nommés évêques furent envoyés pour prêcher dans les Gaules : Gatien à Tours; Trophime à Arles; Paul à Narbonne; Saturnin à Toulouse; Denis à Paris; Strémon * *en Auvergne, et Martial à Limoges.*

A saint Strémon avaient succédé Urbicus, Légonus et saint Hillide. « *Saint Népotien fut le quatrième évêque d'Auvergne. Des députés de la ville de Trèves furent envoyés en Espagne. Parmi eux était un certain Artémius, d'une sagesse et d'une beauté remarquables et brillant de jeunesse; il fut attaqué d'une fièvre violente. Les autres, ayant continué leur route, le laissèrent malade à Clermont. A cette époque, il était fiancé à Trèves avec une jeune fille. Saint Népotien l'étant allé voir et l'ayant oint de l'huile sainte, par la grâce de Dieu, le rendit à la vie. Artémius, ayant ouï du même saint la parole de la prédication, oubliant son épouse terrestre et ses propres biens, fut uni à la sainte Église, et, ayant été fait clerc, il se distingua par une si grande sainteté qu'il succéda à saint Népotien dans la direction du troupeau du Seigneur.* »

* M. Trognon l'appelle Austremoine.

Les Gaules étaient à cette époque une province romaine, et, depuis la conquête, les Gaulois avaient adopté peu à peu la langue, les mœurs, les coutumes des vainqueurs. Grégoire de Tours donne au héros de sa légende le titre de sénateur; son nom était Injuriosus; je n'ai pas cru devoir le conserver, non plus que celui de la jeune fille qui s'appelait Scholastique.

LES DEUX

AMANS DE CLERMONT.

Aux jours où la foi sainte illuminait à peine
L'Auvergne encor soumise à la pourpre romaine,
Où les saints héritaient du siége de Strémon,
Une Vierge vivait dans les murs de Clermont :
C'était l'unique espoir d'une noble famille ;
Et d'un père chrétien s'honorant d'être fille,
La pieuse Thécla, dans sa jeune ferveur,
Se vouait avec joie au culte du Sauveur.

Ses attraits ignorés, sous des voiles pudiques,
Avaient pour seuls témoins les foyers domestiques ;
Aucun éloge vain n'éveilla son orgueil ;
Et si du gynécée elle passait le seuil,
C'était pour écouter les paroles sacrées
Qui s'échappaient alors de lèvres inspirées ;
Pour porter tour à tour, au gré de leurs besoins,
Du pain à l'indigent, au malade des soins ;
Demander, dans l'espoir de cures merveilleuses,
Au tombeau du martyr les eaux miraculeuses,
Ou l'huile qui brûlait aux sépulcres des saints,
Par elle recueillie en de pieux desseins.

Un jeune homme la vit ; noble et riche comme elle,
Comme elle unique enfant d'une race fidèle :
Et la Vierge bientôt accepta de sa main
Les dons accoutumés, doux gages de l'hymen.
Enfin brille le jour qui verra consacrée
Des jeunes fiancés la promesse sacrée.
D'un prêtre du Seigneur, l'évêque Artémius,
La voix a fait entendre à ces époux émus,
De l'apôtre saint Paul les paroles austères.

Il bénit les sermens qu'ont approuvés leurs pères ;
Et, témoin révéré de ce contrat pieux,
Il lui vient imposer le sceau religieux.
Ce devoir accompli, l'évêque allait sans doute
De la sainte maison reprendre en paix la route,
Mais les époux nouveaux n'y peuvent consentir :
Contraint de leur céder et de ne point partir,
L'évêque daigne encor honorer leur demeure,
Et du jour avec eux passer la dernière heure.
La famille écoutait, pressée autour de lui,
L'homme qui de l'Église est l'oracle et l'appui.
De son saint précurseur au siége évangélique
Il racontait alors la vie apostolique.
C'est lui, dit-il enfin, dont les pieux discours
De la pure lumière ont éclairé mes jours ;
C'est lui qui de l'erreur détourna ma carrière....
Il s'arrête à ces mots ; mais la famille entière
Implore son récit avec des vœux confus,
Doutant de l'obtenir et craignant un refus.
L'évêque cependant prit ainsi la parole :

Récit.

« Que la gloire du monde est rapide et frivole !
Orgueilleux descendant de nobles citoyens,
J'étais encor souillé de l'erreur des payens.
Jeune, opulent, superbe, une épouse chérie
M'allait donner sa foi, quand Trèves, ma patrie,
M'admit, suivant mes vœux, parmi les députés
Que l'Espagne attendait pour sceller nos traités.
De mon prochain retour emportant la pensée,
Je quittai mon pays, mes biens, ma fiancée.
Qui l'eût dit, que mes yeux ne les devaient plus voir ?
Je partis, et ce fut plein d'orgueil et d'espoir
Que je franchis, monté sur un coursier gépide,
De Trèves à Clermont l'intervalle rapide.
Mais alors, soit fatigue, ou soit grâce de Dieu,
Un mal ardent, subit, me retint dans ce lieu,
Cependant que pressés de remplir leur message,
Mes compagnons, sans moi, poursuivaient le voyage.
Eux seuls obtiendraient donc, dans cette mission,

Les honneurs que rêvait ma jeune ambition?
Et de l'orgueil déçu le coupable délire,
D'une brûlante fièvre aggravait le martyre.
Touché de mes tourmens, un ancien serviteur,
Un chrétien m'entretint alors de son pasteur :
« — Que n'avez-vous recours à sa haute entremise?
Dit-il. Au saint de Dieu la mort même est soumise,
Le sépulcre obéit, et ses puissantes mains
Des portes du trépas ramènent les humains. »
Ce discours dans mon cœur fit rentrer l'espérance.
Le saint prêta l'oreille au cri de ma souffrance;
Il hâta sa venue, et sur mes traits mourans
Long-temps il arrêta ses regards pénétrans.
« — Ton esprit, me dit-il, s'enquiert d'un soin futile;
Des choses de ce monde une seule est utile,
Jeune homme, et celle-là tu ne la connais pas. »
Il ne me parla plus ; mais il priait tout bas,
Au nom du Christ sans doute ; et, prenant l'huile sainte,
De la croix sur mon front sa main traça l'empreinte.
De mon chevet alors il s'éloigna sans bruit,
Et je vis s'écouler un jour, puis une nuit.
De mes premiers transports l'ardeur est apaisée :

Des souvenirs plus doux agitent ma pensée ;
De celle qui m'aimait je déplorai le sort,
Et je pleurai sur elle en prévoyant ma mort.
L'évêque alors revint, et ses yeux pleins de flamme
Dans mes yeux abattus semblaient chercher mon ame,
Quand sa voix paternelle exprimait l'amitié.
« — Que je te plains, dit-il, que tu me fais pitié !
Toi dont le cœur s'égare et n'a point connaissance
D'un amour qui ne craint ni la mort ni l'absence ;
Mais quelque jour, mon fils, tes vœux le chercheront. »
Et de l'huile sacrée il touche encor mon front.
Le feu qui me brûlait cependant tombe et cesse ;
Mais ma force décroît, mais mon esprit s'affaisse,
Et d'un objet à l'autre égarant mes regrets,
Je rêvais ma patrie et ses vastes forêts.
Trèves m'apparaissait resplendissante et belle ;
Dans ma pensée, errant aux bords de la Moselle,
Pour les revoir encor j'aurais voulu guérir,
Et mourir si loin d'eux m'était plus que mourir !
Un jour, puis une nuit se succèdent encore.
Le Saint près de mon lit parut avec l'aurore.
Il m'observa d'abord sur mon chevet penché,

Et la sainte onction à peine m'eut touché,
Qu'il s'écria : « — Pourquoi, dans ton regret frivole,
Pleurer l'onde qui fuit, la poussière qui vole?
Dans un espace étroit, misérable, borné,
Qu'importe que ton père, ou toi-même sois né?
Viens ! Je t'enseignerai la Patrie éternelle !
Artémius, mon fils, lève-toi, Dieu t'appelle ;
Vois ce jour, que bientôt la mort t'allait ravir,
Sa bonté te le rend ; mais c'est pour le servir ! »
Il dit. A ses accens ma force est revenue ;
Je me levai, saisi d'une ardeur inconnue.
Des langes de l'erreur encore enveloppé,
De sa foi cependant mon esprit fut frappé ;
Et cédant sans effort à cette foi nouvelle,
Le doute s'envola de mon ame infidèle.
Alors au fer sacré présentant mes cheveux,
Je voulus prononcer d'indissolubles vœux ;
Car la loi du Très-Haut est une loi jalouse ;
Et de ce que j'aimais, pays, famille, épouse,
Les noms furent bientôt comme un songe confus,
Ou le vain souvenir de ceux qui ne sont plus.

❀

Dès long-temps du pasteur l'histoire est terminée,
Dès long-temps la famille à ses pieds prosternée
A reçu le bienfait de son adieu du soir ;
Théela seule a paru n'entendre ni ne voir.
Les mains sur ses genoux et la tête penchée,
Elle semblait rêver, sous son voile cachée :
Mais, à travers les plis de ses blancs vêtemens,
On pouvait de son cœur compter les battemens ;
Était-ce de ce cœur l'émotion secrète?...
On ne sait ! Mais soumise au charme qui l'arrête,
Théela restait encor sans voix, sans mouvement,
Quand le bras maternel l'entraîna doucement.

Vers le lit où l'attend la vierge solitaire,
Qu'avec un baiser tendre y déposa sa mère,
L'époux nouveau s'avance, et dans l'obscurité
Vient chercher doucement sa place à son côté.
Il entend les sanglots de la jeune épousée,

Et de ses pleurs amers sent la couche arrosée.
« — Que présage, dit-il, le trouble où je te vois?
Tu parus sans regrets consentir à mon choix;
Qui donc peut te causer ces mortelles alarmes?... »
Mais elle se taisait et redoublait de larmes.
« — Nos chagrins, nos plaisirs sont communs désormais,
Dit-il alors; le nœud qui nous lie à jamais,
Te défend de garder ce douloureux silence! »
Mais voyant de ses pleurs croître la violence,
Il l'interroge encore et d'un ton plus pressant :
« — Au nom du Christ, dit-il, fils du Dieu tout-puissant,
Parle, je t'en conjure!... » A ce pieux langage,
Thécla tourna vers lui son triste et doux visage :
« — Oh! quels regrets amers et quels torrens de pleurs
Pourront jamais, dit-elle, épuiser mes douleurs!
Que devient aujourd'hui cette sainte promesse,
Qui devait à Dieu-même enchaîner ma jeunesse?
Ce vœu religieux, je l'oubliai pour toi :
Si je ne l'accomplis, malheur, malheur à moi!
A moi, qui du Seigneur, hélas! abandonnée,
Ai pu voir sans mourir s'achever la journée;
Quitter l'époux divin pour un époux mortel,

Pour un frivole amour, son amour éternel,
Et des roses du ciel les couronnes fleuries
Pour ces roses d'hymen, hélas ! si tôt flétries !
Que dis-je ? dépouillé du bandeau virginal,
Mon front porte le sceau de l'esprit infernal.
N'entends-tu pas sa voix applaudir à mon crime ?
Déjà pour m'engloutir je vois s'ouvrir l'abîme.
Oh ! si tel est le sort qu'enfermait l'avenir,
Avec mon premier jour, mes jours devaient finir !
Ou du moins, par pitié, ta main, Dieu que j'offense,
Pouvait tarir le lait qui soutint mon enfance :
Celles qui m'ont nourrie auraient porté mon deuil,
Et je n'eusse reçu de baisers qu'au cercueil !
Et toi qui m'entouras de ces pompes du monde,
Apprends que tout le jour, dans ma douleur profonde,
Je comparais mon front, d'un vain éclat orné,
Au front du Rédempteur, d'épines couronné ;
De mes bras, de mes doigts les parures brillantes,
Au fer qui sur la croix fixa ses mains sanglantes !
Hélas ! ces dons fatals que tu me vis porter,
Du partage éternel m'ont fait déshériter.
Qu'importe qu'ici-bas des palais t'appartiennent !

J'aspire à ce palais que les astres soutiennent.
Hors les biens du Seigneur, tout est vil à mes yeux :
Que fait la terre entière à qui rêva les cieux?.... »
Et de nouveau les pleurs étouffent sa parole.
Son époux doucement la blâme et la console :
« — Est-ce à nous de céder à des vœux imprudens,
De deux nobles maisons, nous, les seuls descendans?
Nos pères verraient donc, au déclin de leur âge,
Aux mains de l'étranger passer leur héritage? »
Mais elle : « — Eh! que sont donc aux regards d'un chrétien
Ces grandeurs, ces trésors, cet héritage? Rien !
Rien l'univers entier, rien la vie elle-même !
Oh ! que ne pouvons-nous, suivant la loi suprême,
Chercher les vrais trésors et les grandeurs sans fin !
Et dans ces lieux où l'homme, égal au séraphin,
Foule aux pieds tous ces biens dont la mort fait sa proie,
Goûter du paradis l'impérissable joie !
— Dans tes vœux, malgré moi, mon cœur est de moitié,
Dit le jeune homme, ému d'une tendre pitié ;
Oui, Thécla, près de toi, comme toi je veux vivre,
T'imiter dans ce monde et dans l'autre te suivre.
— Eh bien ! si, dédaignant de terrestres plaisirs,

Tu peux rester soumis à mes pieux désirs,
Je te promets ta part de ma dot immortelle ? »
Et sa main de la croix fait le signe fidèle.
Lui s'en arme à son tour ; et ces jeunes amans
Rendent le ciel témoin de leurs chastes sermens.
Puis en signe de foi leurs mains se réunirent ;
Sous l'œil du Tout-Puissant bientôt ils s'endormirent ;
Et les anges berçaient de chœurs mélodieux
Ce couple voyageur sur la route des cieux.
Ils contemplaient ces mains encore entrelacées,
Ces fronts où n'habitaient que de saintes pensées,
Ces lèvres qu'entr'ouvrait un souffle égal et pur,
Et ces chants s'exhalaient de leurs harpes d'azur :

« Tels le jeune ramier, la blanche tourterelle,
» Unissent leur repos sous l'aile maternelle ;
» Tel d'un double encensoir le tourbillon errant
» Ne forme dans les airs qu'un nuage odorant ;
» Tels deux flambeaux sacrés dans le temple s'allument,
» Et sous la flamme sainte ensemble se consument ;
» Ou deux lis sur l'autel confondent leur parfum ;
» Ou deux nobles coursiers, qu'assemble un joug commun,

» Mêlant au gré des vents leur flottante crinière,
» Traînent du même effort un char dans la carrière ! »

De leurs nuits une nuit a retracé le cours ;
Pourquoi donc prodiguer d'inutiles discours,
Quand au jour écoulé chaque jour est semblable,
Qu'ils s'amassent égaux comme les grains du sable
Dans le cristal muet qui mesure le temps :
Une vie à nos yeux passe dans peu d'instans ;
Heureux, quand nos destins, peu dignes de mémoire,
Laissent dans quelques mots s'enfermer notre histoire !

Ainsi toujours soumis à leurs chastes liens,
Sans se quitter jamais, les deux époux chrétiens
De l'épreuve terrestre ont parcouru la lice,
Sans que leur pied chancelle ou que leur foi pâlisse,
Et vers un même but, marchant du même pas,
Ils ne demandaient rien, rien qu'un même trépas.
Mais le ciel rejeta cette unique prière,
Et Thécla vers le Christ s'élança la première.
Oh ! qu'il bénit alors ses généreux efforts,
L'époux qui sans pâlir entend l'hymne des morts !

Lui seul n'y mêle point sa plainte douloureuse :
Lui seul ne pleure pas, il sait qu'elle est heureuse !
A ce port de salut, qu'imploraient ses désirs,
C'est lui qui l'a guidée ; au prix de ses plaisirs,
Lui-même vers le ciel il a frayé sa voie.
Ce souvenir l'émeut d'une sublime joie ;
Et son bras soulevant ce précieux fardeau
Comme en un lit d'honneur le dépose au tombeau.
Muette jusqu'alors sa langue se délie :
« — Seigneur, dit-il, Seigneur ! ma tâche est accomplie !
Aussi pur que ta main l'a commis à ma foi,
Je te rends ce trésor que j'ai reçu de toi !... »
O surprise ! l'épouse a paru ranimée
Au son de cette voix qu'elle avait tant aimée !
Ses traits déjà glacés, et son front sans couleur
Conservaient de la mort l'immobile pâleur ;
Mais ses yeux affaissés lentement s'entr'ouvrirent,
Et le peuple frémit quand ses lèvres sourirent.
« — Pourquoi révèles-tu, dit-elle à son époux,
Ce qui fut un secret entre le ciel et nous?.... »
Et la mort pour jamais a refermé sa bouche.

Hélas ! bientôt après sur la funèbre couche
S'étendit le jeune homme, et sa famille en deuil
Ouvre un nouveau sépulcre à ce nouveau cercueil.

Mais dans ce même lieu, la suivante journée
Offre un autre prodige à la foule étonnée.
Un invisible bras, en un seul monument,
A l'amante isolée avait rejoint l'amant.
Sur ce lit funéraire on vit leurs mains glacées
Comme au jour de l'hymen l'une à l'autre enlacées ;
Tous deux si beaux encor, dans leur calme pareil,
Qu'on les eût crus saisis d'un chaste et doux sommeil,
Si l'on pouvait dormir dans cette triste enceinte
Que le trépas remplit de sa majesté sainte.
Dieu, sans doute, voulait réunir en ces lieux
Ceux que n'ont séparés la terre ni les cieux.
Le peuple avec respect entendit cet oracle ;
La légende sacrée en retint le miracle :
Ainsi furent admis à l'éternel bonheur
Ces époux endormis dans la paix du Seigneur !

TEMPS BARBARES.

❋

Sixième Siècle.

❋

Temps Barbares.

LES

ENFANS DE CLODOMIR.

« Ce sont les fils du Roi, donne-leur la faveur de ta bénédiction. »
Colomban lui dit : « Sachez qu'ils ne porteront jamais le sceptre royal. »

CHRONIQUE DE FRÉDÉGAIRE.

SOMMAIRE.

Après la mort de Clovis, ses quatre fils Théodoric, Clodomir, Childebert et Clotaire, se partagèrent son royaume. L'Austrasie échut à Théodoric, Clodomir s'établit à Orléans, Childebert à Paris, Clotaire à Soissons : les trois derniers seulement étaient fils de Clotilde. Ils avaient en outre une sœur nommée Clotilde, comme sa mère, qu'ils donnèrent en mariage à Amalaric, roi des Visigoths d'Espagne. La veuve de Clovis, depuis la mort de son mari,

s'était retirée à Tours, dans la basilique de Saint-Martin, vivant dans la piété et les bonnes œuvres, et visitant rarement Paris. Elle ne pouvait oublier cependant que la mort de son père Chilpéric, assassiné par Gondebaud, roi des Bourguignons, était restée sans vengeance, et elle parla ainsi à Clodomir et à ses autres fils : « Que je n'aie pas à me repentir, mes très-chers enfans, de vous avoir nourris avec tendresse ; soyez, je vous prie, indignés de mon injure, et mettez l'habileté de vos soins à venger la mort de mon père et de ma mère. » Gondebaud n'était plus cependant ; ses fils, Sigismond et Gondemar, lui avaient succédé, et c'est contre eux que marchèrent les enfans de Clotilde, pour suivre les ordres de leur mère. Ils défirent les Bourguignons, et Sigismond tomba, ainsi que sa femme et ses enfans, entre les mains de Clodomir, qui les emmena comme prisonniers à Orléans. Cependant Gondemar, qui avait pris la fuite, voyant ses ennemis éloignés, rassembla de nouveau les Bourguignons et recouvra son royaume.

Clodomir, pressé de marcher contre lui, se résolut de faire mourir Sigismond, dans la crainte qu'il ne lui échappât. Il exécuta son dessein malgré les exhortations et les menaces d'Avitus, abbé de Saint-Mesmin, qui lui dit vainement : « Que

Dieu en agirait avec lui comme lui-même en agirait avec ses ennemis, et qu'il en serait fait de sa femme et de ses enfans, comme il ferait de la femme et des enfans de Sigismond. » *Clodomir, secondé par Théodoric, alla attaquer Gondemar, et le mit en fuite; mais s'étant trop avancé à la poursuite des Bourguignons, il tomba entre leurs mains et fut tué. Clodomir laissait une femme nommée* Gontheuque *ou* Gondioche, *que Clotaire prit aussitôt en mariage, et trois fils en bas âge, que leur aïeule Clotilde voulut garder près d'elle.*

Tandis que Théodoric était allé combattre les Thuringiens, le bruit ayant couru qu'il avait été tué, Childebert, à l'instigation d'Arcadius, un des sénateurs d'Auvergne, forma le projet de s'emparer de ce pays, qui appartenait à Théodoric; mais celui-ci étant revenu de son expédition, Childebert renonça à son entreprise, et se rendit en Espagne pour venger sa sœur Clotilde. Amalaric, son mari, qui était arien, l'accablait alors de mauvais traitemens, à cause de sa fidélité à la religion catholique. Childebert rencontra près de Narbonne l'armée d'Amalaric, qu'il battit; et celui-ci s'étant enfui à Barcelone, y fut tué. Alors Childebert reprit sa sœur qu'il ramenait avec de grands trésors, quand la princesse mourut en route, on ne sait comment, *dit la Chro-*

nique, et son frère hérita de ses richesses dont il distribua une grande partie aux églises et aux monastères. On lui attribue encore la fondation de l'église de Saint-Vincent-des-Prés, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés *.

Tandis que la reine Clotilde habitait Paris, Childebert, jaloux de l'affection qu'elle témoignait aux fils de Clodomir, et craignant que par la faveur de la reine ils n'eussent part au royaume, se concerta avec son frère Clotaire, sur les moyens de s'emparer de l'héritage de ces enfans. Les deux rois, sous prétexte d'élever leurs neveux au trône, trouvèrent moyen de les retirer des mains de Clotilde. La mort de l'aîné et du plus jeune des trois petits princes faisant le sujet de ma chronique, je rappellerai seulement que le second qui fut sauvé, on ne sait par quelle voie, devenu grand, se consacra à Dieu; et, ayant reçu de la main d'un pieux solitaire, nommé Severin, la tonsure cléricale, exerça le saint ministère avec tant de zèle, qu'il fut admis, sous le nom de saint Cloud, au nombre des bienheureux. Il mourut dans un monastère qu'il avait fondé

* La fondation de cette église n'eut lieu qu'après la seconde expédition de Childebert en Espagne, c'est-à-dire environ dix ans après l'époque où je l'ai placée.

à Nogent-sur-Seine, petit village à deux lieues de Paris, et qui changea bientôt son nom pour prendre celui de son fondateur. Le vague que laissent les historiens sur la manière dont le jeune Clodoald échappa à la mort, et la pieuse détermination qu'on lui voit prendre par la suite, de renoncer aux grandeurs terrestres pour embrasser la vie religieuse, m'ont permis de supposer que l'Église était pour quelque chose dans son évasion.

LES

ENFANS DE CLODOMIR.

Or, le roi Childebert envoya vers Clotaire
Ce message, touchant les enfans de leur frère :

« Notre mère prend soin des fils de Clodomir,
Et veut voir son royaume en leurs mains s'affermir ;
Viens aviser, tous deux, afin de les exclure,
S'il nous faut simplement couper leur chevelure,
Ou s'ils doivent mourir... »

Et le message ouï,
Clotaire dans son cœur s'en était réjoui.
Vers les murs de Paris il hâta sa venue ;
Et leur marche secrète à peine convenue,
Un bruit courut soudain, peut-être il venait d'eux,
Que les Rois, protecteurs de leurs jeunes neveux,
Les voulaient élever au trône de leur père.
Et, charmée à ce bruit qu'elle avait cru sincère,
A leur premier désir, la veuve de Clovis
Livra sans hésiter les trois fils de son fils.
« Allez, mes chers enfans, dit-elle dans sa joie,
» Suivez le messager que Childebert envoie.
» Depuis que le Seigneur m'enleva mon époux,
» Mes yeux n'ont point encor vu luire un jour si doux !
» Mon amour vous tint lieu d'une mère parjure,
» Vous, image du fils qui vengea mon injure.
» Grâce à lui, si des miens l'implacable bourreau
» Libre de châtiment put descendre au tombeau,
» Le fils paya du moins pour les crimes du père ;
» Mais la vengeance, hélas ! à mon cœur fut amère ;
» Elle vous coûte un père ; et je tremblais qu'un jour
» Vous ne fussiez pas Rois, enfans, à votre tour !

» A défaut de l'appui que vous prêtait sa vie,
» Sa couronne du moins ne vous est point ravie;
» Régnez! En vous voyant au rang qui vous est dû,
» Mes yeux croiront encor ne l'avoir point perdu.... »

La Reine, cependant, arrangeait leur parure,
Ou plaçait devant eux la douce nourriture :
Puis de ses serviteurs entourant leur départ,
Suivit ces chers enfans d'un maternel regard.

Ils marchaient revêtus d'une saie azurée,
Leur longue chevelure, ondoyante et dorée,
Apanage sacré des princes de leur sang,
Révélait à la fois leur naissance et leur rang.
Du peuple cependant ils sont connus à peine ;
Mais honorant l'amour que leur porte la Reine,
La foule se pressait autour des jeunes Rois,
Et les applaudissait des mains et de la voix.

Ce jour, de Childebert le Sommelier fidèle,
Veillant aux soins divers confiés à son zèle,
Aperçut au dehors l'ermite Severin

Qui se tenait debout avec un front chagrin.
Pensif, de la maison il contemplait le faîte,
Soupirait tristement, et secouait la tête.
Le Sommelier l'aimait ; il lui savait l'emploi
De répandre aux chrétiens les aumônes du Roi.
Il l'aborde humblement et l'interroge : — « Père,
Quel objet est là-haut qui te puisse déplaire ?
— Tu n'aperçois donc rien ? — Non ; mais toi, que vois-tu ?
— Le glaive du Seigneur sur ce toit suspendu ! »
Et le Saint pénétra dans le royal asile.
Le Sommelier, long-temps interdit, immobile,
Vit plus tard que ces mots étaient la vérité,
Et lui-même depuis l'a souvent raconté.

Childebert n'ayant pas le loisir de l'entendre,
L'Ermite cette fois se vit contraint d'attendre ;
Et ne voulant partir qu'après avoir parlé,
Il cherchait le repos vers un lieu reculé.
Soudain de quelques voix la douceur argentine
Lui révèle les jeux d'une troupe enfantine ;
Guidé vers leur retraite, au bruit de leurs ébats,
De détours en détours le Saint hâte ses pas,

Soulève doucement le voile de la porte,
Et là, seuls (on avait retenu leur escorte),
Il voit les enfans-rois qui, saisis de respect,
Demeurèrent muets à son pieux aspect.
Mais dissipant leur crainte, avec un doux sourire,
Il s'approche, s'assied, près de lui les attire ;
Car de son divin maître il avait la bonté,
Et les petits enfans jouaient à son côté.
Au niveau de leur âge il sait avec adresse
Abaisser sans efforts sa sublime sagesse ;
A leurs épanchemens ouvrant un libre cours,
Il s'enquiert par degrés de ces bruyans discours,
Que retenaient encor leurs bouches étonnées.

Théobald, de qui l'âge a passé dix années,
S'enhardit le premier. « — Nous convenons tous trois
De ces choses qu'un jour nous ferons comme Rois.
Pour moi, quand je saurai manier la framée,
Je me veux entourer d'une nombreuse armée,
Car je serai vaillant comme l'était Clovis ;
Et mes Leudes et moi, de nos soldats suivis,
Nous pourrons entreprendre alors guerres sur guerres,

Conquérir du butin, des richesses, des terres :
Les trésors sont pour tous, les terres sont pour moi !
Tous les peuples un jour passeront sous ma loi :
Je prétends bien que Dieu nous aide à les abattre,
Ce sont ses ennemis que nous allons combattre ;
Je les chasserai tous, Bourguignons, Ariens ;
Car je ne veux d'États au monde que les miens.
— Un moment, dit Gonthaire ; au moins de la couronne
A Clodoald, à moi, tu fais part? — A personne.
Clodoald sera clerc. — Et moi? — Je te tûrai !
— Et tu crois, Théobald, qu'alors je t'attendrai?
Pas si fou ! renfermé dans de bonnes murailles,
Je te laisserai perdre ou gagner des batailles,
Et n'irai point livrer des combats hasardeux
Pour être un jour nommé Gonthaire-le-Boiteux !
Toutefois ma maison ne sera point déserte,
Car on verra ma table à toute heure couverte
De vins, tels que l'Évêque en garde en son trésor,
Et de cent mets divers, dans de grands bassins d'or. »

Pourtant de Clodoald le timide silence
De l'Ermite éveillait la douce bienveillance.

« — Et vous, devenu Roi, dit-il, que ferez-vous? »
Clodoald répondit d'un ton modeste et doux :
« — Si le Seigneur le veut, par sa sainte entremise
J'emploîrai mes trésors à bâtir une église ;
Heureux si je pouvais de quelque Saint nouveau
Honorer en ce lieu le glorieux tombeau !
Les murs seront parés comme dans le jour même
Où mon aïeul Clovis reçut le saint baptême,
Avec de blancs tapis et des franges d'azur ;
Les vases seront d'or, les flambeaux d'argent pur ;
Des cantiques pareils aux cantiques des Anges
De tous les Saints de Dieu rediront les louanges,
Du matin jusqu'au soir et du soir au matin,
Comme on le fait à Tours pour le grand saint Martin :
On m'y verra sans cesse unir d'humbles prières ;
Et de tant de parfums, de chants et de lumières,
Je veux environner le corps du saint martyr,
Que jusqu'aux Ariens s'y viendront convertir ! »

Il dit, et Severin, émerveillé d'entendre
De si sages discours, dans un âge si tendre,
De voir ce doux maintien à la prudence uni,

Comprit que du Seigneur l'enfant était béni.

Alors on vint quérir le pieux Solitaire.
Le Roi, qui se servait de son saint ministère,
De l'emploi de ses dons voulait être éclairci ;
Et, l'ayant salué, le Saint lui dit ceci :

« Suivant, Roi très-pieux, les ordres que tu donnes,
Sur les pauvres Chrétiens j'ai versé tes aumônes ;
Car tu sais, pratiquant le précepte divin,
Couvrir leurs membres nus, rassasier leur faim.
Des églises de Dieu par tes mains enrichies
Les prêtres t'offriront les saintes eulogies :
J'ai voulu déposer moi-même en leur trésor
Les coffres d'Évangile et les calices d'or,
Et les biens hérités de ta sœur qui fut Reine.
Puis j'ai vu, dans les prés où serpente la Seine,
L'édifice pieux qu'un peuple obéissant
Élève par ton ordre au bienheureux Vincent.
Poursuis ! et comme il fit naguère pour l'Espagne,
Que dans tes saints projets le Seigneur t'accompagne ! »
Et le Roi répondit, joyeux de ce discours :

« Pour mes desseins présens j'espère en son secours !

L'ERMITE.

Oui, je sais qu'appelés auprès de ta personne,
Tes neveux sont par toi promus à la couronne.

LE ROI.

Prêtre, de mes desseins on t'a mal informé.
Ceci n'est qu'un vain bruit par mon ordre semé ;
Clotaire l'a voulu, pour abuser ma mère.

L'ERMITE.

De ces enfans, ô Roi, que prétends-tu donc faire ?

LE ROI.

Ne point attendre d'eux quelque souci nouveau,
Quand j'ai pour m'affranchir le cloître ou le tombeau.

L'ERMITE.

Ce n'est donc point en vain qu'un signe manifeste
Révélait à mes yeux la colère céleste !...
Sans doute ils sont venus, sans doute ils sont comptés,

Seigneur ! ces temps marqués pour vos calamités,
Où le frère à la mort ira livrer son frère,
Et le père ses fils, et les enfans leur père !
Verrons-nous donc toujours d'insatiables bras
Tant qu'il reste à frapper ne se reposer pas ?
Avez-vous soif de sang ? ou, comme dit l'Apôtre,
Voulez-vous jusqu'au bout vous dévorer l'un l'autre ?
Prétendez-vous remplir, sans mesure et sans fin,
Vos coffres, vos celliers de blé, d'or et de vin,
Et sans fin ajouter, par le meurtre ou la guerre,
Les maisons aux maisons, et la terre à la terre ?
Alors malheur à vous ! dans ses chants de douleur
Le Prophète l'a dit : Malheur à vous ! malheur !
Mais cette voix terrible est à peine entendue.
Celle même de Dieu dans les airs s'est perdue,
Sa bouche a vainement dicté votre devoir,
Votre oreille indocile est sourde à son pouvoir !
Or, quiconque m'entend et ne suit point ma voie,
Dit le Seigneur, quiconque a mis ailleurs sa joie,
Est semblable à celui qui, privé de raison,
Sur un sable mobile élève sa maison ;
L'onde s'enfle et l'abat, le vent souffle et l'efface,

Et de ses vains travaux s'évanouit la trace. »

Mais le Roi ne se put contenir plus long-temps,
Et jetant sur le Saint des regards mécontens :
« Et pourquoi du Seigneur m'annoncer la colère?
Toi-même m'assurais que j'avais su lui plaire.
Que me veut-il encor? Pour enrichir les siens,
N'ai-je pas dépouillé les autels ariens?
Quoi! de tout le butin, fruit de mes entreprises,
Aurais-je dispensé ma part à vos églises,
Et d'une basilique honoré saint Vincent,
Pour n'en point devenir plus riche ou plus puissant?

L'ERMITE.

Tu mérites par-là qu'on t'honore et te loue.
Mais Dieu, qui trop souvent de nos désirs se joue,
Peut rejeter les dons d'une sanglante main,
Comme il a rejeté les présens de Caïn.
Fuis l'ennemi du bien qui t'inspire et te guide,
O Roi! De ces enfans ne sois point homicide,
De peur, si sans pitié tu détruis l'innocent,
De voir le sang des tiens payer un jour ce sang.

LE ROI.

Si trop faible aujourd'hui je t'accordais leur grâce,
Eux-mêmes pourraient bien accomplir ta menace,
Prêtre; mais l'insensé peut seul, à mon avis,
Laisser à ses côtés croître ses ennemis.
Mais toi, quel intérêt pour eux te sollicite?
Sont-ce tes fils, dis-moi, dont la tête est proscrite?
Pour le trône, après tout, des enfans sont-ils faits?
Quels titres sont les leurs? quels travaux? quels bienfaits?
Qui sait ce qu'ils seront? si leurs mains frénétiques
N'iront point quelque jour piller vos basiliques?
Si l'appui que mon bras vous eût toujours prêté
Ne sera point alors vainement regretté?
D'ailleurs suis-je le maître? et si je me prononce,
Crois-tu qu'à ses desseins Clotaire aussi renonce?
Crois-tu qu'il soit facile et prudent, entre nous,
De s'opposer à lui, d'allumer son courroux?
Et si ma résistance enfin lui fait quelque ombre,
Crois-tu que de ses coups il mesure le nombre?
Que me voyant m'unir à ceux que tu soutiens,
Son bras à leurs États ne joindra pas les miens?

L'ERMITE.

Oui, celui qui reçut dans son lit adultère,
Malgré les saintes lois, la veuve de son frère,
Peut, du moins je le crains, tout oser désormais !

LE ROI.

Eh bien ! je le demande à toi qui le connais,
Pour un léger motif dois-je encourir sa haine?
De ce qui sera fait loin de te mettre en peine,
Va, ne m'accuse plus, car ce n'est point pécher
Que profiter du mal qu'on ne peut empêcher.

L'ERMITE.

Tu peux au prix du sang prendre part si tu l'oses.
Sais-tu bien cependant à quel sort tu t'exposes,
Bravant les saints Canons, et transgressant la loi ?
Les Évêques, forcés de sévir contre toi,
Te vont des lieux sacrés interdire l'enceinte ;
Ils te refuseront la communion sainte !
Ah ! loin de t'applaudir de les avoir conquis,
Tu gémiras alors de tes biens mal acquis ;

Car ni biens, ni trésors, ni la couronne même,
Ne sauraient de ton front détourner l'anathème !.. »

Et le Prêtre indigné s'éloignait de ces lieux
Sans regarder le Roi ni lui faire d'adieux.

Mais avant qu'à ses yeux le Saint ne se dérobe,
Childebert effrayé le retient par sa robe :
« Père ! tu t'es mépris, je ne veux point leur mort,
Je jure de tenter, pour adoucir leur sort,
Tout ce qu'il se pourra, sans m'exposer moi-même ;
Mais éloigne de moi ce fatal anathème.
Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Ai-je donc rien cherché
Que de voir chacun d'eux en un cloître caché ?
Je cours trouver Clotaire, et bientôt je l'amène
A soumettre nos vœux au désir de la Reine.
Elle, pour ses enfans, contrainte de choisir,
Ne les enverra point à la mort par plaisir.
Parle, puis-je espérer que ce plan te contente ?

L'ERMITE.

Mais peux-tu m'assurer que Clotaire y consente,

Que sa rage, docile aux ordres maternels,
Laisse en paix ces enfans se vouer aux autels?

LE ROI.

Ta crainte sur ce point me paraît superflue;
Cependant si leur perte est par lui résolue,
L'un d'eux pourrait encore échapper au trépas;
Mais un seul, tu m'entends?... Je ne le saurai pas. »

A ces mots, il s'éloigne avec un air farouche.
En silence, et le doigt appuyé sur la bouche,
Le Prêtre quelque temps le conduisit des yeux,
Puis sortit tout pensif, et regardant les cieux.

Toutefois Childebert, fidèle à sa promesse,
Sur l'esprit de Clotaire employait son adresse :
« De peur de voir contre eux les Francs prendre parti,
Il convient qu'à leurs vœux la Reine ait consenti.
On connaît le pouvoir que sa vertu lui donne,
Fondé sur le respect, affermi par l'aumône;
Si le sort des enfans n'est soumis à son choix,
Le peuple se pourrait soulever à sa voix.»

Et Clotaire à regret approuve le message.
Sans lui laisser le temps de changer de langage,
Childebert aussitôt dépêche Arcadius,
Qu'entre ses serviteurs il chérissait le plus.
Arcadius au Roi jadis avait su plaire,
Ayant trahi pour lui Théodoric son frère.
Les ciseaux d'une main, dans l'autre un glaive nu,
Cet homme vers Clotilde est tout-à-coup venu.
« Tes deux fils, nos seigneurs, ô glorieuse Reine !
Du sort de leurs neveux te laissent souveraine :
Mais ils doivent périr, ou déchoir ! » A ces mots,
Il présente à son choix l'épée et les ciseaux !
En son plus doux espoir la Reine ainsi trompée,
Cria, dans son courroux : « Prenez, prenez l'épée !
Mieux vaut, s'ils ne sont Rois, les voir morts que tondus ! »
A ces vœux imprudens, et trop vite entendus,
L'impassible envoyé s'éloigne sans attendre
Qu'elle ait pu révoquer par un ordre plus tendre
Cet ordre irréfléchi, ce brusque arrêt de deuil,
Involontaire élan de son royal orgueil.

Arcadius aux Rois porte ainsi sa réponse :

« Nobles Rois, c'est la mort que la Reine prononce! »
Il dit; soudain Clotaire accourt vers ses neveux,
Et le fer à la main s'élance au milieu d'eux.
Théobald, brusquement renversé contre terre,
S'écrie et se débat; c'est vainement, Clotaire
Le frappe, et du genou pressant son jeune flanc,
En retire soudain le couteau tout sanglant;
Tandis qu'épouvanté par le sort de son frère,
Gonthaire s'écriait : « Oh! sauve-moi, mon père! »
Et du Roi Childebert embrassait les genoux,
Le Roi dit, attendri par ce titre si doux :
« Épargnons celui-ci, frère, je t'en convie;
Au prix que tu voudras je te paîrai sa vie! »
Mais Clotaire : « Est-ce à toi, lâche et débile cœur,
D'entraver un dessein dont toi-même es l'auteur,
Alors qu'à l'accomplir notre intérêt t'oblige?
Repousse cet enfant, repousse-le, te dis-je,
Et ne sois pas si prompt à reprendre ta foi,
Traître, ou s'il n'est pour lui ce coup sera pour toi! »
Childebert à ces mots, surmontant sa faiblesse,
Dégage ses genoux de l'enfant qui les presse,
Et le jette à Clotaire en détournant les yeux.

De ce léger retard Clotaire furieux,
A bientôt dépêché cette tendre victime.
Il en faut une encor pour consommer le crime !
Où donc est Clodoald? En vain de toutes parts
Clotaire a promené de rapides regards,
L'enfant a disparu. Parmi ceux de sa suite
Un serviteur, peut-être, a protégé sa fuite.
Clotaire à ce soupçon les mande à ses genoux :
« Pour trouver le coupable il les faut tuer tous ! »
A l'arrêt de leur mort cherchant quelque remède,
En vain en leur faveur Childebert intercède ;
Clotaire n'entend rien, et son ordre est suivi.
De peur d'être à son gré trop lentement servi,
La francisque à la main, il presse le carnage.
Enfin le sang versé semble éteindre sa rage.
Il s'arrête, et du pied poussant ses neveux morts :
« Notre mère, dit-il, viendra chercher ces corps !
Sortons. » Et s'élançant sur un coursier docile,
Suivi de Childebert, il s'éloigne tranquille.

C'est alors qu'aux lueurs des funèbres flambeaux,
Qui bien vite ont, hélas ! éclairé leurs tombeaux,

Clotilde, s'accusant de ces trépas funestes,
Vint des fils de son fils chercher les tristes restes.
Sur un léger brancard les jeunes morts posés
Dans toute leur beauté demeurent exposés.
Ému par la pitié le peuple les assiége,
Puis se joint en silence au lugubre cortége ;
Car de la Reine en deuil respectant le malheur,
Il craignait de troubler son immense douleur.
Les yeux étaient sans pleurs, et les lèvres sans plainte,
Nul bruit ne s'entendait durant la marche sainte,
Hors le murmure sourd des cantiques sacrés,
Ou le sol frémissant sous les pas mesurés.

Au tombeau de Clovis la foule se dirige.
La Reine, qui toujours sans mesure s'afflige,
Gravit le mont-sacré, pour gagner le saint lieu
Dédié par ses mains aux apôtres de Dieu.
En grand nombre à sa voix les cierges s'allumèrent,
De lugubres accens les hymnes s'animèrent ;
Durant le chant de mort elle priait tout bas,
Et disait dans son cœur : « Hélas ! Seigneur, hélas !
» J'ai moi-même, emportée au vain orgueil de Reine,

» Perdu ces doux enfans élevés à grand'peine,
» Bercés sur mes genoux, et nourris de mes mains !
» Si du moins, préservé dans vos secrets desseins,
» Pour bénir votre nom, l'un d'eux respire encore,
» Je ne fais plus pour lui des vœux que je déplore ;
» Qu'il ne cherche, éclairé par des coups si cruels,
» Qu'un éternel honneur et des biens éternels ! »

Et Clotilde, en ces mots terminant sa prière,
Pâle et le cœur brisé, s'inclina sur la pierre.
Mais on dit qu'une voix sensible à ses malheurs,
Quand la Reine, pliant sous le faix des douleurs,
Touchait les saints degrés de sa tête abaissée,
Lui murmurait tout bas qu'elle était exaucée.

TEMPS CHEVALERESQUES.

Quatorzième Siècle.

LE

CHATEAU DE PONTORSON.

.... Plorez, gens d'armes,
Bertrand qui tres tant vous amoit.
On doit regreter les fez d'armes
Qu'il fist au temps que il vivoit;
Dieux ayt pitié sus toutes ames
De la sienne, quar bonne estoit!

Description des Obsèques de Bertrand de Guesclin, conestable de France.

*

Soulete suis de chascun délaissée,
Soulete suis durement abaissée,
Soulete suis plus que nulle esgarée,
Soulete suis senz ami demourée.

CHRISTINE DE PISAN.

SOMMAIRE.

Bertrand Duguesclin naquit vers l'an 1320 *au château de Broon près de Rennes, d'une famille plus noble que riche; il était l'aîné de dix enfans, quatre garçons et six filles, l'une desquelles nommée Julienne se fit religieuse et devint par la suite abbesse de Saint-Georges, à Rennes. L'humeur belliqueuse que Duguesclin avait annoncée dès son enfance ne tarda point à se faire jour. La guerre qui avait lieu alors entre Charles de Blois et Jean de Mont-*

fort, pour la souveraineté de Bretagne, lui fournit l'occasion de faire ses premières armes contre les Anglais qui soutenaient le parti de Montfort ; il les battit en tant d'occasions et montra dans toutes ses entreprises tant de hardiesse et de bonheur, qu'il en acquit bientôt le renom du meilleur chevalier de son temps. Les historiens rapportent que son cri de guerre Notre-Dame-Guesclin *ou seulement* Guesclin *suffisait pour jeter l'épouvante parmi ses ennemis. Plus tard Duguesclin s'attacha au roi de France et reçut, pour prix des services qu'il lui rendit, le gouvernement de Pontorson, place importante située sur les frontières de la Normandie et de la Bretagne. Il était marié à Tiphaine Raguenel, la plus belle et la plus spirituelle femme de son temps ; elle avait, disent les Mémoires du temps, de grandes connaissances en astrologie : on assure qu'elle donna à Duguesclin des tablettes qui contenaient la note des jours où il ne pouvait combattre sans éprouver de revers, et ses prédictions furent, dit-on, trouvées fidèles. Du reste, passionnée pour la gloire de son époux, Tiphaine ne lui donna jamais que de nobles conseils ; loin de chercher à le retenir près d'elle, elle l'exhorta toujours à se montrer digne de sa renommée, et tandis*

qu'il risquait dans les batailles sa vie ou sa liberté, elle employait sa fortune à payer la rançon des compagnons d'armes de son mari, croyant, disait-elle, devoir faire ce qu'il aurait fait lui-même.

Duguesclin, lorsque la guerre lui laissait quelques instans de repos, habitait avec sa femme le château de Pontorson; c'était là qu'il faisait garder ses prisonniers, en attendant qu'ils eussent payé leur rançon. L'un d'eux, nommé Felton, s'était ménagé pendant sa captivité des intelligences dans le château; ayant recouvré sa liberté, il profita de l'absence de Duguesclin pour tenter pendant la nuit une escalade. Julienne, sœur de Duguesclin, qui avait quitté son couvent pour passer quelque temps auprès de Tiphaine, fut, au dire des chroniques, avertie par un songe de ce qui se passait; aussitôt elle donna l'alarme et fit manquer l'entreprise.

Felton prit la fuite; mais étant tombé entre les mains de Bertrand, qui revenait au château, il fut de nouveau fait prisonnier.

LE

CHATEAU DE PONTORSON.

La Veillée.

Tout est clos, il est nuit : déjà pour la veillée
Des femmes du château la troupe est rassemblée,
Et le vaste foyer du sombre et vieux manoir
Combat en pétillant le froid piquant du soir.
Une lampe d'airain au lambris suspendue
Éclaire en vacillant la navette assidue
Ou le fuseau rapide, et nul bruit étranger
Ne se mêle à leur bruit uniforme et léger :

Ainsi l'a commandé la noble châtelaine,
L'épouse de Bertrand, la savante Tiphaine.
Sur ses livres ouverts, son docte front penché
Calcule ce pouvoir dans les astres caché ;
Elle songe, en cherchant dans les signes célestes
Les jours soumis d'avance à des chances funestes,
Qu'à Duguesclin peut-être elle offrira demain
Ces tablettes d'ivoire où les inscrit sa main.

La foule qui l'entoure attentive et muette
Ressent de son silence une terreur secrète
Que tout accroît encore, et ces vieux étendards,
Et ces armes, partout effrayant les regards,
Et ces murs dont le soir attriste encor les ombres,
Et le vent qui gémit dans les corridors sombres.
Séduit par la clarté, dès qu'un nocturne oiseau
Frappe d'un vol pesant le gothique vitreau,
Tous les yeux sont tournés vers l'étroite fenêtre,
Croyant y voir des morts les ames apparaître.
Et la sœur de Bertrand qui, sous les saints bandeaux,
Sans le savoir encor, cache un cœur de héros,
Julienne que, du fond d'un pieux monastère,

L'amitié bien souvent ramenait chez son frère,
Faisait dévotement un grand signe de croix;
Puis reprenant l'aiguille échappée à ses doigts,
Pour parer du couvent la Notre-Dame antique,
Semait de lis d'argent une blanche tunique.

De ses travaux Tiphaine a suspendu le cours,
Et, libres d'éclater, mille joyeux discours
Circulent à l'envi dans l'enceinte sonore :
Tiphaine cependant semble rêveuse encore,
Et sa sœur l'interroge avec un doux souris :
« — Quelle triste pensée occupe vos esprits?
Les astres à vos vœux déclarent-ils la guerre?
Et d'un péril prochain menacent-ils mon frère?
Redoutez-vous pour lui l'imprudente bonté,
Qui des captifs anglais permit la liberté?
Sans doute on la doit craindre, et la sage Tiphaine
Du sire de Felton n'eût pas brisé la chaîne. »

La jeune Alix se trouble à ces mots; par trois fois
Le fil trop agité s'est rompu sous ses doigts,
Et le fuseau léger tombe et roule loin d'elle.

Des femmes de Tiphaine Alix est la plus belle :
Grenade et ses beautés, fleurs d'un climat brillant,
Envîraient ses longs cils, son œil doux et brûlant.
Sous le voile touchant de sa pâleur native,
Au nom du prisonnier, d'une flamme furtive
La rapide chaleur de veine en veine errant
Anime de son teint l'ivoire transparent :
Ainsi d'un feu caché la lumière rougeâtre
Colore les parois d'une lampe d'albâtre.

Mais Tiphaine reprend : « — Non, ma sœur, mes avis
Pour délivrer Felton seuls ont été suivis :
La trahison du moins de nos murs est bannie ;
Car je crains la valeur moins que la félonie.
D'ailleurs d'un an de trêve il subira la loi,
Et de ne point combattre il a donné sa foi.
— Si l'Anglais cependant trahissait sa parole?...
— Il se peut, mais pour moi cette crainte est frivole :
Dans les rangs d'ennemis si souvent abattus,
Qu'importe à Duguesclin une lance de plus?
Il a pour lui son nom, son droit et sa vaillance.
— Que de fois cependant vous rêvez en silence !

Vos soupirs malgré vous exhalés nuit et jour
De votre époux absent implorent le retour,
Et lui, prodigue au loin sa vie et sa fortune.
Du plus heureux hymen telle est la loi commune !
Oh ! que de fois, ma sœur, en lisant dans vos yeux
Ces ennuis inconnus dans nos cloîtres pieux,
J'ai béni le doux nom de la Vierge sacrée
Qui dès mes jeunes ans m'a si bien inspirée !
Celle que l'ordre auguste, émané du saint lieu,
Élève au chaste rang des épouses de Dieu,
Plus heureuse que vous, ne doit au bruit des armes
Ni réelles douleurs, ni trompeuses alarmes,
Et, fidèle à l'objet de ses saintes amours,
Peut l'aimer sans le perdre ou trembler pour ses jours.
— Peut-être ce bonheur, dont vous m'offrez l'image,
Dans un nœud moins illustre eût été mon partage ;
Il fallait, pour goûter l'amour et le repos,
Ne point lier mon sort à celui d'un héros ;
Mais je laisse ces biens à quelque obscure épouse :
Femme de Duguesclin, je n'en suis point jalouse,
Et dois, pour me montrer digne d'un tel honneur,
M'occuper de sa gloire et non de mon bonheur.

Cessez de m'accuser d'une crainte vulgaire....
Alix, de mon époux redis le chant de guerre !
Il plaît à mon oreille, il est cher à mon cœur.
Ah ! puisse-t-il, du temps et de l'oubli vainqueur,
Du nom de Duguesclin consacrer la mémoire,
Et, guidant la valeur au chemin de la gloire,
Égaler quelque jour la chanson de Roland ! »

Alix commence alors d'un ton naïf et lent :

Qui veut férir ou de lance ou d'épée,
Qui cherche le prix des combats,
Ici, cavaliers et soldats,
Votre attente n'est point trompée ;
Pour gagner honneur et butin,
De vos périls noble salaire,
Ralliez-vous au cri de guerre :
NOTRE-DAME-GUESCLIN !

Ce cri s'entend, la mort vole à sa suite;
S'il retentit au champ d'honneur,

Des nôtres il double l'ardeur,
Il met leurs ennemis en fuite,
Et le duc, notre suzerain,
Pour vaincre ceux-là d'Angleterre,
Devra prendre pour cri de guerre
NOTRE-DAME-GUESCLIN !

Pour ses féaux point de chance fatale,
Sire Bertrand vous l'a promis ;
Mais à l'or de ses ennemis
N'ouvrez point une main vénale,
Car mieux vaudrait ouir soudain
Retentir le glas funéraire
Qu'entendre alors ce cri de guerre :
NOTRE-DAME-GUESCLIN !

Mais d'Alix, à ces mots, la voix sonore et pure
S'affaiblit et se perd en un tremblant murmure ;
Son silence, l'effroi peint dans ses yeux hagards
Sur elle au même instant fixent tous les regards :
Qui peut, se disait-on, l'avoir ainsi troublée?...
Mais la cloche à grand bruit interrompt la veillée.

Ce signal avertit le pieux chapelain,
Vieillard que révérait la dame Duguesclin.
Organe accoutumé des communes prières,
Il prononce du soir les oraisons dernières ;
Puis un vieux sommelier distribue aux vassaux
D'une prudente main les nocturnes flambeaux,
Et la foule empressée, avec un bruit folâtre,
De ses récens travaux délaisse le théâtre.
Dans les sombres détours du vaste corridor
Le rire aux longs éclats retentissait encor.
Alix, la seule Alix demeurée en arrière
Porte d'un bras distrait sa tremblante lumière,
Souvent jette autour d'elle un œil épouvanté,
Et de sa froide main presse un cœur agité.
Bientôt le bruit s'éteint, les groupes se séparent.
Du château par degrés les ténèbres s'emparent,
Et, muets compagnons des heures de la nuit,
Le silence les guide et le sommeil les suit.

L'Attaque.

Le temps fuit, et déjà règne sur la campagne
Ce calme de minuit que la peur accompagne;
Les nuages chassés par des vents opposés
Couvraient le firmament de leurs flocons brisés,
Et la lune, à travers leur mobile barrière,
Voilait et dévoilait sa douteuse lumière.
La bise siffle et gronde; à son effort puissant
Quelqu'arbre dépouillé pliait en gémissant,
Et du vieux Pontorson la masse haute et sombre
Comme un vaste fantôme apparaissait dans l'ombre :
L'heure a fui, qui voyait de ses grisâtres murs
De nombreuses clartés percer les flancs obscurs;
Une seule survit, dont la flamme incertaine
Éclaire le réduit où dort la Châtelaine,
Et projette sur elle une faible clarté.
Sous le dais féodal, gardien de la beauté,
Qu'enferme en ses bras d'or l'antique balustrade,
Le vaste lit domine une orgueilleuse estrade;

Le fer du chevalier, protecteur assidu,
Au chevet conjugal repose suspendu.

Julienne partageait la couche hospitalière;
Et le premier sommeil pesait sur sa paupière,
Tandis qu'un songe étrange occupait ses esprits.
Elle a vu tout-à-coup du gothique lambris
De la mère de Dieu l'image détachée
Se mouvoir, s'avancer, et, vers elle penchée,
Lui dire : « Jeune encor tu voulus être à moi,
» Et ma protection fut le prix de ta foi....
» Elle fait le salut de ta noble famille :
» La trahison est proche, éveille-toi, ma fille!... »

Julienne en tressaillant ouvre un œil endormi,
Et soudain, sur son bras soulevée à demi,
Regarde.... Rien ne s'offre à sa vue alarmée,
L'image avait repris sa place accoutumée;
Mais elle, encor d'effroi tous les sens pénétrés,
S'arrache de sa couche et franchit les degrés.
Cependant, attentive au repos de Tiphaine,
Elle affaiblit ses pas et retient son haleine;

Puis sur le prié-Dieu s'incline avec ferveur :
C'est ton nom qu'elle invoque, ô mère du Sauveur !
Mais, sans rendre la paix à son ame inquiète,
Les mots saints expiraient dans sa bouche distraite :
« *Mère des Affligés, refuge du Pécheur,*
Priez pour nous!... La nuit, son humide fraîcheur,
Tout me fait frissonner.... *Rose mystérieuse,*
Priez pour nous!... Des vents l'haleine pluvieuse
Abuse mon oreille ! Il me semble parfois
Ouïr un sourd murmure et de confuses voix !....
Priez, Vierge sacrée et digne de louanges!
O vous, Reine des Saints, des Martyrs et des Anges,
Priez pour nous!... Ce bruit n'est point un vain effroi !
Des armes !... l'ennemi !... Sauveur, assistez-moi !... »
Et bénissant le ciel qui ne l'a point trompée,
Au clou qui la suspend sa main saisit l'épée.

Guidé par un bruit sourd, son pas rapide et sûr
Franchit en un moment le corridor obscur
Qui précédait d'Alix la closette tranquille ;
A ses efforts bientôt cède la clef docile ;
Elle entre. Quel spectacle a frappé ses regards !

La lune, rejetant son voile de brouillards,
Pénétrait sous l'arceau de la haute fenêtre ;
Tout prêt à la franchir elle y révèle un traître,
Dont l'ombre armée, immense, errait sur le carreau.
Qui donc a détaché le solide barreau ?
Ah ! dans la main d'Alix la lime accusatrice
D'un parjure ennemi dénonce la complice.
Soudain, courant à lui, la sœur du châtelain
Le frappe de l'épée en s'écriant : Guesclin !
A ce nom redoutable, aux coups de cette épée,
Qui dans le sang breton fut tant de fois trempée,
L'audacieux Anglais, d'épouvante glacé,
Tombe ; un autre soldat par sa chute est poussé,
Et sur son frêle appui le rang entier chancelle ;
Julienne avec effort saisit la haute échelle,
La renverse, et la voit éclater en débris.

Mais l'alarme est donnée, et bientôt à ses cris
Répond du haut des tours l'active sentinelle.
Les femmes en tumulte ont fui vers la chapelle ;
Et l'ennemi confus, trompé dans son dessein,
Se retire en désordre au long bruit du tocsin.

Les premiers feux du jour réfléchis sur les armes,
A peine dissipaient les nocturnes alarmes,
Quand au pied des remparts Dugueselin revenu
Poussa son cri de guerre : à ce signal connu,
Trois fois le cor répond de sa voix monotone ;
Sous les pieds des chevaux le pont-levis résonne ;
C'est lui, c'est Monseigneur !... et dans la vaste cour
Chacun veut des premiers saluer son retour.
Tiphaine cependant les précède en silence,
Et tandis que Bertrand de son coursier s'élance,
Fidèle à son devoir, l'épouse du guerrier
Porte une main soumise au poudreux étrier.
« L'Anglais, sans doute, a cru mon épée endormie,
» Dit le bon chevalier ; voyez, Dame ma mie,
» Si vous reconnaissez parmi ces prisonniers,
» Qui, par mon Seigneur Dieu, ne sont pas les derniers,
» Quelqu'un à qui la fourbe assez fût départie
» Pour mériter de vous le nom de foi-mentie ;
» Et vous loûrez après, de les avoir punis,
» Ma hache, Notre-Dame et Monsieur saint Denis ! »

Durant ce bref discours le regard de Tiphaine

Sur les captifs anglais lentement se promène.
« Quoi ! dit-elle, est-ce lui? lui que dans son chemin
» Mon Seigneur a surpris les armes à la main?
» Lui ? ce même Felton qui dut sa délivrance
» Au serment d'être un an sans combattre la France,
» Qui, long-temps prisonnier aux murs de Pontorson,
» Depuis trois jours à peine a payé sa rançon?
» Et son manque de foi déjà nous le ramène !
» Déloyal !... » Sans pitié la fière Châtelaine,
Raillant l'Anglais parjure et son retour si prompt,
Se plaît à voir monter la rougeur sur son front.
Mais bientôt elle apprend à Bertrand qui l'écoute
Comment un ennemi, quelque lâche sans doute,
Qu'à peine enhardissait son absence et la nuit,
Voulut dans le château s'introduire sans bruit.
Lui, durant ce récit, s'efforçait de se taire,
Mais ses poings se fermaient, son pied frappait la terre,
Et son courroux contraint, se trahissant toujours,
Mêlait au nom des saints quelques blasphèmes sourds.
Enfin Alix coupable et sa nocturne ruse,
Le songe merveilleux de la sainte recluse,
Sa prouesse, il sait tout, et le héros breton

S'applaudit d'une sœur si digne de son nom.

Mais la perfide Alix enflamme sa colère ;
Il jure qu'un tel crime obtiendra son salaire,
Et son serment jamais ne souffrit de retard.
Attachant sur l'Anglais un oblique regard :
« Qu'on cherche Alix, dit-il ; que soudain enchaînée,
» Ici même, à l'instant, elle soit amenée.
» Peut-être qu'un Anglais, que vous, sire Felton,
» Seriez moins rigoureux pour un vassal félon ;
» Mais Bertrand Duguesclin, aux lieux dont il est maître,
» Ne peut souffrir un lâche ou laisser vivre un traître.
» Vous-même pour ceux-ci connaîtrez mon accueil
» Avant que du manoir vos pieds passent le seuil,
» Et plût au ciel qu'Alix eût nommé son complice,
» Avec l'aide de Dieu j'en aurais fait justice ! »

Il dit. Bientôt Alix d'un pas craintif et lent
Au milieu des soldats s'avance en chancelant.
Mais lorsqu'elle entendit sa mortelle sentence,
D'un regard douloureux la muette éloquence
Implora tour à tour et Felton et les cieux ;

L'Anglais reste immobile et détourne les yeux.
Par ce lâche abandon ton supplice commence,
Pauvre Alix ! un soupir fut ta seule vengeance.
Si tu nommes Felton, Bertrand peut s'attendrir ;
Mais seule tu vivrais, seule il vaut mieux mourir !....
En vain son corps frissonne et ses genoux fléchissent ;
De son maître irrité les ordres s'accomplissent.
Au faîte du rempart, dont un angle isolé
Oppose à l'assaillant et son front crénelé
Et d'un large fossé sa base environnée,
Par les mains des archers la victime est traînée :
Elle tombe, un cri part, et l'onde a rejailli.
D'une muette horreur chaque front a pâli.
Duguesclin, seul tranquille à l'aspect du supplice,
S'applaudit d'avoir fait bonne et prompte justice ;
Et l'Anglais cependant se disait à part soi :
Qu'Alix eût dit mon nom, et c'était fait de moi !
Heureux que de Bertrand la colère brutale
N'ait causé que la mort d'une simple vassale !
Pour acquitter sa dette, il promet, en retour,
Au repos de cette ame une messe par jour.

Puis de la pauvre Alix s'efface la mémoire :
Eh ! qui se souviendrait de sa vulgaire histoire ?
Bientôt dans tous les lieux, à ses destins liés,
Son visage, sa voix, son nom, sont oubliés :
Aux côtés de Tiphaine une autre la remplace,
Et le fossé profond n'a point gardé sa trace !

TEMPS POLITIQUES.

❁

Dix-Septième Siècle.

❁

Temps Politiques.

LE PALAIS-ROYAL,

LE LUXEMBOURG

ET L'HOTEL DE CHEVREUSE.

SCÈNES DE LA FRONDE.

Les cabinets des Rois sont des théâtres où se jouent continuellement des pièces qui occupent tout le monde; il y en a qui sont simplement comiques; il y en a aussi de tragiques, dont les plus grands événemens sont toujours causés par des bagatelles....

MADAME DE MOTTEVILLE.

La vérité est que tout ce qui était dans ce cabinet jouait la comédie....

CARDINAL DE RETZ.

.... Celle-là était belle; les acteurs en étaient grands et illustres.... et par-là nous pouvons juger que ce n'est pas toujours sur les théâtres des farceurs que se jouent les meilleures pièces....

MADAME DE MOTTEVILLE.

SOMMAIRE.

La régence d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, et mère de Louis XIV, est célèbre par les troubles de la Fronde. Si cet épisode de notre histoire est stérile en résultats, il abonde en traits piquans. Les faits y manquent, non les hommes; et peut-être ces grands caractères jetés au travers de petits événemens méritent à cette époque, de la part de l'observateur ou du poëte, l'attention que l'historien lui refuse. C'est sans doute à la disproportion qui se fait re-

marquer entre les personnages et l'action, entre la fin et les moyens, que la Fronde doit cette physionomie théâtrale qui n'a point échappé aux acteurs mêmes de la comédie : comœdia in comœdia, *comme dit le cardinal de Retz.*

La Politique, en prenant ce mot dans l'acception qu'on lui donnait alors, m'a paru caractériser ces temps où elle devient une affaire capitale, l'occupation universelle; où tout le monde traite, parlemente, négocie; les bourgeois comme la cour, les curés comme les parlemens, et les femmes plus que personne; où les plénipotentiaires sont échangés sans cesse entre le Palais-Royal et le Luxembourg, l'Hôtel de Condé et l'Archevêché; où, souvent à propos de puérils intérêts, se débitent gravement, au nom du bien public ou de la raison d'Etat, ces imposantes maximes que les personnages de Corneille nous ont transmises dans toute leur majesté.

Nous possédons sur la Fronde des matériaux tellement nombreux, que je ne pourrais faire de ceux qu'il m'a fallu consulter un résumé assez concis pour trouver place en tête de cette esquisse; j'ai donc renvoyé aux notes quelques éclaircissemens qu'on m'a conseillé d'y joindre. D'ailleurs la plupart de mes lecteurs ont eu sans doute entre les mains les Mémoires de Retz, de La Rochefoucauld, de mesdames de

Motteville, de Montpensier, de Nemours, etc., ou du moins l'Histoire de la Fronde, publiée récemment par M. le comte de Sainte-Aulaire; ceux-là verront qu'il me serait facile de justifier par des autorités les faits et les détails que j'ai mis en œuvre.

Je me bornerai à citer le passage suivant, extrait des Mémoires de madame de Motteville, comme pouvant servir d'introduction aux scènes que j'ai essayé de retracer.

« *Pour bien admirer le changement que nous allons voir,* » *il faut se souvenir du siége de Paris et de la guerre fomentée* » *par le Coadjuteur et le duc de Beaufort; qu'alors M. le* » *Prince* * *avait été l'appui du ministre, celui seul qui à son* » *égard ne balança jamais, et qui dans cette occasion avait* » *marché le plus droit à maintenir sa fortune penchante, et* » *au soutien de l'autorité royale. Il faut se souvenir qu'après* » *avoir gagné quatre batailles contre les étrangers, il avait* » *acquis la haine publique et de toute sa famille en particu-* » *lier, pour cette querelle royale dont il s'était fait le défen-* » *seur. Il ne faut pas oublier que madame de Chevreuse, étant* » *en Flandre, avait été d'intelligence avec les Frondeurs;*

* C'était ainsi qu'on appelait à la cour le prince de Condé.

» *que Laigues avait été traiter avec l'Espagnol par le moyen*
» *de cette Princesse; que le duc de Beaufort avait été mis à*
» *la Bastille en partie à la suscitation de feu M. le Prince,*
» *et que madame de Montbazon avait été exilée pour avoir*
» *été l'ennemie de madame la Princesse, qui, mère d'un fils*
» *aussi puissant que l'était alors le duc d'Enghien, avait fiè-*
» *rement bravé ses ennemis, et n'avait rien oublié pour satis-*
» *faire sa vengeance.* »

PERSONNAGES.

La Cour.

LA REINE ANNE D'AUTRICHE, régente du royaume.
LE ROI LOUIS XIV, âgé de douze ans.
LE CARDINAL MAZARIN, premier ministre.
MONSIEUR, DUC D'ORLÉANS, lieutenant-général du royaume.
L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE, favori du duc d'Orléans.
ONDÉDÉI, secrétaire-intime du cardinal Mazarin.
LE CHANCELIER SÉGUIER.
LE COMTE D'AVAUX, surintendant des finances.
LE COMTE DE BRIENNE,
DUPLESSIS-GUÉNÉGAUD,
MICHEL LE TELLIER,
ABEL SERVIEN,
} ministres-secrétaires-d'État.
HUGUES DE LYONNE, secrétaire de Mazarin.
GUITAUT, capitaine des gardes de la Reine.
COMMINGES, lieutenant des gardes de la Reine, neveu de Guitaut.
CROISSY, enseigne des gardes de la Reine.
LE MARQUIS DE VILLEQUIER, capitaine des gardes du Roi.
LE VICOMTE D'AUTEL, capitaine des gardes de Monsieur.
LE PÈRE LÉON, carme.
LA DUCHESSE D'AIGUILLON, nièce du cardinal de Richelieu.
MADAME DE MOTTEVILLE, attachée à la Reine.
DAMES, SEIGNEURS DE LA COUR, GARDES.

LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE DE CONDÉ, mère du prince de Condé.
LE PRINCE DE CONDÉ.
LE PRINCE DE CONTI, son frère.
LE DUC DE LONGUEVILLE, marié à Geneviève de Bourbon, sœur de Condé.
LE COMTE DE BOUTTEVILLE,
LE COMTE DE TAVANNES,
LE MARQUIS DE JARZÉ,
LE MARQUIS DE VIGNEUL,
} attachés au prince de Condé.
BENJAMIN PRIOLO, intendant du duc de Longueville.

La Fronde.

LE DUC DE BEAUFORT, petit-fils de Henri IV.
LE COADJUTEUR DE PARIS, depuis cardinal de Retz.
LE DUC DE BRISSAC, cousin du Coadjuteur,
LE MARQUIS DE NOIRMOUTIERS (Louis de la Trémouille),
LE MARQUIS DE LAIGUES, attaché au Coadjuteur,
LE COMTE DE MONTRÉSOR,
LE MARQUIS DE FONTRAILLES,
LE COMTE DE MATHA, parent de Montrésor,
} Frondeurs
LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.
MADEMOISELLE DE CHEVREUSE, sa fille.

SCÈNE I.

LE PALAIS-ROYAL.

La Chambre de la Reine.

LA REINE, MADAME DE MOTTEVILLE, LE ROI.

La Reine vient d'achever sa toilette. Madame de Motteville est encore occupée autour d'elle.

LA REINE.

Laissez-moi, laissez-moi, madame Motteville,
Ne me tourmentez plus de ce zèle inutile ;
Laissez, à ma toilette il ne manque plus rien,
Pour l'état de mon cœur elle est cent fois trop bien !

MADAME DE MOTTEVILLE.

Êtes-vous donc, Madame, à ce point abattue !
Vous jouez à mourir, et le chagrin vous tue !

LA REINE.

Plût à Dieu qu'il fût vrai, je ne m'en plaindrais pas !

MADAME DE MOTTEVILLE.

Madame, au nom du ciel !...

LA REINE.

Que me fait le trépas?
En butte aux coups du sort, qui semble me poursuivre,
Il doit m'importer peu de mourir ou de vivre !

MADAME DE MOTTEVILLE.

Madame, vos discours ont affligé le Roi ;
Voyez, il est en pleurs.

LA REINE.

Venez auprès de moi,
Mon fils. Pourquoi pleurer? D'où vient cette tristesse?

LE ROI.

Puis-je ne pas pleurer quand vous souffrez sans cesse !
C'est encor, j'en suis sûr, ce méchant Parlement !
Mais laissez-moi grandir, et vous verrez comment
Je lui ferai payer les chagrins qu'il vous cause !

LA REINE.

Je l'espère, mon fils, sur vous je me repose ;
Mais, par malheur pour nous, ce temps est encor loin ;
Alors de vos secours je n'aurai plus besoin !

MADAME DE MOTTEVILLE.

Eh ! Madame, de grâce....

LA REINE.

Oui, c'est trop de faiblesse !

Au Roi.

Retirez-vous, mon fils, je dois ouïr la messe.

LE ROI.

Quoi ! vous me renvoyez ?...

LA REINE.

Il le faut bien ;

à part.

Hélas !

LE ROI.

Du moins promettez-moi que vous ne mourrez pas ?

LA REINE.

Non, puisqu'à mes enfans ma vie est nécessaire.
Venez, mon fils, venez embrasser votre mère ;
Maintenant laissez-nous, et calmez votre effroi.

Au capitaine des gardes qui entre.

Monsieur de Villequier, accompagnez le Roi.

Le Roi sort.

Que de soucis amers ton avenir me cause,
Cher enfant! on dirait qu'à mes vœux tout s'oppose :
Je vois l'honneur du trône et les droits souverains,
Malgré tous mes efforts, dépérir dans mes mains.
Eh! que dirai-je un jour, quand mon fils, à ma honte,
De son autorité me demandera compte?
Ne lui rendrai-je donc qu'un trésor appauvri,
Des sujets révoltés, un pouvoir amoindri!
Car j'en suis maintenant à ce point parvenue
Que ma voix dans l'État est seule méconnue.
Les Princes, les Frondeurs, Monsieur, le Parlement,
Tous ont des bras soumis à leur commandement.
Mais moi, moi seule, en vain, je prie ou je menace :
Honteux de ma faveur, et fiers de ma disgrâce,
Mes plus chers serviteurs sont prêts à me trahir,
Et se font un honneur de me désobéir!

MADAME DE MOTTEVILLE.

Ah! Madame, contre eux quelle erreur vous abuse!
Croyez....

LA REINE.

Ce n'est pas vous, Madame, que j'accuse;
Je connais votre zèle, et n'en veux point douter.

MADAME DE MOTTEVILLE.

Vous faites tort à tous en voulant m'excepter,
Vous si juste et si bonne!

LA REINE.

Oui, le dépit m'emporte;
Mais quoi! n'en ai-je pas de raison assez forte?
Point d'argent pour le Roi, de paix pour le pays,
Des ennemis puissans, des ministres haïs!
Madame, en cet état que me sert d'être Reine?

MADAME DE MOTTEVILLE.

Ah! chacun vous respecte et vous chérit : la haine
Accuse seulement monsieur le Cardinal....

LA REINE.

Est-ce donc me chérir que lui vouloir du mal?
L'amour du bien public, dit-on? pure grimace!
Tout bas de mon ministre on convoite la place;
Ce feint respect pour moi ne me déguise rien :
Pense-t-on m'abuser? et ne sais-je pas bien,
Puisqu'il m'est dévoué, qu'il me sert et qu'il m'aime,

Que s'attaquer à lui c'est s'en prendre à moi-même !
Je connais du parti l'ambitieux dessein,
Le nom du Cardinal est un prétexte vain :
Vous croyez qu'à sa chute aspire leur vengeance ?
Non, je subis les maux qu'entraîne une Régence,
Où chacun, se croyant redoutable au pouvoir,
Veut en exiger tout et ne lui rien devoir.
Les grands, à leur profit, fomentent le désordre ;
Toujours à cet appât le peuple est prêt à mordre,
Et soulevé sans cesse, au gré des factions,
Croyant servir sa cause, il sert leurs passions.

MADAME DE MOTTEVILLE.

Il est le moins coupable !...

LA REINE.

Où trouvez-vous, de grâce,
Une excuse aux excès de cette populace ?

MADAME DE MOTTEVILLE.

Ah ! les temps sont si durs !... l'hiver si froid !... les grains
Si chers !...

LA REINE.

Vous l'approuvez, je pense ?

MADAME DE MOTTEVILLE.

Je le plains!

LA REINE.

Vous le plaignez, Madame! Est-ce lui qu'il faut plaindre,
Ou moi? Vous le plaignez alors qu'on doit le craindre :
Sont-ce les sentimens, dans votre ame affermis,
Qui vous font devant moi plaindre mes ennemis?

MADAME DE MOTTEVILLE.

Madame!...

LA REINE.

Plaignez-vous ce Parlement rebelle,
Qui croit mettre la France et ses rois en tutelle?
Ces nobles, qui voudraient dans leur avidité
Voir l'État par morceaux entre leurs mains jeté?
Et le Coadjuteur! cet ambitieux homme,
Qui prétend à son gré diriger le royaume,
Et l'a bouleversé, ne le pouvant régir,
Vous le plaignez aussi?

MADAME DE MOTTEVILLE.

Daignez!...

LA REINE.

C'est mal agir.

Vous vous laissez gagner à cette frénésie
Qui tient les Magistrats, la Cour, la Bourgeoisie.

MADAME DE MOTTEVILLE.

Mais....

LA REINE.

Oui, vous les plaignez tous, à ce que je vois,
Hors ce pauvre monsieur le Cardinal, et moi !

MADAME DE MOTTEVILLE.

Comment ai-je attiré sur moi votre colère ?
Je n'eus point en ceci dessein de vous déplaire,
Madame : en d'autres temps j'ai vu votre bonté
Ne se point offenser de ma sincérité.
Qui, moi ! m'unir à ceux qui vous font tant de peine?
Prendre parti pour eux contre ma souveraine?
Moi les approuver? non, vous ne le croyez pas,
Je m'en assure : mais le pauvre peuple, hélas !
Si chargé !... le faut-il condamner, s'il espère
Au premier qui promet d'adoucir sa misère?
Il doit....

LA REINE.

Il doit du trône attendre son secours !
Cessez de l'appuyer, Madame ; ces discours

Seraient bons tout au plus pour une République,
Mais ils sont criminels dans l'État monarchique.
Ne vous défendez pas....

MADAME DE MOTTEVILLE.

Madame, je me tais.

LA REINE.

Il suffit; sur ce ton ne me parlez jamais.
Que ceux qui sont à moi, me voyant si troublée,
N'ajoutent pas au faix dont je suis accablée :
Loin de-là, c'est à qui le rendra plus pesant!
Monsieur le Prince, il faut l'avouer à présent,
Me fait de ses hauteurs subir la tyrannie.
J'ai cent fois, entre nous, cru la guerre finie;
J'ai cédé dans ce but, à ses commandemens,
Titres, charges, trésors, honneurs, gouvernemens;
Pour ses amis, Dieu sait, que d'argent, que d'offices!
Eh bien! tant de faveurs, de honteux sacrifices,
En retour, n'en ont pu qu'à grand'peine arracher
Un appui dédaigneux, toujours payé trop cher.

MADAME DE MOTTEVILLE.

Il est loin d'imiter madame la Princesse
Sa mère, qui vous porte une vive tendresse :

Mais qui l'eût dit aux jours de Lens et de Rocroi ?
Qui l'aurait cru surtout quand il soutint le Roi
Contre Paris, la France et sa propre famille ?

LA REINE.

C'est que tout n'est pas or, hélas ! dans ce qui brille ;
Parfois de beaux semblans cachent une noirceur.
Enfin, monsieur le Prince à sa hautaine sœur
Par malheur s'est rejoint. Depuis lors son étude
Est de faire sur moi peser un joug plus rude :
Je n'y puis plus tenir ! Qu'un jeune audacieux,
Un marquis de Jarzé, sur moi lève les yeux,
Je ne saurais chasser l'insolent qui m'offense
Sans voir monsieur le Prince embrasser sa défense ;
Prétendre arrogamment que je le dois revoir,
Et me contraindre enfin à le bien recevoir ;
Vous en fûtes témoin avec la cour entière ;
Quel affront !

MADAME DE MOTTEVILLE.

Il agit de superbe manière ;
Mais devez-vous fléchir dès qu'il a commandé ?

LA REINE.

Monsieur le Cardinal l'a voulu, j'ai cédé.

MADAME DE MOTTEVILLE.

Peut-être eût-il fallu, Madame, à votre place,
Dédaigner de Jarzé la ridicule audace?

LA REINE.

Oui, je ne devais pas baisser ma dignité
Jusqu'à m'apercevoir de sa témérité ;
C'était là mon dessein ; mais je sus que le traître
Avait formé ce plan, d'accord avec son maître,
De gagner ma faveur par son feint dévoûment ;
Que tous deux du succès se flattaient hautement,
Disant qu'une Espagnole, encor que Reine et sage,
Se pouvait attaquer avec quelque avantage.
Parmi des fous comme eux, en de bruyans repas,
Dans leurs grossiers propos ils ne m'épargnaient pas ;
Car toute bienséance est par eux méprisée,
Et mon honneur était en proie à leur risée.

MADAME DE MOTTEVILLE.

Madame, êtes-vous sûre?...

LA REINE.

Oh! rien n'est plus certain;
Monsieur le Cardinal en fut instruit sous main,
Et me l'apprit lui-même.

MADAME DE MOTTEVILLE.

Ah! pour votre personne
Son zèle est grand sans doute, et pourtant je m'étonne
Comment sa patience enfin n'est pas à bout!

LA REINE.

Il est beaucoup trop bon! sa douceur perdra tout!
Cependant pour son compte il aurait, je m'assure,
A venger, s'il voulait, plus d'une grave injure.
Monsieur le Prince aussi l'offense à tous propos,
Ne lui laisse jamais ni trève ni repos,
Le raille, ou le gourmande; et, pour lui faire pièce,
Lui défend à son gré de marier sa nièce
Au duc de Mercœur.

MADAME DE MOTTEVILLE.

Mais a-t-il quelque raison?...

LA REINE.

La maison de Vendôme étant de sa maison
La rivale, il prétend, dans un tel mariage,
Voir un manque de foi du Ministre; et je gage
Beaucoup moins par la peur qu'il a d'un nom rival
Que pour nuire à ce bon monsieur le Cardinal;
Car je vois qu'il le hait autant qu'il me déteste!

Tout sert à le prouver; aussi, je vous l'atteste,
Hormis ce qui toujours fut ma première loi,
Le service de Dieu, les intérêts du Roi,
Il n'est point de parti, d'effort, de sacrifice
Qui me parût trop dur....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON *entrant.*

Ah! Madame, justice!
Je l'attends de vous seule, et l'implore à genoux!

LA REINE.

Remettez-vous, Madame, et parlez; qu'avez-vous?

Madame de Motteville se retire à l'écart sur un signe de la Reine.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Le plus juste dépit, la peine la plus grande,
Madame; c'est mon sang que je vous redemande,
L'espoir de ma maison et le mien, mon neveu :
Sans le congé du Roi, contre mon propre aveu,
La marquise de Pons, cette amie infidèle,
Pour se faire épouser l'enlève à ma tutelle :
Un Duc et Pair, Madame, un mineur!...

LA REINE.

Juste Dieu!

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Le dernier héritier du nom de Richelieu!

LA REINE.

Il faut en Parlement porter votre requête :
Justice vous est due, elle vous sera faite,
Madame.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

J'ai besoin d'un appui plus complet.
La Marquise n'eût pas osé ce qu'elle a fait
Sans de puissans secours : une grande Princesse....

LA REINE.

Comment? que dites-vous!

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Madame la Duchesse
De Longueville....

LA REINE.

Encor!

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Monsieur le Prince....

LA REINE.

Aussi?...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Eux seuls, il faut le dire, ont conduit tout ceci.

LA REINE.

Je les trouve partout!...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Votre intérêt, Madame,
Est, malgré ma douleur, le premier qui m'enflamme.
Je me souviens qu'alors que d'unanimes voix
Vous donnaient la Régence et proclamaient vos droits,
Contre mes ennemis, qui hâtaient ma disgrâce,
Vous m'avez protégée et laissée en ma place :
Heureuse si j'ai pu par ma fidélité
Justifier l'appui que vous m'aviez prêté.
Aussi de ma maison je vois bien moins l'injure
Et tous mes plans détruits pour sa grandeur future,
Que vous, Madame! Un Prince ose, sans votre aveu,
Dans son intérêt seul, marier mon neveu,
Et croit se voir par lui maître au Hâvre-de-Grâce,
Où pour vous, jusqu'ici, je commande en sa place.

LA REINE.

Ciel! comment empêcher?...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

J'ai rempli mon devoir,
Déjà l'ordre est donné de ne point recevoir
Mon rebelle neveu. Mais songez à vous-même :
De nos Princes du sang souffrir l'audace extrême,
C'est porter au pouvoir de trop dangereux coups,
Et vous devez sévir, non pour moi, mais pour vous.

LA REINE.

Le puis-je? de liens, d'entraves entourée,
Lorsque des factieux insultent ma livrée,
Sans qu'il me soit permis d'en tirer châtiment?
Il vous faut comme moi souffrir patiemment,
Madame ; comme moi d'un tranquille visage
Endurer chaque jour quelque nouvel outrage.
Je ne puis vous servir, Duchesse, en bonne foi,
Ni faire plus pour vous que je ne fais pour moi.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Tous mes étonnemens sont ici légitimes,
M'étant, je l'avoûrai, peu faite à ces maximes
Sous le Cardinal-Duc, mon oncle, qu'il m'est doux,
En dépit du passé, de nommer devant vous ;
Car, Madame, je sais que votre ame chrétienne

De cet illustre mort permet qu'on se souvienne,
Et ne lui compte plus, à titre d'attentat,
D'avoir mis avant tout le salut de l'État.
Hélas ! il gémissait de sa rigueur extrême !
Combien de fois alors je l'entendis moi-même
Rendre pleine justice à Votre Majesté !
Il louait ses vertus, sa douceur, sa beauté ;
Et plaignait seulement ces conseillers perfides
Qui pour le cœur des Rois sont de dangereux guides.
Vous-même avez pu voir que les événemens
N'ont répondu que trop à ses pressentimens....
Madame de Chevreuse....

LA REINE.

Eh ! qui vous parle d'elle?...
Poursuivez....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Je disais, pardonnez à mon zèle,
Qu'un ministre, un sujet à votre époux soumis,
Sut courber à ses pieds ses plus fiers ennemis :
Et vous, Madame, vous, maîtresse souveraine,
Dans vos propres États n'oseriez être Reine?
C'est trop vous défier de votre autorité !

LA REINE.

Le Prince....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Doit céder à votre volonté !

LA REINE.

Mon Dieu ! c'est bientôt dit ; mais comment l'y réduire?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Mettez-le, s'il le faut, hors d'état de vous nuire !

LA REINE.

Ah ! que je le voudrais ! mais le moyen, hélas?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Quoi donc? n'avez-vous plus de gardes, de soldats?
N'est-il plus de château, de tour, de forteresse?...

LA REINE.

Oh ! ciel ! parlez plus bas ; vous m'effrayez, Duchesse.
Pour le pouvoir du Roi ce coup me fait trembler !

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Ce coup l'affermira, bien loin de l'ébranler.

LA REINE.

Je n'ai que trop de pente à me laisser convaincre ;
Monsieur le Cardinal est moins facile à vaincre,
Et je crains....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Nous verrons à le faire céder.

LA REINE.

Le voici, tâchez donc de le persuader.

Le Cardinal entre.

Venez, Monsieur, venez écouter cette dame ;
Peut-être son récit réjouira votre ame !

LE CARDINAL.

Puis-je d'abord savoir si Votre Majesté
A dormi cette nuit?...

LA REINE.

Le repos m'est ôté
Pour long-temps !... Savez-vous ce que je viens d'entendre?

LE CARDINAL *montrant la Duchesse.*

Le malheur de Madame? on vient de me l'apprendre ;
La nouvelle est publique.

LA REINE.

Eh bien ! Monsieur, eh bien !
Vous n'êtes point ému, vous ne m'en dites rien?
Est-ce donc de sang-froid que votre esprit contemple
Tous les abus qu'entraîne un si funeste exemple?
On verra désormais, à ce que je prévoi,

Les Ducs se marier sans consulter le Roi!
L'offense à votre avis est-elle si légère?
Croyez-vous?...

LE CARDINAL.

Le danger à vos yeux s'exagère,
Madame; un tel exemple est peu contagieux,
Et dans leur intérêt nos Ducs raisonnent mieux.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

C'est là d'inquiétude un sujet assez mince,
Et si la Reine a peur, c'est de monsieur le Prince.

LA REINE.

Puis-je de ses projets ne pas prendre souci?

LE CARDINAL.

Moi-même j'en prendrais s'ils avaient réussi.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Oui, le Hâvre est sauvé, grâce à ma vigilance;
C'est là ce que sans doute entend Son Éminence :
Heureuse si mon zèle, en s'étendant plus loin,
Pouvait, comme on le dit, tenir lieu d'autre soin.
S'il était vrai qu'au trône une si rude atteinte
Ne vous dût inspirer, Monsieur, aucune crainte,
Peut-être vous pourriez regarder comme un jeu

L'affront qu'on fait subir au nom de mon neveu ;
Ce nom qui fit l'éclat du dernier ministère,
Toutefois, vous rappelle une marche contraire,
Que vous suiviez alors, et qui vous a porté
Jusqu'au poste éminent où vous êtes monté.

LE CARDINAL.

Je n'ai rien oublié, Madame, et j'en fais gloire.
Comme vous du passé j'ai gardé la mémoire :
Je sais, et je pourrai le prouver en son lieu,
Ce que je dois d'égards au nom de Richelieu ;
Mais vous trouverez bon que ma loi souveraine
Soit le bien de l'État et celui de la Reine.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

C est sans doute à ce but que tend votre dessein,
Mais vous pourriez, Monsieur, vous tromper de chemin.

LA REINE.

En effet, vous prenez une mauvaise route ;
De votre dévoûment ce n'est pas que je doute,
Monsieur le Cardinal ; mais, dans la vérité,
Du trône vous gardez trop peu la dignité.

LE CARDINAL.

Je ne puis faire mieux.

LA REINE.

Parlez! qui vous arrête?
Ce n'est pas moi du moins; car je suis toujours prête
Quand il faut recourir aux partis décisifs.

LE CARDINAL.

Il est vrai.

LA REINE.

Ressemblé-je à ces esprits craintifs
Qui s'alarment de tout? Est-ce que je balance?...

LE CARDINAL *souriant.*

De Votre Majesté je connais la vaillance;
Mais peut-être on verrait son cœur audacieux
Moins braver le danger s'il l'apercevait mieux!

LA REINE.

Mais ce danger, Monsieur, il tient à vous qu'il cesse.

LE CARDINAL.

Le moyen!

LA REINE.

Ecoutez madame la Duchesse.

LE CARDINAL.

J'écoute.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Je parlais, Monsieur, d'un château fort,
Qui s'ouvrit une fois pour le duc de Beaufort.

LE CARDINAL.

J'entends!

LA REINE.

Eh bien! Monsieur?

LE CARDINAL.

Le temps n'est plus le même,
Madame; pour user de ce moyen extrême
Il faut être bien sûr de se voir obéi!...
Le peuple est mécontent....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON *vivement.*

Le Prince en est haï.

LA REINE *de même.*

La Duchesse a raison, c'est la vérité pure.

LE CARDINAL.

Sans l'appui de MONSIEUR qu'en pouvez-vous conclure?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Mais s'il donnait les mains à tout, dès aujourd'hui?

LE CARDINAL.

Alors.... on pourrait voir.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Je vous réponds de lui.

LA REINE.

Voilà donc cet obstacle où votre peur se fonde,
Monsieur?...

LE CARDINAL.

Vous oubliez le parti de la Fronde :
Sur lui monsieur le Prince en détournait les coups ;
Mais si vous restez seule, il est trop fort pour vous.

LA REINE *incertaine*.

Vous croyez?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Que faut-il pour vous tirer de peine,
Et gagner le parti? quelques mots de la Reine.
Ne pouvez-vous flatter d'un retour de faveur
Madame de Chevreuse? elle est votre sauveur.
Sur le Coadjuteur on connaît son empire,
Ou celui de sa fille, et c'est assez vous dire.

LA REINE *au Cardinal*.

Voulez-vous donc toujours me résister?

LE CARDINAL.

Jamais.

Vous commandez, Madame, et moi je me soumets.

LA REINE *à la Duchesse.*

Vous l'entendez? Allez, madame la Duchesse,
Sur l'esprit de MONSIEUR employer votre adresse.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Quand de vos intérêts vous daignez me charger,
Je vous remets les miens.

LA REINE.

Je les dois protéger :
Sitôt qu'il se pourra vous obtiendrez justice!

La duchesse d'Aiguillon sort.

LA REINE *après un moment de silence.*

La Duchesse me rend un éminent service,
N'est-il pas vrai, Monsieur?

LE CARDINAL.

Moins grand qu'il ne paraît
Elle sert sa vengeance, et non votre intérêt.

LA REINE.

Quoi! faut-il être ingrate et me défier d'elle?

LE CARDINAL.

Eh! non; dans tout ceci laissez agir son zèle,
Mais sans le priser trop, et sans trop l'appuyer;

Car si vous l'avouez, il le faudra payer.

LA REINE.

Et voilà ce qu'en vous je ne saurais comprendre :
Sachez-le, maintenant qu'on ne peut nous entendre.
Inaccessible à ceux qui me restent soumis,
Vous gardez vos bienfaits pour mes seuls ennemis;
Ce n'est pas le moyen, j'ai regret de le dire,
Au cœur de mes sujets d'assurer mon empire,
Que de ne pas oser, Monsieur, à découvert
Punir qui nous offense et payer qui nous sert.

LE CARDINAL.

Je dois, je le confesse à deux genoux, Madame,
Vous demander pardon : j'ai cru, du fond de l'ame,
Que ceux que vous daignez appeler vos amis,
Étaient, par ce seul titre, au devoir affermis.
J'ai donné, ne pouvant contenter tout le monde,
Aux gens de qui sur l'or l'attachement se fonde;
En les gagnant à vous je pensais vous servir :
Mieux vaut, c'est mon avis, séduire que sévir.
Et....

LA REINE.

Les événemens ont prouvé le contraire;

Aussi, loin d'avoir fait ce que vous vouliez faire,
Bien peu de serviteurs me restent à présent,
Et de mes ennemis le nombre va croissant.

LE CARDINAL.

Sans vous oser, Madame, accuser d'injustice,
Je vois que vous cessez d'agréer mon service :
A mourir près de vous je m'étais résolu,
Mais, pauvre que je suis! mes efforts ont déplu!
Si jamais dans mes plans le sort ne me seconde,
Il est juste, après tout, que ma tête en réponde,
Madame; et je consens que vous cherchiez ailleurs
Des amis plus heureux, des ministres meilleurs.

LA REINE *surprise*.

Monsieur le Cardinal!...

LE CARDINAL.

Ils seront redoutables
Plus que je ne l'étais : peut-être plus capables ;
Mais vous n'en verrez pas dans ma conviction,
Qui pour votre bonheur aient plus de passion!

LA REINE *s'attendrissant*.

Monsieur le Cardinal!...

LE CARDINAL.

L'honneur me le commande;
Ce m'est, je vous l'avoue, une douleur bien grande :
Mais je dois vous quitter !

LA REINE *d'un ton suppliant.*

Monsieur le Cardinal !...

LE CARDINAL.

Désormais, je le sens, je vous servirais mal.
Dans le fond d'un exil où, pour fortune unique,
Je n'emporte avec moi que la haine publique
Et votre souvenir, je vais....

LA REINE.

Non, arrêtez !
N'êtes-vous donc pas fait à mes vivacités,
Monsieur? Je n'ai jamais soupçonné votre zèle;
Je sais que vous m'aimez, que vous m'êtes fidèle,
Et que je ne dois pas vous punir d'un hasard,
Où ni votre vouloir, ni votre cœur n'ont part.

LE CARDINAL.

C'est me rendre justice; et ma plus chère envie
Est de pouvoir toujours vous consacrer ma vie;
Et si quelque succès couronnait mes travaux,

Pour moi serait la peine, et pour vous le repos.

LA REINE.

Vous êtes, je le sais, l'appui de ma Régence;
Mais pourquoi donc ainsi différer ma vengeance?

LE CARDINAL.

Il est encor trop tôt!

LA REINE.

Il est cent fois trop tard,
Vous dit-on.

LE CARDINAL.

Il ne faut rien donner au hasard :
A quoi bon se presser? Un piége qu'on sait tendre
Est sûr; mais vos Français ne savent rien attendre,
Madame, et toute femme est Française en ce point.

LA REINE.

Non, toutes vos raisons ne me convaincront point :
De ce parent hautain la tyrannie extrême
M'excède : assez long-temps n'avez-vous pas vous-même
Supporté tout le poids de son orgueil brutal?

LE CARDINAL.

Bon! des mots sont des mots, et ne font point de mal.
Tandis qu'il se trahit par des éclats frivoles,

Que son courroux s'exhale en oiseuses paroles,
Moi je gagne du temps pour ce qui n'est pas fait;
Car dès qu'il m'injurie il se croit satisfait.

LA REINE.

Satisfait, dites-vous? Eh! peut-il jamais l'être,
Tant que dans le royaume il n'est pas le seul maître?
Car c'est là qu'il prétend, ne vous y trompez pas;
Et pour y parvenir il ne lui faut qu'un pas.
Mais vous, vous attendez, je crois, Dieu me pardonne
Qu'il vienne au Roi mon fils arracher la couronne,
Ou peut-être, pour mieux masquer sa trahison,
Qu'il lui laisse un vain titre et sa cour pour prison.
C'est là ce qu'il faut voir pour que j'ose me plaindre!
Eh bien! vous le verrez, Monsieur!

LE CARDINAL.

Pouvez-vous craindre
Que j'aie ainsi, sans cause et sans précaution,
Laissé le chemin libre à son ambition?
A prévoir l'avenir soyez un peu moins vive,
Et daignez vous fier à moi, quoi qu'il arrive.

LA REINE.

Mais pour me rassurer c'est ne me dire rien.

LE CARDINAL.

Pourquoi vous alarmer? Ne voyez-vous pas bien
Que ce pouvoir si fort après tout n'est qu'une ombre?
De tous ses partisans veuillez compter le nombre;
Où sont-ils? A la cour? Par ses dédains moqueurs
Il s'est de la noblesse aliéné les cœurs;
Au Parlement? Ce corps appartient à la Fronde :
Est-ce sur les frondeurs que son espoir se fonde?
Lui, qui de leur parti vous menaçait toujours,
L'accuse en ce moment d'en vouloir à ses jours.
Ce procès imprudent qu'à leurs chefs il intente
Doit rendre entre eux et lui la rupture éclatante.
Sur le Coadjuteur son triomphe est douteux,
Plutôt que de fléchir ils se perdraient tous deux;
Et vous pourrez au mal porter un plein remède,
S'il faut pour l'empêcher que l'un ou l'autre cède.

LA REINE.

Oui, ce procès, à tort, m'avait fait espérer
Que libre de mon joug je pourrais respirer....

LE CARDINAL.

Cela viendra : voyez vos ennemis aux prises,
Et me laissez en paix suivre mes entreprises.

Monsieur le Prince s'est commis étourdiment.
Dans ses prétentions servez-le hautement;
La haine s'en accroît. Sous peu, hormis le vôtre,
Il n'aura plus d'appuis.

LA REINE.

Ah! s'il n'en a pas d'autres,
Il est perdu!

LE CARDINAL.

Bientôt....

LA REINE.

Eh! pourquoi différer?
Vous trahissez le Roi, je le veux délivrer!

LE CARDINAL.

Il faut vous obéir, je le vois : si j'échoue,
Il y va de ma tête; eh bien! je la dévoue.

LA REINE.

Ah! vous n'échoûrez point, vous avez pour garans
Et la Fronde, et la Cour, et le Peuple, et les Grands;
Et, s'il faut plus encor pour rassurer votre ame,
Monsieur, le Roi, moi-même enfin!...

LE CARDINAL.

Il est, Madame,

Deux choses dans ce monde en qui seules j'ai foi....

LA REINE.

Eh! quelles? Nommez-les, Monsieur!

LE CARDINAL.

Le temps et moi.

LA REINE *étonnée*.

Ah!...

LE CARDINAL *s'inclinant*.

Votre Majesté ne va point à la messe?

LA REINE.

Ciel! j'allais l'oublier; je m'y rends et vous laisse.

Elle sort.

SCÈNE II.

❋

LE PALAIS-ROYAL.

Le Cabinet de la Reine.

LE CARDINAL MAZARIN, LE PRINCE DE CONDE *entrant.*

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ah! ah! c'est vous, Monsieur! je vous trouve à propos;
J'avais précisément à vous dire deux mots.

LE CARDINAL.

C'est un devoir pour moi d'écouter Son Altesse;
A son ordre elle sait que toujours je m'empresse,

Que de tous ses désirs je me fais une loi,
Qu'elle n'a qu'à parler....

LE PRINCE DE CONDÉ.

Oui, vous êtes pour moi
Prodigue, je le sais, d'attentions frivoles,
De saluts, de respects, et même de paroles;
Mais d'effets, point.

LE CARDINAL.

Monsieur, je ne vous comprends pas!

LE PRINCE DE CONDÉ.

Me croyez-vous duper par ce feint embarras?
Vous vous tromperiez fort, au moins.

LE CARDINAL.

Je vous proteste....

LE PRINCE DE CONDÉ.

Mon Dieu! ne jurez pas, vous m'entendez de reste,
Je le sais; mais enfin, s'il vous faut parler net,
Je puis, en quatre mots, vous dire votre fait :
Vous aviez, à la fin de la guerre civile,
Promis le Pont-de-l'Arche au duc de Longueville?

LE CARDINAL.

Moi, Monsieur, j'ai promis?...

LE PRINCE DE CONDÉ.

L'oseriez-vous nier?

LE CARDINAL.

Je n'ai pu, j'en appelle à vous tout le premier,
Que vous promettre alors d'en parler à la Reine.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Eh bien donc?

LE CARDINAL.

Je l'ai fait; mais j'ai perdu ma peine.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Comment?

LE CARDINAL.

Je l'ai trouvée inflexible en ce point;
J'insiste vainement, elle ne consent point
A rendre de la sorte un sujet redoutable,
Disant qu'au Roi son fils elle en est responsable.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Fort bien! mais à ma sœur, ainsi qu'à son époux,
De vos promesses, moi, j'ai répondu pour vous;
Et ne sais point, m'aidant d'un prétexte frivole,
Quand, et comme il me plaît, dégager ma parole;
Je veux donc....

LE CARDINAL.

Ah! Monsieur, qui l'aurait pu prévoir
Que sur vous cette sœur reprendrait son pouvoir!
Faut-il, pour contenter sa tendresse exigeante,
Trahir l'affection de la Reine Régente,
Son parti qu'autrefois vous avez étayé,
Vous vous en souvenez?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Oui, j'en suis bien payé
Par votre fourberie et son ingratitude!
Mais je....

LE CARDINAL.

De m'attaquer vous avez l'habitude,
Monsieur, et cependant, malgré tant de hauteur,
Personne plus que moi n'est votre serviteur.
Que Votre Altesse, enfin, à mon zèle se fie,
Et ne m'accuse plus quand je la justifie.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Vous me justifiez?... Vous?... Le tour est plaisant!
Je vous sais gré, Monsieur, de ce soin complaisant.
Et qui peut me blâmer, s'il vous plaît?

LE CARDINAL.

Qui? le monde :
Sur tout il faut qu'il glose, ou, comme on dit, qu'il fronde.
Ainsi, loin d'approuver, Monsieur, votre courroux,
Il se plaint hautement qu'on a trop fait pour vous.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ah! voici du nouveau!

LE CARDINAL.

Quel prince de son âge
A réuni, dit-on, un plus riche apanage?
Des terres, des châteaux, quatre gouvernemens!
Il commande l'armée, il nomme aux régimens,
Il tient de hauts emplois, et plusieurs fortes places!

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ces biens pour la plupart ne furent point des grâces.
Ce me semble ; et par eux vous avez acheté
Un secours qui vous est de quelque utilité!

LE CARDINAL.

Monsieur, ce n'est pas moi qui parle, c'est le monde.
Mais voilà justement où le blâme se fonde :
En vous nommant, dit-on, la Régente agit mal :
« Monsieur le Prince est-il l'unique général?

Tout autre, dont ce poste eût été le partage,
De sa grandeur du moins n'osant prendre avantage,
Pour l'État, pour la Reine, eût fait autant que lui,
Et peut-être moins cher eût vendu son appui ! »

LE PRINCE DE CONDÉ.

J'entends ! vous poussez loin, Monsieur, vos bons offices,
J'aime à vous voir peser et taxer mes services :
D'un ministre économe on reconnaît le soin.
De mon bras, en effet, vous n'aviez nul besoin !
Qui sait ! un Roi mineur, et de l'âge du nôtre,
Peut-être aurait battu l'Espagnol comme un autre !
J'aurais tort, je le sens, de me priser si haut,
Et la chose, sans doute, eût été comme il faut
Si la Reine en personne avait conduit l'armée !
Mais ce mutin Paris? J'aurais l'ame charmée
De savoir quel vainqueur, sans moi l'aurait puni?...
Est-ce vous, par hasard, signor Mazarini?

Le Cardinal se tait.

Eh ! que sont, dites-moi, ces grâces accordées?
Des promesses toujours et toujours éludées.
Quel fruit m'en revient-il? Est-ce l'amirauté
Que la Reine retient avec tant d'équité?

Mais non, c'est déjà trop d'une pauvre province,
Quand on n'est comme moi, Monsieur, qu'un pauvre prince;
Avec quelque naissance, un renom de valeur,
On n'est, je le vois bien, qu'un fort petit seigneur!
Mais pour celui qui tient la clef de la finance,
Celui-là peut, Monsieur, trancher de l'Éminence!
Ne fût-il qu'un faquin de la fange sorti,
Sûr de voir les flatteurs pour lui prendre parti,
Il peut des dignités gagner le plus haut faîte,
Entasser à plaisir les honneurs sur sa tête,
Et pour se gorger d'or, dans sa cupide ardeur,
Des charges de l'État trafiquer sans pudeur;
Accaparer emplois, pensions, seigneuries,
Bénéfices surtout; et quant aux abbayes!...
Combien en avez-vous, signor Mazarini?...

Le Cardinal garde le même silence.

Vous ne répondez point?... Un mot, et j'ai fini :
Un conte que je sais, plus bouffon que sinistre,
Parle d'un certain prince et d'un certain ministre :
Le prince n'était point serviable à demi,
Le ministre le sut et se dit son ami;
Le prince fut bientôt un homme d'importance,

Le ministre avait peur; on parlait de potence,
Je crois : le prince ayant battu les ennemis,
Le ministre oublia ce qu'il avait promis;
Le prince est fort connu, si l'on en croit l'histoire;
Mais le nom du ministre échappe à ma mémoire :
De votre souvenir est-il aussi banni,
Ou seriez-vous muet, signor Mazarini?...

LE CARDINAL.

Je suis charmé qu'ainsi Votre Altesse s'amuse.
D'un injuste courroux si le public l'accuse,
Elle-même dément cette fausse rumeur,
En daignant se montrer de si joyeuse humeur.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ah! vous raillez, je pense; il n'est pas temps de rire!
Méditez, s'il se peut, ce que je vais vous dire :
Vous m'avez su tromper en mille occasions;
Je me lasse à la fin de vos déceptions.
De détours captieux votre ruse m'assiége,
Et je ne puis marcher sans rencontrer un piége;
Mais je veux y voir clair, mes plans sont résolus;
De vos discours dorés je ne me paîrai plus.
Si l'on ne me contente, il faut qu'on me connaisse,

Et vous me connaîtrez. Votre rare finesse
D'un complot ténébreux feignant de me venger,
Dans un procès maudit sut encor m'engager,
Et ma crédulité, secondant votre envie,
Pour châtier le bras qui menaçait ma vie,
Le cherchait dans les rangs où, peut-être, il n'est pas,
N'importe, puisqu'enfin j'ai fait le premier pas,
Que je ne puis fléchir ou reculer sans honte,
J'entends que cette affaire ait la fin la plus prompte,
Qu'on agisse avec moi contre mes ennemis ;
Qu'on me trouve à la fin ces témoins tant promis,
Que craignent les Frondeurs, que ma cause réclame,
Et dont l'absence est due encor à quelque trame,
Je le parie. Enfin, soit de force ou de gré,
Qu'on me fasse justice, ou je me la ferai :
Vous m'entendez, je crois? Songez-y bien.

UN HUISSIER *annonçant :*

La Reine!

La porte reste ouverte, et laisse voir l'intérieur du grand cabinet où sont les personnes de la cour.

LA REINE *au Prince qui la salue.*

Ah! vous voilà, Monsieur! de vous j'étais en peine!

Ici, ces jours passés on ne vous a point vu.
Qui donc a pu causer ce départ imprévu?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Que Votre Majesté pardonne à mon absence;
Une importante affaire exigeait ma présence;
Et ce qui surprendra, vous peut-être, et la cour,
C'était, le croirez-vous, une affaire d'amour!

LA REINE.

D'amour?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Amour, ici, veut dire mariage;
Mais la chose, après tout, n'en est guère plus sage.

LA REINE.

Qu'est-ce donc?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Une histoire unique, un vrai roman,
Et l'Astrée, en honneur, n'a rien d'aussi charmant;
Vous en allez juger : c'est une bonne pièce
Qu'une dame de Pons vient de faire à la nièce
Du cardinal défunt, madame d'Aiguillon;
Le tour est impayable....

La Reine fait un mouvement.

LE CARDINAL *avec empressement.*

Il vaut un million
Conté par vous, Monsieur !

LE PRINCE DE CONDÉ.

Cette Hélène nouvelle,
Qui bientôt n'est plus jeune et ne fut jamais belle,
Mais souple, insinuante, et d'esprit gracieux,
D'un novice aisément pouvait fixer les yeux :
Madame d'Aiguillon la croyait son amie,
Et par ce titre vain sa prudence endormie,
Laissait au trait fatal son pupille exposé :
Le petit Duc n'était que trop bien disposé ;
Il est simple, timide, et surtout fort crédule,
Depuis ses premiers ans tremblant sous la férule ;
Car la tante en ce point vaut l'oncle, j'en réponds,
Et le feu Cardinal revit sous ses jupons :
En ruse, toutefois, elle est un peu plus neuve ;
Elle a trop oublié, quand la sensible veuve
Attira les regards de son neveu chéri,
Qu'un Duc et Pair toujours fait un fort bon mari ;
Mais d'autres y songeaient ; et l'adroite marquise
Sur le cœur du neveu suivait son entreprise :

Dès que de son triomphe elle ne put douter,
Dans les bras de ma sœur elle se vint jeter ;
Peignit l'amour du Duc, et ses vives instances,
Que n'avaient pu lasser de longues résistances ;
Puis elle soupirait, et ses dolens discours
Imploraient nos conseils.... pour avoir nos secours.
Il fallait bien l'entendre, et venir à son aide :
Aux maux tels que les siens il n'est qu'un seul remède,
Le *Benedico vos,* avec un bon contrat !
Nous savions que son cœur ne serait point ingrat.
Mais un obstacle encore entravait son attente,
Le fougueux séducteur avait peur de sa tante !
A coup sûr dans le cœur de ce risible époux
La frayeur sur l'amour l'eût emporté sans nous !
Il fallut l'enlever pour le conduire à Trie :
Là, si vous aviez vu la marquise attendrie,
Prenant d'un ton plaintif l'assistance à témoin
Du pouvoir de l'amant qui l'entraînait si loin,
S'accuser de céder avec trop de faiblesse
Aux transports d'un amour !... qui la faisait duchesse !
Amour que peignait mal le regard effrayé,
Et le piteux maintien du petit marié,

A qui je souhaitais, du meilleur de mon ame,
Le grand cœur de sa tante et l'esprit de sa femme,
Vous auriez ri!

LA REINE.

Peut-être....

LE PRINCE DE CONDÉ *continuant.*

A l'église, au repas,
Tout ce que des parens font en un pareil cas,
Nous le fîmes pour eux; et la cérémonie,
Ou la farce plutôt, à peine était finie,
Je leur persuadai que, sans perdre un moment,
Ils devaient s'assurer de leur gouvernement :
La Duchesse impromptu céda de bonne grâce :
Elle tient au mari beaucoup moins qu'à la place,
Et lui fit du départ une nécessité.
Son époux, bien soumis et bien empaqueté
Avec elle, à ma joie entreprit ce voyage
Qui termine si bien ce bouffon mariage.
En poste, tous les deux, les voyez-vous courir
Sur la route du Hâvre?... Ah! c'est pour en mourir!

LA REINE *avec une colère concentrée.*

Il est vrai, l'aventure est tout-à-fait plaisante!

Un incident nouveau toutefois se présente;
A ce conte, Monsieur, il manque un dénoûment;
Je le sais, et je puis vous l'apprendre....

LE PRINCE DE CONDÉ.

Comment?

LA REINE.

L'époux étant mineur, sa tante et sa tutrice,
Contraire à cet hymen, le veut rompre en justice.

LE PRINCE DE CONDÉ *avec hauteur.*

On ne le rompra point : tout acte est bon en soi
Quand il a pour garant des témoins tels que moi!

LA REINE *prête à éclater.*

Ces témoins feraient mieux....

LE CARDINAL *très-vite et très-bas.*

Contenez-vous!

Haut.

Madame,
J'ose vous rappeler que la cour vous réclame;
Vos pauvres serviteurs ont droit, en vérité,
A recueillir de vous quelques mots de bonté.

La Reine va vers le fond, et une partie des courtisans entrent dans le cabinet.

LE PRINCE DE CONDÉ *s'avançant vers le Cardinal.*

Que dirai-je, Monsieur, au duc de Longueville?

LE CARDINAL *lui montrant la Reine.*

La Reine....

LE PRINCE *avec impatience.*

A vos avis je la sais très-docile....

LE CARDINAL.

Ma conscience, alors, si j'avais ce pouvoir,
D'en user contre vous me ferait un devoir.

LE PRINCE *étonné d'abord.*

Ce magnanime élan me réduit au silence!...
Vous nous aviez caché, Monsieur, votre vaillance!...
Mon honneur, avec vous, courrait trop de hasards;
Il faut faire retraite, et vous fuir!
Très-haut et du ton le plus ironique.
Adieu, Mars!

Il sort.

LA REINE *bas au Cardinal.*

Eh bien! en est-ce assez? Quelle insolence affreuse!

LE CARDINAL *bas aussi.*

Tâchez de m'envoyer madame de Chevreuse.

La Reine lui fait signe qu'elle l'a compris, et va vers les Dames.

LA REINE *à la duchesse de Sully.*

Cet habit est charmant, madame de Sully!

A la duchesse de Vendôme.

Princesse, votre teint me semble un peu pâli!

A la comtesse de Brienne.

J'aime votre mari, madame de Brienne,
Et vous le lui direz, afin qu'il s'en souvienne!

A la duchesse de Chevreuse.

Ah! Madame, qu'ici j'ai plaisir à vous voir!
Vous m'aimez donc toujours?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

C'est mon plus cher devoir,
Et, grâce à mes malheurs, personne ne l'ignore!

LA REINE.

C'est là ce qu'à l'instant me répétait encore
Monsieur le Cardinal, car nous parlions de vous.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *s'avançant.*

Eh quoi! Son Éminence aurait d'un œil plus doux
Regardé cette fois mon fidèle service?

Au Cardinal.

Est-il vrai qu'à la fin vous me rendiez justice,
Monsieur?

LE CARDINAL.

Mon seul désir est de la rendre à tous;
Mais croyez-le, Madame, à nul autant qu'à vous.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Contre moi cependant qui donc prévient la Reine?

LE CARDINAL *l'attirant dans l'embrasure d'une fenêtre.*

Vous seule.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Moi?

LE CARDINAL.

Mais oui. Peut-elle être certaine
D'un zèle qui ne peut lui gagner vos amis?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Dans quel espoir l'essai m'en serait-il permis?
La Reine n'est plus Reine, encor qu'elle se vante,
Et de monsieur le Prince elle est l'humble servante.

LE CARDINAL.

Mon Dieu! si l'on pouvait.... on ferait....

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Pourquoi non?

LE CARDINAL.

Votre duc de Beaufort, avec sa Montbazon!...

Elle est toute à Vigneul....

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Qui sert monsieur le Prince,
Je le sais; de nos plans tous deux je les évince!

LE CARDINAL.

Vous m'en assurez?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Oui.

LE CARDINAL *en riant.*

Pour le Coadjuteur!...
Il n'est qu'un seul moyen de fléchir sa hauteur.
Regardant autour de lui.
Pourquoi ne vois-je pas l'aimable demoiselle
Votre fille?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *riant aussi.*

J'entends! et je vous réponds d'elle
Et de lui. Qu'avez-vous encore à m'ordonner?

LE CARDINAL *après avoir fait un signe à la Reine.*

Moi? Je suis à vos pieds. Mais on peut s'étonner
D'un plus long entretien, souffrez que je vous laisse.

La duchesse de Chevreuse s'incline.

A part en s'éloignant.

Je le tiens.

LA REINE.

A ce soir, madame la Duchesse!

La Duchesse fait la révérence et sort.

SCÈNE III.

❁

LE LUXEMBOURG.

Le Cabinet du Duc d'Orléans.

LE DUC D'ORLÉANS *étendu dans un fauteuil*, L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE *debout devant lui.*

L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE.

Le Prince, Monseigneur, se plaint avec justice;
Et de ses ennemis on vous croirait complice!

LE DUC D'ORLÉANS *nonchalamment.*

Eh! qu'ai-je donc tant fait pour le mettre en courroux?

L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE.

Comment! au Parlement quand il compte sur vous,
Près d'entrer au Palais, Monseigneur rétrograde!

LE DUC D'ORLÉANS.

Ah! l'Abbé, vous savez qu'hier j'étais malade!
Ma douleur m'ayant pris auprès du Parlement,
Je dus au Luxembourg revenir promptement.

L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE.

Ce n'est là, Monseigneur, qu'une pure défaite;
Votre Altesse toujours a quelque douleur prête
Alors qu'il faut agir; nous le savons.

LE DUC D'ORLÉANS *avec embarras.*

Qui! moi?

L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE.

Daignez donc avec nous être de bonne foi!

LE DUC D'ORLÉANS.

Mais vous-même, à servir les intérêts d'un autre
Vous êtes bien ardent!

L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE.

Je ne sers que le vôtre,
Monseigneur; aujourd'hui le Prince est tout-puissant,
Et la Cour contre lui ne peut rien à présent;

Il faut donc que de vous il ne puisse se plaindre;
En restant son ami vous n'avez rien à craindre.

LE DUC D'ORLÉANS *le menaçant du doigt.*

Ah! l'Abbé, vous voulez devenir cardinal!

L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE *avec humeur.*

De mon attachement c'est me payer bien mal!
Si le Prince a voulu qu'un serviteur fidèle
Lui répondît de vous; s'il promet à mon zèle
Le chapeau qu'attendait le prince de Conti,
Ce traité, Monseigneur, fut par vous consenti :
Vous tournez contre moi ma soumission même!

LE DUC D'ORLÉANS.

Eh! mon Dieu, vous savez, l'Abbé, que je vous aime!
Mais tenez, aujourd'hui je ne me sens pas bien;
Ainsi nous reprendrons plus tard cet entretien.

L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE.

Cependant, Monseigneur....

LE VICOMTE D'AUTEL *entrant.*

Madame la Duchesse
D'Aiguillon est là-bas; qu'ordonne Son Altesse?

LE DUC D'ORLÉANS.

Qu'elle entre; à l'instant même il faut la recevoir :

L'Abbé, vous l'entendez! ainsi donc au revoir!

L'ABBÉ DE LA RIVIÈRE *s'inclinant.*

Je vois que Monseigneur ici me congédie,
J'obéis.

Il salue la Duchesse d'Aiguillon qui entre, et dit à part :

Que je hais cette femme hardie!

LE DUC D'ORLÉANS *sans se lever.*

Ah! Madame, approchez! c'est un rare bonheur
Que de vous voir ici.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Ce m'est beaucoup d'honneur.
Avez-vous le loisir de m'entendre?

LE DUC D'ORLÉANS.

J'écoute.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON *s'avançant vers un tabouret.*

Votre Altesse m'ordonne apparemment?...

LE DUC D'ORLÉANS *négligemment.*

Sans doute,
Vous en avez le droit.

La Duchesse s'assied.

Eh bien! que voulez-vous?
Faut-il contre un neveu servir votre courroux?

Car de son équipée on m'a dit la nouvelle,
Et, d'honneur! j'en éprouve une peine cruelle.
En tout, ce mariage est fort mal assorti;
Mais qu'y faire? il faut bien en prendre son parti :
Un garçon que sa tante élève en demoiselle
Par un enlèvement devait finir comme elle.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

A cet événement c'est prendre trop de part;
De mes propres soucis nous parlerons plus tard;
Je suis ici, Monsieur, par l'ordre de la Reine.

LE DUC D'ORLÉANS.

Eh bien! que veut de moi ma sœur et souveraine?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Elle croit qu'à ses maux vous devez compatir,
Et sur monsieur le Prince on vous veut pressentir :
D'obéir sans relâche à son ordre suprême,
Le bruit en court du moins, vous vous lassez vous-même,
Et vous l'abandonnez.

LE DUC D'ORLÉANS.

Ce bruit est mal fondé.
Qui! moi, je trahirais mon cousin de Condé!
On m'a calomnié....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Pourquoi cette colère?
Est-il rien en ce bruit qui vous puisse déplaire?
Vous êtes de l'État lieutenant-général,
Et devez, ce me semble, y marcher sans rival.
Monsieur le Prince veut, comme il le fait paraître,
Se montrer votre égal et bientôt votre maître :
Pensez-vous, à ce but s'il parvient aujourd'hui,
Que son ambition vous souffre auprès de lui?...
Ah! plutôt joignez-vous, Monsieur, à la Régente;
Cherchez dans cette paix, pour tous les deux urgente,
Vous, un destin plus noble et plus digne de vous,
Elle, un appui, du moins, et plus sûr et plus doux.

LE DUC D'ORLÉANS.

Sans doute; mais, au fait, que veut-on que je fasse?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Que vous vous souveniez, Monsieur, de votre place.

LE DUC D'ORLÉANS.

Eh! Madame, en ce monde il faut suivre le flot;
D'ailleurs je ne veux pas tremper dans un complot.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Quoi! pour sauver le Roi, la France tout entière?

LE DUC D'ORLÉANS.

J'entends bien; cependant que dira La Rivière?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON *vivement.*

Il saura tout ceci?

LE DUC D'ORLÉANS.

Comment le lui cacher?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Qui vous force à parler?

LE DUC D'ORLÉANS.

Puis-je m'en empêcher?
Il a, vous le savez, eu ma parole expresse.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Mais, de tout dire au Prince il a fait la promesse.

LE DUC D'ORLÉANS.

J'ai consenti moi-même à cet engagement,
Le Cardinal aussi, la Reine également;
De s'y montrer fidèle il n'est donc pas coupable.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON *ironiquement.*

Oh! sa fidélité sans doute est admirable!

LE DUC D'ORLÉANS.

Vraiment, pour le vanter me voilà bien tombé!
Vous voulez donc toujours haïr ce pauvre Abbé?

Je devrais m'étonner de trouver dans votre ame
Ces longs ressentimens rares chez une femme;
Mais vous chassez de race, on le sait, entre nous.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Que ne peut-on, Monsieur, en dire autant de vous!

LE DUC D'ORLÉANS *avec hauteur.*

Plaît-il?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON *d'un ton ferme.*

Le roi Henri, feu votre illustre père,
Dont la mémoire encore à bon droit nous est chère,
Pour gagner sa couronne, et soumettre Paris,
S'en fiait à son bras, non à des favoris.
Croyez-vous, s'il avait agi comme vous faites?...

LE DUC D'ORLÉANS.

Vous êtes avec moi bien cruelle!

La Duchesse sourit.

Oui, vous l'êtes,
Vous n'avez point pitié de l'état où je suis;
Malade, malheureux, sais-je ce que je puis?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Qu'est-ce donc! Qu'avez-vous?

LE DUC D'ORLÉANS.

Des filles de MADAME,
Celle pour qui j'avais plus de penchant dans l'ame,
Saujon, pour m'éviter s'enfuit dans un couvent!
Cela se conçoit-il?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Cela s'est vu souvent.

LE DUC D'ORLÉANS.

Ce départ est le fruit de quelques perfidies;
Mais je me vengerai de ces nonnes hardies
Qui me bravent en elle en l'osant recevoir :
Je suis un fils de France, et je le ferai voir!

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

N'employez pas si mal cet esprit de vengeance,
Et gardez-le, Monsieur, pour venger la Régence.

LE DUC D'ORLÉANS.

Eh quoi! vous insistez? Ne voyez-vous pas bien
Que le chagrin me tue, et que je ne puis rien;
J'en parlais tout à l'heure encore à La Rivière,
Il pourra vous le dire....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

En pareille matière

On ne saurait choisir un pire confident.

LE DUC D'ORLÉANS.

Qu'entendez-vous par-là? Qu'ai-je fait d'imprudent?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Quoi! malgré votre esprit, qu'à bon droit on renomme,
Seriez-vous à ce point fasciné par cet homme!
Se peut-il en effet que de sa trahison
Votre Altesse n'ait pas conçu quelque soupçon!

LE DUC D'ORLÉANS.

Au vrai, je ne saurais affirmer qu'il me joue;
Mais quant à des soupçons, j'en avais, je l'avoue.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

J'en étais sûre; à moins d'être sourd et sans yeux,
Vous deviez démêler son manége odieux;
Je l'ai pénétré, moi, qui ne suis qu'une femme.

LE DUC D'ORLÉANS.

Tout de bon, vous pensez qu'il ourdit quelque trame?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Où donc en êtes-vous, si vous n'avez pu voir
Que sur vous de Saujon il craignait le pouvoir?
Que, pour s'en délivrer, dans cette ame crédule
Il aura contre vous fait parler le scrupule?

LE DUC D'ORLÉANS.

Saujon!... Il se pourrait?... Oui, vous avez raison,
Comme vous maintenant je vois la trahison.
Mille faits que d'abord j'avais vus sans les croire,
Sous un jour tout nouveau s'offrent à ma mémoire ;
D'ailleurs je l'avoûrai, ne me trahissez pas,
De cet homme, entre nous, j'étais déjà bien las.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Eh! comment s'en défendre? un cœur vénal! un traître,
Qui, pire que Judas, cent fois vendit son maître!
Aussi, grâce aux marchés, à vos dépens scellés,
Nul ne sait mieux, dit-on, le prix que vous valez.

LE DUC D'ORLÉANS.

Que je serais heureux de pouvoir m'en défaire!

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Qui vous peut donc, Monsieur, empêcher de le faire?

LE DUC D'ORLÉANS.

Je hais, vous le savez, le bruit et les éclats,
Et ne puis me résoudre....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Eh bien! n'en faites pas.
Avec monsieur le Prince il tombe de lui-même.

LE DUC D'ORLÉANS.

Oh ciel! il faudra donc contre un parent que j'aime!...
Et si le coup manquait?....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Impossible.

LE DUC D'ORLÉANS.

Du moins
De ce malheur mes yeux ne seront pas témoins?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Cela s'entend, Monsieur; c'est la règle ordinaire,
Vous vous direz malade....

LE DUC D'ORLÉANS.

Et ne mentirai guère;
Quand on est accablé par de si rudes coups!

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Sont-ils donc sans remède?

LE DUC D'ORLÉANS.

Hélas! et pouvez-vous
Sur l'aimable Saujon dissiper mes alarmes?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Qui sait? Daignez souffrir que l'on aille aux Grands-Carmes
Dire au père Léon que je l'attends ici.

LE DUC D'ORLÉANS.

Pourquoi?...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Vous le saurez quand j'aurai réussi;
Du moins si Votre Altesse aujourd'hui m'autorise?

LE DUC D'ORLÉANS.

Vous avez plein pouvoir.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Une telle entreprise
Exige un plein secret, pour ce jour seulement.

LE DUC D'ORLÉANS.

Eh bien! je m'abandonne à vous aveuglément.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Je reconnais, Monsieur, cette faveur insigne.
Je n'attendais pas moins, et vais m'en rendre digne.

Elle va vers la porte comme pour donner un ordre.

LE DUC D'ORLÉANS *se levant.*

Moi, je vous laisse agir en toute liberté;
Adieu!

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Daignez songer, Prince, à notre traité.

Le Duc sort.

Le regardant aller.

Pauvre espèce de Prince! être sans cœur, sans ame!
Et, pour tout dire enfin, au-dessous d'une femme!
De qui veut le conduire il devient le sujet.
Mais si je ne veux voir avorter mon projet,
Je ne dois pas laisser échapper sa lisière,
Que je viens d'arracher aux mains de La Rivière.
Saujon pour cet office est tout ce qu'il me faut :
Je veux de son couvent la tirer au plus tôt;
La belle, je le sais, est sage et vertueuse,
Mais de cette vertu tant soit peu fastueuse,
Avide de louange et d'admiration,
Et qui n'est pas non plus sans quelque ambition.
Qu'en ferait-elle au fond d'une retraite austère?
Il lui faut un théâtre, et non un monastère;
La cour est son vrai lot, on ne brille que là;
Je l'y ramènerai sans peine.

Le père Léon entre.

Ah! vous voilà,
Mon père?

LE PÈRE LÉON.

Que me veut ma noble protectrice?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Vous dire que pour vous le moment est propice,
Puisqu'enfin à la cour tout dépend des instans;
Cet évêché pour vous sollicité long-temps,
Vous allez l'obtenir.

LE PÈRE LÉON.

Quel hasard favorable?...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

On a besoin de vous.

LE PÈRE LÉON *avec empressement.*

De quoi suis-je capable?..

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

De la jeune Saujon vous êtes directeur?

LE PÈRE LÉON.

Oui, Madame, et de plus votre humble serviteur.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON *s'asseyant*

C'est bien, asseyez-vous et m'écoutez.

LE PÈRE LÉON *s'asseyant.*

J'écoute.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Monsieur, duc d'Orléans, vous le savez sans doute,

Prend à la demoiselle un fort grand intérêt.

LE PÈRE LÉON.

Je le sais.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Je vous dis un important secret !
Monsieur jusqu'à ce jour à l'abbé La Rivière
Avait abandonné sa confiance entière ;
Hélas ! ce pauvre Prince a besoin d'amitié,
Et sans un cœur qui l'aime il ne vit qu'à moitié.
Devenu le jouet d'une ame déloyale,
Qui trouble et désunit la famille royale,
Chacun vit avec joie en un pareil moment
Du Prince pour Saujon naître l'attachement,
Et la Reine espérait que par cette entremise
L'union dans l'État allait être remise ;
Mais sous main La Rivière agissait à son tour,
Et sa rivale enfin vient de quitter la cour.

LE PÈRE LÉON.

Ne calomniez point une sainte pensée ;
La sage demoiselle en ceci n'est poussée
Que par l'ordre du ciel et mes humbles avis.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Ne m'interrompez point, je sais ce que je dis.
De ce départ subit La Rivière est la cause.

LE PÈRE LÉON.

Madame, à ce discours souffrez que je m'oppose,
Et n'attribuez plus à des motifs mondains
De la grâce d'en-haut les mouvemens soudains.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Soit; mais quelque motif qui d'ailleurs la retienne,
Pour le bien de l'État il faut qu'elle revienne;
Et j'ai compté sur vous....

LE PÈRE LÉON.

Pourquoi? pour la damner?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Certes, ce beau transport a de quoi m'étonner :
Votre dévotion est bien peu sociable!

LE PÈRE LÉON.

Je ne pactise point, Madame, avec le diable!

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Que vous êtes étrange, et que mal à propos
Vous me déchaînez-là cet amas de grands mots.

Quel mal voyez-vous donc à ce qu'on vous demande?

LE PÈRE LÉON.

Quel mal j'y vois, ô ciel! vous voulez que je rende
La proie à l'ennemi dont elle a fui les coups!
Que j'offre la brebis à la gueule des loups!
Non, non, n'espérez pas qu'à ces piéges séduite,
Elle démente ainsi sa pieuse conduite,
Et perdant tout l'honneur de sa vocation,
Rentre dans le chemin de la perdition.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Êtes-vous insensé? Quoi! de semblables crimes
Vous osez accuser vos princes légitimes?
MONSIEUR, le Roi, la Reine et moi-même avec eux?
Je les servirais donc en des projets honteux
A vous croire? et voudrais vous en rendre complice?
Gardez d'un tel soupçon que je ne vous punisse!

LE PÈRE LÉON *interdit*.

J'ai cru.... j'avais compris....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Moi qui vous estimais!

LE PÈRE LÉON.

Pardonnez....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Laissez-moi, ne me parlez jamais.

LE PÈRE LÉON.

De grâce!

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

C'est ainsi qu'un faux zèle s'étale,
Et bien loin de le fuir, court après le scandale!

LE PÈRE LÉON.

Daignez!...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Du Cardinal quel sera le courroux!
Je me veux mal de mort d'avoir parlé pour vous!

LE PÈRE LÉON.

Sur tout ce que j'ai dit j'ai cru ma pénitente.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Mais vous a-t-elle appris que, pour preuve éclatante
Que chez lui le respect a remplacé l'amour,
De MADAME, MONSIEUR la fait dame d'atour?

LE PÈRE LÉON.

Se peut-il en effet?...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON *ironiquement.*

Non, peut-être j'invente!

LE PÈRE LÉON.

Qu'importe, il est trop tard! de Dieu l'humble servante
Ne saurait plus prétendre aux pompes de la cour;
De ce séjour funeste elle a fui sans retour
Pour mener dans le cloître une pieuse vie.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Ne le peut-elle ailleurs, si telle est son envie?
Mais sans doute, après tout, que sa fragilité
Des grilles seulement tire sa sûreté?
Si vous me l'assurez je ne puis que me taire.

LE PÈRE LÉON.

Gardez-vous de le croire, ô ciel! elle est sur terre
Des chrétiennes vertus le modèle vivant.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Pourquoi l'ensevelir alors dans un couvent?
De quoi lui servira sa retraite profonde?
Ne vaudrait-il pas mieux édifier le monde,
Que de lui dérober tout le bien qu'en ces lieux
Aurait produit peut-être un exemple pieux?
Qui sait où s'étendrait cet ascendant suprême
D'un esprit vertueux dirigé par vous-même?
C'est ainsi que régna madame d'Hautefort;

L'amitié du feu Roi lui fit-elle aucun tort?
Tandis que, par ses vœux, La Fayette liée
Du monde et de la cour fut bientôt oubliée!...
Mais ma peine est perdue, et vous n'entendez rien.
Je vais au Cardinal rendre cet entretien,
Lui dire, si j'ai bien compris votre scrupule,
Qu'on ne se peut sauver qu'au fond d'une cellule,
Que tout chrétien doit vivre en un cloître caché,
Et que vous refusez enfin son évêché.

LE PÈRE LÉON.

Avant de me punir, daignez songer, Madame,
Qu'au monde je réponds du salut de cette ame.
Je suis bien malheureux, si la dévotion
Me fait perdre à jamais votre protection.
Cependant, s'il me faut préférer l'une à l'autre....

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Bon Dieu! c'est un cerveau bien étroit que le vôtre!
Eh! qui donc veut ici mettre une ame en péril?
Du logis, selon vous, le salut dépend-il?
Faut-il vous répéter qu'il n'est point d'œuvre sainte
Qu'elle ne puisse au monde accomplir sans contrainte?

LE PÈRE LÉON.

Non, vous avez beau dire, il est tel vœu pieux
Auquel on ne saurait obéir dans ces lieux.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Eh! qui peut empêcher ses dévots exercices?

LE PÈRE LÉON.

Il est d'autres devoirs et d'autres sacrifices.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Encor!

LE PÈRE LÉON.

Peut-elle ici bannir ces vêtemens,
D'un monde dangereux frivoles ornemens?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Pourquoi non?

LE PÈRE LÉON.

S'habiller d'étamine et de bure?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Assurément.

LE PÈRE LÉON.

Porter ses cheveux sans frisure?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Eh, oui!

LE PÈRE LÉON.

Quitter le rouge?...

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Elle le quittera.

LE PÈRE LÉON.

Et la dentelle aussi?

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Tout comme il lui plaira.

LE PÈRE LÉON *après un instant de réflexion.*

Ceci change la thèse! et je vois avec joie
Que je m'étais mépris, que dans la bonne voie
Librement en effet elle pourra marcher;
Il faut qu'elle l'apprenne, et je cours la chercher.

LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Croyez-vous à nos vœux qu'elle veuille se rendre?

LE PÈRE LÉON.

Si je le crois, Madame, et comment s'en défendre?
Quand le ciel lui réserve un triomphe éclatant,
Elle doit se soumettre à l'honneur qui l'attend :
Fiez-vous, fiez-vous à mon humble entremise.
Pour lui montrer la palme à sa vertu promise,
Dieu ne vous marque point, dirai-je, de son sceau

Pour tenir votre éclat caché sous le boisseau :
Quel que soit le chemin où sa voix nous appelle,
Nous devons l'y servir avec le même zèle;
Ainsi, sa grâce aidant, nous vivrons sans péché,
Vous au sein de la cour, moi dans mon évêché.

Il sort.

SCÈNE IV.

L'HOTEL DE CHEVREUSE.

Le Cabinet.

LE DUC DE BEAUFORT, MONTRÉSOR, LAIGUES, BRISSAC, MATHA, FONTRAILLES, LE COADJUTEUR, NOIRMOUTIERS.

Le duc de Beaufort joue aux échecs avec Montrésor; Laigues assis regarde la partie. Brissac, Matha et Fontrailles vont et viennent. Le Coadjuteur est debout, appuyé à un coin de la cheminée; Noirmoutiers, de l'autre côté, paraît l'observer.

MATHA *à Brissac et à Fontrailles.*

Ainsi le Mazarin est dupe de sa ruse!
De sa déconvenue, en honneur! je m'amuse;

Voyons ce que de lui va dire à son retour
Madame de Chevreuse !

BRISSAC.

Elle est donc à la cour?

FONTRAILLES.

Sans doute, il ne faut pas en perdre l'habitude.

MATHA.

Le matois Cardinal doit changer d'attitude.

FONTRAILLES.

Soyons juste : son plan méritait nos respects :
Au Prince parvenir à nous rendre suspects,
L'exciter contre nous; puis, voir en bon apôtre
Les ennemis qu'il craint se détruire l'un l'autre....

MATHA.

Comme alors dans sa barbe en eût ri l'imposteur !

BRISSAC.

Ma foi ! c'en était fait sans le Coadjuteur,
Car c'est à lui, Messieurs, que toute gloire est due.

FONTRAILLES.

Vraiment, il fallait voir, sa harangue entendue,
La foule en sa faveur s'indigner hautement,
Et la Fronde envahir les bancs du Parlement !

Que pouvaient des témoins ramassés dans la boue,
Échappés des prisons, du gibet, de la roue,
Pour accuser Broussel, ce grave sénateur,

Montrant le duc de Beaufort.

Un fils de Henri-Quatre,

Montrant le Coadjuteur.

Et ce digne pasteur?
C'est du moins ce qu'il dit en séance plénière.

MATHA.

Oui, le jour qu'il portait un poignard pour bréviaire.

BRISSAC *riant.*

Grâce à moi!

MATHA *à Fontrailles.*

Ce procès pourtant traîne en longueurs.

FONTRAILLES.

L'Éminence à sa marche apporte ces langueurs;
Mais il faut, malgré tout, que l'affaire finisse.

BRISSAC.

Oui, nous ferons sous peu marcher dame justice,
Sinon!...

MONTRÉSOR *jouant.*

Échec au roi!...

FONTRAILLES *riant.*

L'à-propos n'est pas mal.

MATHA.

J'aimerais mieux encor échec au Cardinal !

Ils continuent à se promener en riant.

LAIGUES *au duc de Beaufort.*

Le sort n'est pas ce soir propice à Votre Altesse?

LE DUC DE BEAUFORT.

Monsieur de Montrésor m'a gagné de vitesse;
Mais dussions-nous ici rester jusqu'à demain,
Je tiens bon, et je vas toujours mon grand chemin.

FONTRAILLES *qui l'a entendu.*

Ah! voilà le dicton! J'avais peine à comprendre
Comment ce soir encor nous étions à l'entendre.

NOIRMOUTIERS *au Coadjuteur.*

A quoi donc rêvez-vous, mon cher Coadjuteur?
Votre air est aujourd'hui par trop conspirateur,
Et Jean-Louis de Fiesque aurait à votre place
Montré plus de gaîté, de....

LE COADJUTEUR.

Noirmoutiers, de grâce,
Trêve à la raillerie, elle est hors de saison.

NOIRMOUTIERS.

Vous avez de l'humeur?...

LE COADJUTEUR.

Ce n'est pas sans raison,
Quand on paie à tous coups pour les fautes des autres.

NOIRMOUTIERS.

Mes fautes?...

LE COADJUTEUR *montrant Brissac et les autres.*

Ou les leurs....

NOIRMOUTIERS.

Tout beau! chacun les nôtres.

LE COADJUTEUR *regardant Brissac.*

En public, s'attaquer à des valets du Roi!
Sans respect!

BRISSAC.

Sans respect est fort bon, sur ma foi,
Dans sa bouche surtout.

LE COADJUTEUR.

C'est le moment peut-être
De parler en sujet quand on agit en maître.

BRISSAC *nonchalamment.*

Eh bien! soit; est-ce tout?...

LE COADJUTEUR.

Non. L'autre follement
Disperse à coups d'épée un pauvre enterrement.

MATHA.

Le matin, au sortir d'un souper chez Prud'homme!
La chose, je le pense, est excusable en somme!

LE COADJUTEUR.

Excusable?

MATHA.

Le mort était un Mazarin;
Et d'ailleurs nous n'avons battu qu'un sacristain.

LE COADJUTEUR.

On veut qu'à nous servir le peuple persévère,
Et vous vous attaquez à tout ce qu'il révère.

FONTRAILLES *bas à Noirmoutiers.*

D'honneur! il croit ici parler à ses curés.

NOIRMOUTIERS.

Eh! non, mais ses discours sont encore inspirés
Du sermon qu'il prêcha dans Saint-Germain d'Auxerre.
Que de beaux yeux en pleurs!...

LE COADJUTEUR *qui l'a entendu.*

Votre langue est légère,

Noirmoutiers, et ne peut, je le vois à regret,
Retenir un bon mot, ni garder un secret.

NOIRMOUTIERS.

Vous pourriez ajouter à ce portrait frivole
Que je suis moins léger de cœur que de parole,
Que mon bras, comme ici chacun m'en est témoin,
A mes amis jamais ne faillit au besoin,
Et que, fussé-je enfin en butte à leur satire,
Je ne me puis fâcher contre ceux que j'admire.

LE COADJUTEUR *en souriant.*

Oui, vous avez du bon, je n'en disconviens pas;
Mais n'usons point ainsi le temps en vains débats,
Messieurs, nous nous trouvons dans un pas difficile.

FONTRAILLES.

N'avez-vous pas pour vous les faubourgs et la ville?

BRISSAC.

Sans compter les trois quarts au moins du Parlement.

LE COADJUTEUR.

Mieux vaudrait n'être point traduit en jugement.

NOIRMOUTIERS.

Pourquoi donc? Nous étions tous morts sans cette affaire,
Notre parti vraiment ne savait plus que faire;

Nos gens tiraient du pied déjà de tous côtés,
Et nous restions en tout quatorze bien comptés.

BRISSAC.

Quatorze?

NOIRMOUTIERS.

Tout autant; Laigues peut vous le dire.

LAIGUES *se retournant.*

Quoi donc?

NOIRMOUTIERS.

Que nous restions quatorze.

Laigues se détourne avec humeur.

LE DUC DE BEAUFORT *à Laigues.*

C'est pour rire.

MATHA *chantant.*

C'est le régiment de Brûlons,
Quatre tambours et deux dragons.

LAIGUES *au duc de Beaufort qui joue.*

Cette fois Votre Altesse a gagné la partie.

LE DUC DE BEAUFORT.

Oh! je suis, comme on sait, fort sur la repartie,
Je vas mon grand chemin, toujours sans barguigner,

Et c'est pourquoi toujours je finis par gagner.

Le duc de Beaufort et Montrésor se lèvent.

NOIRMOUTIERS *qui a causé bas avec le Coadjuteur.*

C'est à vous, Montrésor, d'occuper la sellette,
On vous accuse.

LE COADJUTEUR *à part.*

Allons! autre coup de trompette.

MONTRÉSOR.

Eh! qui me jugera?

NOIRMOUTIERS.

C'est le Coadjuteur;
Du complot de Joly n'êtes-vous pas l'auteur?

MONTRÉSOR.

Assurément, et loin d'en rougir je m'en vante.
Dans la ville il fallait répandre l'épouvante,
Obtenir l'assemblée en corps du Parlement,
Soutenir les rentiers qui criaient vainement!
Contre un de leurs syndics je feins une entreprise;
On crie : Au Mazarin! la cour est compromise,
Un coup de pistolet part, le peuple est sauvé.

FONTRAILLES *poussant Matha du coude.*

Le peuple!

MONTRÉSOR *au Coadjuteur.*

Vous m'avez toujours désapprouvé,
J'ai causé cependant cet utile scandale,
Et sans blesser personne encor!

NOIRMOUTIERS.

Hors la morale!

LAIGUES.

Et comment sans ce bruit ameuter les bourgeois?
Ils sont à s'émouvoir bien plus lents qu'autrefois.

BRISSAC.

Bientôt nous ne pourrons en tirer rien qui vaille;
Nul ne voudra bouger, pas même la canaille.

FONTRAILLES.

Vous verrez qu'ils sont las de s'exposer aux coups
Dont le mal est pour eux et le profit pour nous!

LE COADJUTEUR *à Montrésor.*

On pouvait, sans ce jeu d'assassiner un homme,
Réussir....

MONTRÉSOR *d'un ton sentencieux.*

Les anciens, dans les beaux temps de Rome!...

LE COADJUTEUR.

Eussent-ils employé ce moyen dangereux?

Il n'est pas fait pour nous, s'il était bon pour eux.
Encore que la fin parfois les justifie,
A de pareils ressorts rarement je me fie :
Souvent la comédie échoue au dénoûment.
Quant à moi, je n'aurais, je le dis franchement,
Ni tenté le succès ni hasardé la faute ;
« Et si Rome demande une vertu plus haute,
» Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain
» Pour conserver encor quelque chose d'humain ! »

NOIRMOUTIERS.

Non, non, rendez plutôt grâce à monsieur Corneille,
Qui vient là tout à point pour vous.

LE COADJUTEUR.

Je vous conseille,
Avant que je me sois expliqué comme il faut,
De ne vous point hâter de prendre un ton si haut.
En dépit du succès, votre émeute maudite
Du rusé Cardinal sert la trame hypocrite :
C'est au Prince, dit-il, que s'adressaient nos coups ;
Si le Prince le croit, la faute en est à vous.

FONTRAILLES.

Il doit être aujourd'hui détrompé par l'enquête.

LE COADJUTEUR.

Peut-être; cependant sa fierté nous tient tête,
Et vainqueur ou vaincu, c'est un rude ennemi.

MONTRÉSOR.

Pensiez-vous donc jamais nous en faire un ami?

LAIGUES *d'un ton fanfaron.*

Quant à moi, j'aime mieux l'avoir pour adversaire.

BRISSAC.

Au parti son secours est fort peu nécessaire.

LE DUC DE BEAUFORT.

Eût-il fait mieux que moi contre la cour?

LE COADJUTEUR *respectueusement.*

Oh! non!

NOIRMOUTIERS *avec dédain.*

Mon nom, vous dirait-il, est Louis de Bourbon,
Et ce n'est point à moi d'ébranler la couronne!...

LE DUC DE BEAUFORT.

Les partis où je suis n'ont besoin de personne;
Pour la mine et le cœur je le vaux bien, je crois;
S'il est prince du sang, mon grand-père était roi!
On ne voit rien en lui qui ne soit en moi-même;

Et de plus l'aime-t-on aux Halles comme on m'aime?

FONTRAILLES *bas à Matha.*

On dirait que c'est là qu'il fut si bien appris.

LE COADJUTEUR *gravement.*

De votre appui, Monsieur, nous sentons tout le prix.

LE DUC DE BEAUFORT.

Et vous avez raison, car moi, coûte que coûte,
Je vas mon grand chemin.

NOIRMOUTIERS *avec un sérieux affecté.*

Sans barguigner sans doute,
C'est là votre coutume, et nous le savons tous;
Aussi c'est là, Monsieur, ce qu'on attend de vous.

Fontrailles, Brissac et Matha rient sous cape. Le Coadjuteur fait un geste d'impatience.

LE DUC DE BEAUFORT.

Vous autres, vous allez attendre la Duchesse?
Donnez-lui le bonsoir.

LE COADJUTEUR.

Nous perdons Votre Altesse?

LE DUC DE BEAUFORT.

Je ne peux pas rester plus tard.

NOIRMOUTIERS *bas à Brissac.*

Il a raison ;
C'est l'heure où le reçoit la belle Montbazon.

LE COADJUTEUR.

Demain notre procès se décide, je pense?

LE DUC DE BEAUFORT.

Oui, nous avons demain, dit-on, une séance;
Eh bien! en Parlement nous nous verrons encor.
Vous me suivez, pas vrai, monsieur de Montrésor?

MONTRÉSOR.

Oui, Prince.

LE DUC DE BEAUFORT.

Adieu, Messieurs!

FONTRAILLES *à Laigues.*

Tout va bien, et la chose
Pour le gain du parti doucement se dispose....

Ils continuent à causer bas.

LE COADJUTEUR *rêveur et regardant la pendule.*

Elle devrait pourtant être ici. Quel hasard
A la cour aujourd'hui peut l'arrêter si tard?

NOIRMOUTIERS.

Ne le savez-vous pas? cette bonne Duchesse

Court après le crédit qu'elle eut dans sa jeunesse ;
Mais ces jours de faveur, qu'hélas ! elle a perdus,
Sont comme ses beaux jours, ils ne reviendront plus !

LAIGUES *avec humeur.*

Monsieur de Noirmoutiers, vos aigres épigrammes
Devraient bien épargner vos amis et les dames.

NOIRMOUTIERS.

Eh ! Laigues, calme-toi ; pourquoi ce ton amer?
On dirait que c'est toi qu'on attaque, mon cher !
Tu prends à la Duchesse un intérêt extrême?
Eh bien ! à son sujet, nous pensons tous de même ;
Et, de ma bonne foi pour te voir convaincu,
Je crois à sa jeunesse, et même à sa vertu !

LAIGUES.

Il est tel méchant mot qu'on devrait s'interdire.

MATHA *lui montrant Noirmoutiers.*

Comment diable veux-tu l'empêcher de médire?

NOIRMOUTIERS.

Moi, médire? Ah ! Messieurs, c'est me faire grand tort,
Pour les dames, je suis indulgent sans effort ;
M'a-t-on vu reprocher à notre amie intime

De mieux aimer toujours ce que moins elle estime?
En sa fille admirant d'éblouissans appas,
Lui vais-je demander l'esprit qu'elle n'a pas?

LE COADJUTEUR.

Noirmoutiers!...

NOIRMOUTIERS.

J'ai juré, tant sa beauté me touche,
De n'écouter jamais ce qui sort de sa bouche.

LAIGUES *en colère.*

Mesdames de Chevreuse ont droit!...

LE COADJUTEUR.

Paix! les voici!

La duchesse de Chevreuse et mademoiselle de Chevreuse entrent.

LAIGUES *allant à leur rencontre.*

Vous voilà donc enfin?...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *à tous.*

Comment! encore ici?...
Je n'attendais pas tant de votre complaisance!

FONTRAILLES.

On se plaignait déjà de votre longue absence.

NOIRMOUTIERS.

L'impatience allait devenir de l'effroi!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Pardon, je vous ai fait attendre malgré moi;
Mais la Reine ce soir m'a long-temps retenue.

LAIGUES.

La Reine!

BRISSAC.

Tout de bon?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Oui, je l'ai reconnue,
J'ai presque retrouvé son ancienne bonté.

FONTRAILLES.

Voilà qui me paraît étrange, en vérité.

MATHA *chantant entre ses dents.*

Elle est revenue,
Dame Anne,
Elle est revenue!

LE COADJUTEUR *à madame de Chevreuse.*

Vous vous laissez ainsi prendre à quelque vétille?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Comment! deux fois au front elle a baisé ma fille.

LE COADJUTEUR *à mademoiselle de Chevreuse.*

Et de cette faveur la Cour était témoin?

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE *avec intention.*

Non, nous causions alors à l'écart, assez loin.

NOIRMOUTIERS.

N'était son Cardinal, la Reine est assez bonne!

LAIGUES *avec ostentation.*

Nous fûmes dévoués toujours à sa personne!

Matha et Brissac rient.

FONTRAILLES *à madame de Chevreuse.*

Que dit le Mazarin?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Mais, d'un ton aigre-doux,
A la Reine, à moi-même, il se plaignait de vous,
Disant que par vos cris, votre humeur peu soumise,
L'autorité royale est toujours compromise.

MATHA.

Oui, l'on s'attaque au Roi dès qu'on s'attaque à lui.

LE COADJUTEUR.

De ce nom, sans pudeur se faisant un appui,
Aux plus vils intérêts cette ame déloyale
Prostitue à tous coups l'autorité royale.

NOIRMOUTIERS.

Au point qu'il s'écria, quand un piqueur brutal
Encloua, l'autre jour, *le Broglio,* son cheval :
« Messieurs, l'autorité royale est enclouée ! »

BRISSAC *riant.*

Le mot n'est pas mauvais.

MATHA *de même.*

La farce est bien jouée.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Convenez cependant que, grâce à sa douceur,
Il est mieux votre fait que son prédécesseur?

FONTRAILLES *portant la main à son cou.*

Oui, certes! j'en conviens....

BRISSAC.

Nul ne dit le contraire.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

A nos prétentions s'il voulait satisfaire,
On pourrait s'arranger!

FONTRAILLES.

Hom!..

BRISSAC.

Mais!..

NOIRMOUTIERS.

Qui sait!..

MATHA.

Ma foi!..

LAIGUES.

Pour ma part, s'il m'admet dans la maison du Roi!...

NOIRMOUTIERS.

S'il me veut faire Duc!..

MATHA.

S'il veut payer mes dettes!...

FONTRAILLES *riant.*

S'il me laisse partir le cou sauf, les mains nettes!...

BRISSAC.

Si Sa Grâce m'octroie un bon gouvernement,
Où je m'en aille enfin dormir commodément!...

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Et surtout s'il gouverne à notre fantaisie!....

LAIGUES.

Parbleu! nous laisserons crier la bourgeoisie!

BRISSAC.

Messieurs du Parlement feront comme ils pourront.

FONTRAILLES.

On se rira du peuple....

NOIRMOUTIERS.

Et les rentiers paîront!...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *au Coadjuteur.*

Vous seul ne dites rien?

LE COADJUTEUR *en souriant.*

Je suis fort peu sensible

Aux suppositions.

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE *vivement.*

Quand la chose est possible?

Elle laisse tomber son manchon; et, pendant que le Coadjuteur se baisse pour le ramasser, elle lui dit tout bas :

Attention!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *au Coadjuteur.*

Pourtant, le rang de cardinal

Avec l'archevêché ne vous siérait point mal?

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE *au Coadjuteur.*

Quoi! ce brillant chapeau ne vous fait nulle envie?

LE COADJUTEUR *d'un air d'insouciance.*

Jamais je ne l'ai moins souhaité de ma vie.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Mais s'il vous est offert un jour? Songez-y bien!

LE COADJUTEUR.

Je songe à mes amis : tout pour eux, pour moi, rien!

LAIGUES *avec enthousiasme.*

Je le reconnais là! quel dévoûment unique!

FONTRAILLES *le parodiant.*

On se croirait aux temps de la guerre punique!

LE COADJUTEUR.

Ces quolibets sont bons aux turlupins de cours.
C'est assez pour ce soir de frivoles discours!
Il faut laisser, Messieurs, reposer la Duchesse!

NOIRMOUTIERS.

Allons chercher nos lits; et, suivant sa promesse,
Peut-être nous verrons arriver en dormant
Mon duché!

MATHA.

Mes écus!

BRISSAC.

Et mon gouvernement!

Ils saluent la Duchesse et sortent tous, hors le Coadjuteur.

LE COADJUTEUR *s'asseyant.*

Çà, parlons maintenant; qu'avez-vous à m'apprendre?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Moi?

LE COADJUTEUR.

Sans doute, assez bien vous l'avez fait comprendre.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Qu'imaginez-vous donc, et qu'avez-vous compris?

LE COADJUTEUR.

Du sourire des Rois je connais bien le prix :
Quand on les voit, pour ceux qui méritent leur haine,
Descendre tout-à-coup de leur humeur hautaine,
Ces discours si flatteurs et cet accueil si doux
Nous disent assez haut qu'ils ont besoin de nous.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Poursuivez.

LE COADJUTEUR.

C'est à vous d'achever de m'instruire.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Puisque vous savez tout, que pourrais-je vous dire?

LE COADJUTEUR.

Mais que la Reine a peur, et pour son Cardinal

Voit en monsieur le Prince un trop puissant rival;
Que son faible pour l'un et sa haine pour l'autre
Dans son besoin d'appui lui font chercher le nôtre;
Y suis-je?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

A vous apprendre il ne me reste rien :
Lisez donc puisqu'enfin vous devinez si bien.

Elle jette un billet sur la table.

LE COADJUTEUR *le prend et lit.*

« Je ne puis croire, nonobstant le passé et le présent,
» que monsieur le Coadjuteur ne soit à moi. Je le prie que
» je le puisse voir sans que personne le sache que madame
» et mademoiselle de Chevreuse : ce nom sera sa sûreté.

» ANNE. »

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Que ferez-vous?

LE COADJUTEUR.

J'irai.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

N'avez-vous point de crainte?

LE COADJUTEUR.

Aucune.

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Cependant si c'était une feinte,
Si la Reine cherchait à se venger de vous?

LE COADJUTEUR.

Non, non, je ne suis plus l'objet de son courroux :
Qu'est-ce donc à ses yeux qu'une guerre civile,
Près des bruits que le Prince a semés par la ville?
L'audace de Jarzé, qu'il approuvait tout bas,
Et ses propos railleurs sur de royaux appas,
D'un vif ressentiment ont attisé la flamme ;
Si j'offensai la Reine, il a blessé la femme :
Le plus haï des deux n'est pas moi!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Sur ce point
Me voilà convaincue.

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Et je ne le suis point,
Moi!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Que voulez-vous dire?

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

A ce plan je m'oppose!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Je vois bien qu'il s'expose,
Quoi qu'il dise.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Vos peurs sont de la déraison

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Que ferez-vous pourtant s'il est mis en prison?
Assassiné?... Que sais-je?

LE COADJUTEUR.

Aimable inquiétude!
Calmez, je vous supplie, une sollicitude
Qui me rend à la fois confus et glorieux;
Je ne veux point coûter de pleurs à ces beaux yeux;
Et....

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Non, pour me fléchir votre éloquence est vaine.

LE COADJUTEUR.

Cependant....

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Je défends que vous voyiez la Reine.

LE COADJUTEUR.

Souffrez....

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Vous m'offensez si vous faites ce pas.

LE COADJUTEUR.

Dites-m'en la raison du moins.

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Je ne veux pas!

Le Coadjuteur s'incline d'un air soumis.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *à sa fille.*

Mais vous extravaguez; quel est donc ce caprice?

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE *frappant du pied.*

Non, vous aurez beau faire, il faut qu'il m'obéisse!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *souriant amèrement.*

A vous?...

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE *avec emportement.*

Et pourquoi non? Ne dois-je pas prévoir
Un danger que pour lui personne ne veut voir,
Moi, qui n'aspire point à m'en faire un mérite?
Moi, qui n'ai nul souci du rang de favorite?

Moi, qui ne vois ici d'intérêts que les siens,
Et de ceux d'un parti ne fis jamais les miens?...

LE COADJUTEUR *à demi-voix.*

Vous vous laissez trop loin emporter.

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE *hors d'elle-même.*

Que m'importe?
L'ambition du moins n'est pas ce qui m'emporte!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *avec indignation.*

Vous me manquez, je crois?... Sortez!...

MADEMOISELLE DE CHEVREUSE.

Je me soumets,
Je sors....

Au Coadjuteur.

Si vous cédez, ne me voyez jamais!

Elle sort en tirant la porte avec violence. La Duchesse la suit des yeux avec émotion. Le Coadjuteur relit tranquillement le billet de la Reine.

LE COADJUTEUR *à la Duchesse.*

Qu'a-t-elle dit encor?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *sortant de sa rêverie.*

Qui?.. ma fille?...

LE COADJUTEUR.

La Reine!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Je ne sais.... maintenant je m'en souviens à peine....

Avec amertume.

De ma fille endurer de semblables affronts!

LE COADJUTEUR.

Bon! colère d'enfant! mais nous la calmerons;
Ce n'est, vous le savez, qu'un orage qui passe.
Allons! soyez vous-même, et n'allez pas, de grâce,
Manquer à vos amis quand ils comptent sur vous.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *avec un soupir.*

Oui, vous avez raison.... Où donc en étions-nous?

LE COADJUTEUR.

Eh! mais au Cardinal, à la Reine, je pense :
De les avoir servis comme on te récompense,
Pauvre Prince!...

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Quoi donc! son sort vous fait pitié?
Je ne vous croyais pas pour lui tant d'amitié.

LE COADJUTEUR.

Eh! n'est-ce point pitié de voir cette grande ame
Devenir le jouet d'un lâche, d'un infâme,
D'un pantalon mitré, d'un fourbe italien?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *avec inquiétude.*

Vous le seconderez pourtant!

LE COADJUTEUR.

Il le faut bien!
L'intérêt du parti, mon honneur, tout l'exige;
Sans quoi, je le répète, on me verrait, vous dis-je,
Servir monsieur le Prince, et non ses envieux.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Beau dessein! Croyez-vous qu'il vous en aimât mieux?

LE COADJUTEUR.

Il me connaît du moins : que m'importe sa haine?
Je pourrais, après tout, la préférer sans peine
A la feinte amitié de votre Cardinal :
La Reine a-t-elle pu s'enministrer si mal?
Quel choix! s'aller coiffer d'un faquin de Sicile!

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Le supplanter, pour vous serait peu difficile.

LE COADJUTEUR *avec fatuité.*

Vous croyez?... Je n'ai pas pourtant de tels desseins.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Pourquoi non? Regardez long-temps ses belles mains,
Poussez quelques soupirs : quoique dévote et sage,

La Reine ne hait pas, je crois, un tel hommage.

LE COADJUTEUR.

Nous verrons!... Laissez-moi répondre à son billet.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *pendant qu'il se dispose à écrire.*

Ministre!... C'est pour vous l'avenir qui me plaît :
Que vous ferez de bien!...

LE COADJUTEUR *riant.*

Sans doute, c'est justice
Que votre fille alors aux plus grands noms s'unisse.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *tristement.*

Ma fille?...

LE COADJUTEUR *tout en écrivant.*

N'est-ce pas que ce projet est doux?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *avec distraction.*

Fort doux!..

LE COADJUTEUR.

Voici ma lettre :

Il lit.

« Il n'y a jamais eu de moment dans ma vie où je n'aie » été également à Votre Majesté. Je serais trop heureux

» de mourir pour son service, sans songer à ma sûreté. Je
» me rendrai où elle me l'ordonnera. »

Il plie les deux billets ensemble.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Eh bien! que faites-vous?
Au vôtre vous joignez le billet de la Reine?

LE COADJUTEUR.

Je le sais.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

Imprudent!

LE COADJUTEUR.

Votre frayeur est vaine.
De ce noble abandon son cœur sera flatté,
Et son orgueil du moins veille à ma sûreté.

Il continue à plier la lettre. Pendant ce temps, la Duchesse va vers la porte, l'entr'ouvre et paraît prêter l'oreille.

Sous un astre nouveau notre destin s'annonce,
A la Reine demain vous portez ma réponse.

Il se lève.

Je ne crois pas qu'il soit besoin de cacheter?...
Eh bien! de ce côté qu'allez-vous écouter?

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *revenant tristement.*

Le croiriez-vous! déjà ma fille est endormie!

LE COADJUTEUR.

Vous y songez encor? qui, vous, ma noble amie?
Quelle enfance! chassez un inutile soin ;
De repos, j'en suis sûr, vous-même avez besoin.
Bonsoir!

Il lui baise la main et sort.

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE *les yeux fixés vers la porte de la chambre où est sa fille.*

Après m'avoir profondément blessée,
Elle dort! nul regret n'a troublé sa pensée!...

SCÈNE V.

LE PALAIS-ROYAL.

L'Oratoire.

LA REINE, LE COADJUTEUR.

La Reine est seule, assise. Gabouri, porte-manteau de la Reine, entr'ouvre la porte, et laisse entrer le Coadjuteur.

LA REINE.

Entrez, entrez, Monsieur, vous êtes attendu.

LE COADJUTEUR.

Votre moindre désir est bien vite entendu,
Madame; entre vos mains je viens mettre ma vie.

LA REINE *souriant.*

Mais de vous prendre au mot j'aurais bien quelque envie.

LE COADJUTEUR.

Je ne sais point de sort plus beau, plus souhaité,
Que de mourir aux pieds de Votre Majesté.

LA REINE.

Pour croire à ce grand zèle, il faut que je l'éprouve.

LE COADJUTEUR.

Je suis prêt....

LA REINE *d'un ton sérieux.*

Vous savez en quel pas je me trouve?

LE COADJUTEUR.

Il vous faut en sortir, quel que soit le moyen.

LA REINE *vivement.*

C'est votre avis?

LE COADJUTEUR.

Sans doute.

LA REINE.

Et c'est aussi le mien.
Mais le pauvre monsieur le Cardinal s'oppose,
Par bonté toute pure, au plan que je propose;
Pour le déterminer nous nous réunirons.

LE COADJUTEUR.

Et sans peine, je crois, nous le convertirons :
L'obstacle me paraît moins grand qu'à vous, Madame.

LA REINE.

Si vous le connaissiez!... c'est bien la meilleure ame!

LE COADJUTEUR.

Trop heureux d'avoir su vous le persuader!...

LA REINE.

Je suis sûre qu'un mot vous pourrait accorder;
Car le pauvre monsieur le Cardinal vous aime;
Mais vous êtes pour lui d'une injustice extrême!

LE COADJUTEUR.

Son sort est assez beau pour faire des jaloux,
Et je....

LA REINE.

Vous le croyez prévenu contre vous!
Si vous saviez pourtant jusqu'où va sa tendresse!
Il vous porte en son cœur ainsi qu'une maîtresse.
Hélas! qu'il m'a de fois rappelé vos avis!
Si, comme il le voulait, je les eusse suivis,
Nous n'aurions vu jamais cette fatale guerre,
Ni souffert tous les maux qu'elle a causés naguère!

Avouez qu'entraîné par un haineux penchant,
Vous vous êtes montré contre moi bien méchant?
Il faut l'être surtout pour causer tant de peine
A ce pauvre monsieur le Cardinal!

LE COADJUTEUR.

Ma haine,
Comme vous l'appelez, Madame, injustement,
N'est....

LA REINE.

Je ne vous veux pas écouter seulement :
A vous justifier les momens sont propices,
Et plus que vos discours j'en croirai vos services.

LE COADJUTEUR.

Au-devant de vos vœux je suis prêt à voler.

LA REINE.

Mon tyran, vous savez de qui je veux parler?
Monsieur le Prince!...

LE COADJUTEUR.

Eh bien!

LA REINE.

Je prétends m'en défaire.

LE COADJUTEUR.

Comment faut-il l'entendre, et que voulez-vous faire?

LA REINE.

Je veux qu'une prison me délivre de lui.

LE COADJUTEUR.

Je conçois.

LA REINE.

Je m'y suis résolue aujourd'hui :
Malgré tous ses griefs, ce n'est pas qu'il n'en coûte
A ce pauvre monsieur le Cardinal!

LE COADJUTEUR.

Sans doute,
Il oublie une injure aussitôt qu'un bienfait.

LA REINE *tirant son gant avec colère.*

Vous savez mieux que moi tout le bien qu'on lui fait.

Elle laisse tomber son gant.

Ah! mon gant!...

LE COADJUTEUR *le ramassant.*

Le voici; mais daignez me promettre
Une faveur?...

LA REINE.

Et c'est?...

LE COADJUTEUR *respectueusement.*

De ne le point remettre.

LA REINE *après un moment de silence.*

Que vous avez, Monsieur, de méchans ennemis!
Et qu'à tort à mes yeux on vous a compromis!
Je vous ai mal connu, s'il me faut vous le dire.

LE COADJUTEUR.

Vous l'entendre avouer est le bien où j'aspire,
Madame; un tel espoir me fera, sans regrets,
Immoler, s'il le faut, mes plus chers intérêts;
Trop heureux si j'obtiens pour prix de cette épreuve
Qu'on la daigne compter comme une faible preuve
D'un dévoûment sans fin, et surtout sans rival!...

LA REINE.

Ah! voici le pauvre monsieur le Cardinal.

Le Cardinal entre.

LE CARDINAL *apercevant le Coadjuteur.*

Le voilà donc enfin, Madame? Quelle joie!
Souffrez que sans contrainte ici je la déploie;
Et me laissez manquer, en toute liberté,
Au respect que je dois à Votre Majesté;
En faveur du motif j'obtiendrai cette grâce,

Madame, devant vous il faut que je l'embrasse!

LE COADJUTEUR.

Monsieur, c'est trop d'honneur.

LE CARDINAL *l'embrassant.*

Mon bonheur est complet.

LE COADJUTEUR.

Cessez, Monsieur....

LE CARDINAL.

Encore une fois, s'il vous plaît.

Je ne m'en puis lasser.

LE COADJUTEUR.

Monsieur, je vous conjure....

LE CARDINAL.

Personne n'est à vous plus que moi, je vous jure.

LE COADJUTEUR.

Je vous en crois, Monsieur.

LE CARDINAL.

Non, vous ne savez pas
Tout ce que pour mon cœur ce moment a d'appas :
Par malheur je ne puis, pour compléter la fête,
Vous poser à l'instant ce bonnet sur la tête.

Il montre sa calotte rouge.

Ah! que si je devais pour vous m'en dessaisir,
Je vous le cèderais, Monsieur, avec plaisir!

LE COADJUTEUR.

Il vous sied mieux qu'à moi.

LE CARDINAL.

Mais, pour être attendue,
L'occasion, Monsieur, ne sera point perdue.

LE COADJUTEUR.

Laissons cela, Monsieur.

LE CARDINAL.

Nous verrons cependant
Ce que la Reine ici peut faire en attendant.

LE COADJUTEUR.

Cessez; je n'attends rien, Monsieur, ni ne demande.

LE CARDINAL.

Sans doute, c'est ici le devoir qui commande :
Vous ne demandez rien, je le sais, on le voit;
Mais la Reine connaît tout ce qu'elle vous doit.

LE COADJUTEUR.

Ce que vous m'assurez, si la Reine le pense,
Vous n'irez pas bien loin chercher ma récompense,
Monsieur; et de l'État fussé-je le sauveur,

L'honneur de la servir m'est assez de faveur.
Laissez-moi lui prouver que ce prix légitime
Est le seul où j'aspire, et le seul que j'estime.

LE CARDINAL *à la Reine en riant.*

Vous le voyez, Madame, il nous faut aujourd'hui
Vous et moi nous montrer ambitieux pour lui.
D'abord reconnaissons, pour justice première,
Tous ses droits au chapeau promis à La Rivière.

LE COADJUTEUR.

S'il est promis, Monsieur!...

LE CARDINAL.

Acceptez sans remords,
De ce manque de foi je prends sur moi les torts :
Envers qui nous trahit garder notre parole,
C'est d'un sot ou d'un fou vouloir jouer le rôle!
La Rivière me croit un stupide animal,
Une dupe, et demain il se voit cardinal.
Si vous saviez avec quel air de sotte joie,
Dans les échantillons que de Rome on m'envoie,
Il choisit la couleur favorable à son teint,
Et combien je me suis diverti ce matin
(Sûr qu'il ne l'aurait point) à le voir par avance

De sa robe de pourpre adopter la nuance!

LE COADJUTEUR *avec un mépris contenu.*

Vraiment?

à part.

Il ne voit pas que la Reine rougit!

LA REINE *avec impatience.*

Eh! Monsieur ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

LE CARDINAL.

Madame, pardonnez; c'est aplanir sa route
Que lever le scrupule et dissiper le doute.

au Coadjuteur.

L'ai-je fait?

LE COADJUTEUR.

Si de-là dépendaient mes refus,
D'oser vous dire non vous me verriez confus,
Monsieur; mais cette voie est à mes yeux trop vile
D'arriver au chapeau par la guerre civile.
Je sens que de la Reine éluder les bontés,
C'est ajouter encore à mes témérités;
Mais du moins mon respect pour son ordre suprême
Ne cède qu'au respect qu'on se doit à soi-même.

La Reine laisse échapper un signe de dépit.

LE CARDINAL *avec empressement.*

La Reine vous approuve, et moi je vous entends,
Monsieur; nous remettrons la chose à d'autres temps :
La récompense était brillante, mais future,
Nous en pourrons trouver quelqu'une de plus sûre.

LE COADJUTEUR.

Je me suis expliqué, Monsieur, à cœur ouvert.

LE CARDINAL.

Bien, bien, mais dans ces temps nous avons tous souffert,
Vous l'avez éprouvé plus qu'un autre sans doute?
On ne fait pas la guerre au Roi sans qu'il en coûte!

LE COADJUTEUR.

J'ai des amis, Monsieur; leur bourse est mienne aussi.

LE CARDINAL.

Eh bien! de ces amis les meilleurs sont ici.

LE COADJUTEUR *regardant la Reine d'un air respectueux.*

De tels amis feraient rougir de telles dettes,
Si je ne payais seul les fautes que j'ai faites!...

au Cardinal.

D'ailleurs en supputant ce que je puis devoir,
Je n'ai pas, je le crois, dépassé mon pouvoir.

LE CARDINAL.

Cette offre donc?...

LE COADJUTEUR.

Serait tout au plus opportune
A quelques-uns de ceux qui suivent ma fortune,
Et qu'arrangeraient fort quelques vingt mille francs,
Messieurs de Sévigné, de Matha....

LE CARDINAL.

Je me rends.
Mais la Reine, en retour, prétend être obéie,
Et vous accepterez du moins une abbaye?

LE COADJUTEUR.

Ah! Monsieur, vous savez déjà celles que j'ai;
Pourrais-je, moi qui dois un exemple au clergé,
M'aller noircir encor d'un fait de simonie?
Vous en verriez chez moi toute cause bannie,
Si je ne m'étais dit que les bénéficiers
Ne devaient point pourtant frustrer leurs créanciers;
Mais la Reine du moins conviendra, je l'espère,
Qu'un péché de surcroît ne m'est pas nécessaire.

LA REINE *avec hauteur.*

Je ne prétends, Monsieur, rien exiger de vous.

LE CARDINAL.

Du présent de la Reine alors que ferons-nous?

LE COADJUTEUR.

Je sais un honnête homme, et qui n'étant point prêtre,
Se trouverait heureux de l'accepter peut-être.

LE CARDINAL.

Et cet honnête homme est?...

LE COADJUTEUR.

Monsieur de Montrésor.

LE CARDINAL *hochant la tête.*

C'est lui donner par an cinq cents bons louis d'or....

LE COADJUTEUR *s'inclinant.*

Que de grâces!...

LE CARDINAL.

A vous revenons, je vous prie.
Que vous semble, Monsieur, la grande-aumonerie?

LE COADJUTEUR *en souriant.*

Le poste le plus beau qui soit pour un prélat;
Je ne vois au-dessus que le cardinalat.

LE CARDINAL.

Si bien qu'en vous l'offrant la Reine peut s'attendre?...

LE COADJUTEUR.

Y songez-vous, Monsieur? est-ce à moi d'y prétendre?
Ce n'est point là le fait d'un novice docteur :
De l'Église où je suis, zélé Coadjuteur,
Je porte tout le poids que mon oncle me laisse,
Et c'est trop d'un fardeau déjà pour ma faiblesse!

LA REINE.

De dédaigner la Cour quand on s'est fait la loi!...

LE COADJUTEUR.

Loin de-là, j'y voulais demander un emploi!...
C'est aux Gardes du Roi, celui de capitaine;
Non pour moi, comme on peut le deviner sans peine.

LE CARDINAL *regardant la Reine qui agite son éventail avec impatience.*

La Reine trouverait difficile, je croi,
De changer quelque chose à la Maison du Roi;
Si celle de MONSIEUR vous agréait de même?...

LE COADJUTEUR.

C'est au marquis de Laigue une faveur extrême.

LE CARDINAL.

Que vous reviendra-t-il à vous de ces bienfaits?

LE COADJUTEUR.

La gloire de prouver qu'en tout ce que je fais
D'aucune ambition mon ame n'est poussée,
Et que le bien public fut ma seule pensée.

LE CARDINAL.

Mais vos services sont à tel point éclatans....

LE COADJUTEUR.

Vous faut-il expliquer le prix que j'en attends?

LE CARDINAL.

Parlez!

LE COADJUTEUR.

Monsieur le Prince, au dire de la Reine,
Doit expier ses torts au château de Vincenne;
Mais son rang, ses exploits veulent avec raison
Qu'il ne soit point pour lui d'éternelle prison :
Moi, qui vais par malheur mériter sa colère,
Je me sens assez fort pour oser lui déplaire;
Il en est autrement de ceux de mes amis
Qui sont pour vous servir avec moi compromis;
Si la Reine à leurs mains confiait quelque place
Qui les pût assurer au jour de la disgrâce,
Cette faveur mettrait mon esprit en repos,

Et je l'estimerais autant que dix chapeaux.

LE CARDINAL.

Je comprends, cette place.... est une Place forte?

LE COADJUTEUR.

Oui, Monsieur, Charleville ou toute autre, il n'importe.

LE CARDINAL.

Lequel de vos amis y prendra ses quartiers?

LE COADJUTEUR.

En daignant y nommer monsieur de Noirmoutiers,
Vous ferez peu pour lui, si notre jeu se brouille;
Mais le duché sied bien au nom de La Trémouille.

LE CARDINAL.

Il l'aura.... C'est là tout?

LE COADJUTEUR.

Sauf un Gouvernement
Pour le duc de Brissac, mon cousin.

LA REINE.

Un moment!
Avant que cette grâce encor vous soit promise,
Une condition, je pense, m'est permise?

LE COADJUTEUR.

Daignez me commander, Madame, et j'obéis.

LA REINE.

Eh bien! pour ne point voir tous nos desseins trahis,
Vous allez me jurer un absolu silence?.....
Votre soumission, ce me semble, balance?

LE COADJUTEUR.

Vous complaire jamais ne peut être un effort :
Mais cet ordre n'est point pour le duc de Beaufort?

LA REINE.

Pour qui donc?... Avec lui si l'on ne sait se taire,
Madame Montbazon saura tout le mystère;
Elle n'a pour Vigneul aucun secret gardé,
Et Vigneul l'ira dire à l'hôtel de Condé.

LE COADJUTEUR.

Je le crains; cependant vous connaissez, Madame,
Les égards que de moi le rang du Duc réclame,
Vous savez nos liens d'amitié, de parti?
De mes engagemens s'il n'est point averti,
Mon honneur dans le monde en souffrira, je pense,
A moins qu'il n'en obtienne une ample récompense.

LA REINE.

Que vous faut-il? parlez.

LE COADJUTEUR.

Mais Votre Majesté
Dès long-temps a promis, je crois, l'Amirauté?...

LE CARDINAL *sèchement.*

Oui, Monsieur, à son père....

LE COADJUTEUR.

Eh bien! la survivance....

LE CARDINAL.

Est pour le frère aîné.

LE COADJUTEUR *en souriant.*

Je parîrais d'avance
Que des biens destinés pour le duc de Mercœur
L'Amirauté n'est pas ce qui lui tient au cœur!
Vous, et l'hymen, ferez mieux pour lui, ce me semble.

LE CARDINAL *riant.*

Nous verrons, c'est un point à discuter ensemble,
Et qui ne peut causer un bien long différend.

LE COADJUTEUR.

Votre équité, Monsieur, m'en est un sûr garant.

LE CARDINAL.

Je serais maintenant certain de l'entreprise,

Sans le duc d'Orléans.

LA REINE.

Vous me rendez surprise.
Pouvez-vous oublier qu'on nous répond de lui?

LE CARDINAL *ironiquement.*

On en répond, Madame, eh! sans doute, aujourd'hui!

LE COADJUTEUR.

Madame de Chevreuse à vous servir aspire,
Laissez-la sur ce Prince employer son empire.

LA REINE.

A quoi bon?...

LE CARDINAL *au Coadjuteur.*

Obtenez qu'elle prenne ce soin,
Mon cher Monsieur; jamais on n'en eut tant besoin.

LE COADJUTEUR.

Il suffit; vous pouvez tenir la chose faite :
Puisse Sa Majesté s'en montrer satisfaite!
Pour voir son ame en paix, son trône garanti,
Je vais, en exposant moi-même et mon parti,
Prouver la pureté du zèle qui m'enflamme;
Peut-être alors, peut-être y croirez-vous, Madame.

LA REINE *gracieusement.*

J'y compte....

LE CARDINAL *au Coadjuteur.*

Il est fort tard, retirons-nous sans bruit;
Nous nous verrons, Monsieur, seul à seul l'autre nuit.

SCÈNE VI.

LE PALAIS-ROYAL.

Le Cabinet du Ministre.

LE CARDINAL, ONDÉDÉI.

Le Cardinal travaille assis devant une table couverte de papiers. Ondédéi entr'ouvre la porte.

ONDÉDÉI.

Plaise à Votre Éminence, illustre, illustrissime,
D'agréer ce matin l'hommage humilissime!...

LE CARDINAL *sans se retourner.*

C'est vous, signor Abbé? Parlez, je vous entends;

Mais surtout soyez bref, pour ménager le temps.

ONDÉDÉI *s'inclinant.*

J'ai trois pamphlets nouveaux, saisis chez le libraire.

LE CARDINAL.

Ah! sont-ils bien méchans?

ONDÉDÉI.

Monstrueux!

LE CARDINAL *se frottant les mains.*

Bonne affaire!..

ONDÉDÉI.

Vraiment, Votre Éminence est réduite à zéro,
Si l'on veut les en croire!...

LE CARDINAL.

Ohime, povero!

ONDÉDÉI.

Vous serez sûr du moins que nul ne les achète....

LE CARDINAL.

Point, point, à mon profit qu'on les vende en cachette.

ONDÉDÉI *interdit.*

Je ne prévoyais pas....

LE CARDINAL.

Quoi! que je les vendrais?

Des plaisirs du public ne fais-je pas les frais!
Si je le divertis, il faut bien qu'il me paie.

ONDÉDÉI.

Mais, Monseigneur, je crains....

LE CARDINAL.

Parlez, qui vous effraie?

ONDÉDÉI.

Un de nos trois pamphlets, où quelques vérités
Se mêlent, par malheur, à mille faussetés....

LE CARDINAL.

Eh bien!

ONDÉDÉI.

Mais, Monseigneur, c'est un amas d'ordures,
De sarcasmes grossiers, ou de sales injures;
On n'a jamais écrit libelle plus amer....
Le faut-il supprimer?

LE CARDINAL.

Vous le vendrez plus cher.

ONDÉDÉI.

Votre Éminence veut que d'elle on puisse rire,
C'est là son bon plaisir, il faut bien y souscrire :
Vous auriez cependant d'assez bonnes raisons

D'arrêter ce torrent de vers et de chansons;
Si j'étais que de vous je les ferais bien taire.

LE CARDINAL.

Moi, je laisse parler pour qu'on me laisse faire :
Ils chantent, dites-vous?

ONDÉDÉI.

Dieu sait s'ils guériront
De cette maladie!

LE CARDINAL.

Ils chantent? Ils paieront!

ONDÉDÉI.

Sublime, Monseigneur! je me tais et j'admire!

LE CARDINAL.

Vous n'avez aujourd'hui rien de plus à me dire?

ONDÉDÉI *s'inclinant.*

Rien de plus.

LE CARDINAL.

Ai-je bien du monde là-dehors?

ONDÉDÉI.

On n'y peut pénétrer qu'à travers mille efforts,
Tant par les courtisans la porte est encombrée.

LE CARDINAL.

Qui sont-ils?

ONDÉDÉI.

Les Rohan, les Grammont, les d'Estrée.

LE CARDINAL.

Ils attendront long-temps, s'ils prétendent me voir!

ONDÉDÉI.

Comment, s'ils attendront, Monseigneur! jusqu'au soir!

LE CARDINAL *lui faisant signe de se retirer.*

C'est bon!

ONDÉDÉI *revenant sur ses pas.*

Je veux encor vous parler d'un visage
Qu'avec étonnement j'ai vu sur mon passage,
Car, si j'en crois sur lui tout ce que l'on m'apprit,
C'est pour Votre Éminence un dangereux esprit;
De votre ministère, assez haut, il se pique
D'écrire en ce moment l'histoire satirique;
De plus il sert quelqu'un qui ne vous peut aimer....

LE CARDINAL.

Au fait donc!

ONDÉDÉI.

C'est enfin, puisqu'il faut le nommer,

Priolo, l'intendant du duc de Longueville.

LE CARDINAL *avec empressement.*

Quoi! vraiment? Qu'à l'instant d'une façon civile,
On introduise ici le seigneur Priolo;
Allez, caro mio!...

ONDÉDÉI.

J'y vole!

Il sort.

LE CARDINAL *entre ses dents.*

Al diavolo!

Il se remet à feuilleter les papiers qui sont sur sa table. Hugues de Lyonne entre avec un porte-feuille sous le bras.

LE CARDINAL.

Vous venez tout à point; bonjour, monsieur de Lyonne.

LYONNE.

Je viens savoir ce que Votre Éminence ordonne.

LE CARDINAL.

Mettez-vous là; pour vous j'ai du travail ici.

LYONNE *s'asseyant à une table et prenant la plume.*

Je suis prêt.

LE CARDINAL.

Transcrivez les ordres que voici.

LYONNE.

Votre décision, Monseigneur, est donc prise,
Et vous mettez à fin cette haute entreprise?
Les Princes en prison! Qu'avec étonnement
Je vous vis préparer ce grand événement!
Quel art souple et profond! quelle adresse infinie!
Et qu'on reconnaît bien votre habile génie!

LE CARDINAL *avec satisfaction.*

Hé! hé!

LYONNE.

Les pourra-t-on saisir tous à la fois!

LE CARDINAL.

Je les fais au conseil arrêter tous les trois.

LYONNE.

Bon pour monsieur le Prince, il s'y rend d'ordinaire.
Si monsieur de Conti suit le Prince son frère,
Le duc de Longueville est à Chaillot : comment
L'attirer en ces lieux?

LE CARDINAL.

J'y songe en ce moment.

On entend du bruit.

LYONNE *faisant un mouvement pour cacher les papiers.*

On vient; faut-il cacher?...

LE CARDINAL.

Eh! non, c'est inutile;
Continuez d'écrire avec un air tranquille:
C'est le plus sûr moyen d'écarter les soupçons.

LYONNE.

De mon mieux, Monseigneur, je suivrai vos leçons.

Ondédéi entre avec Priolo.

ONDÉDÉI *introduisant Priolo.*

Monsieur de Priolo, Monseigneur!...

LE CARDINAL *à Ondédéi.*

A merveille!

LYONNE *à part.*

Priolo! Ma surprise est vraiment sans pareille!

LE CARDINAL *à Ondédéi.*

Laissez-nous!

Ondédéi sort.

s'avançant vers Priolo.

J'ai, Monsieur, grand plaisir à vous voir;
Qui nous vaut cet honneur aujourd'hui?

PRIOLO.

Mon devoir.

Je viens....

LE CARDINAL.

Des beaux-esprits quand la docte cohorte
A toute heure du jour vient assiéger ma porte,
Vous me tenez rigueur!

PRIOLO.

C'est que seul, entre tous,
Peut-être, Monseigneur, je n'attends rien de vous!

LE CARDINAL.

Vous avez très-grand tort; même alors qu'il m'évite,
Je sais à sa valeur estimer le mérite :
Tandis que pour me voir toute la Cour attend,
Vous, à peine nommé, vous entrez à l'instant.

PRIOLO.

Je sens, comme il le faut, cette faveur insigne.

LE CARDINAL.

Il n'est pas de faveur, alors qu'on en est digne.
J'eus un faible toujours, j'en conviens aujourd'hui,
Pour le talent réel qui ne doit rien qu'à lui :
Peut-être, direz-vous, c'est par analogie;

Car on attaque aussi ma généalogie.
Mais le pauvre héritier de Pierre Mazarin
Dispose, ou peu s'en faut, du pouvoir souverain.

PRIOLO.

Tout le monde ne peut, comme Votre Éminence,
Arriver à régir l'État par ordonnance!

LE CARDINAL.

Fort bien! mais dans la vie il est plus d'un chemin :
Tel parvient aujourd'hui, tel parviendra demain;
Quand on a de l'esprit....

PRIOLO.

L'esprit? triste héritage!

LE CARDINAL.

Oui, pour ceux qui n'ont pas d'autres biens en partage.
Mais parlons vrai, le Duc votre maître, entre nous,
N'est pas sans vous montrer l'état qu'il fait de vous,
Et vous avez reçu quelque preuve éclatante?...

PRIOLO.

Il fait assez pour moi, puisque je m'en contente.

LE CARDINAL.

Quiconque dignement veut payer vos loisirs,
Ne doit pas mesurer ses dons à vos désirs.

PRIOLO.

Des désirs, Monseigneur? et qu'en pourrais-je faire,
Tant que je ne vois pas jour à les satisfaire?

LE CARDINAL.

Si je les connaissais, peut-être....

PRIOLO.

En vérité,
C'est montrer en ceci de la témérité;
Votre pouvoir bientôt serait à bout, je gage,
Si vous donniez carrière aux désirs du plus sage.

LE CARDINAL.

D'un homme tel que vous je répondrais d'abord.

PRIOLO.

Ne répondre d'aucun est le plus sûr encor.
Mais daignez m'écouter, car j'oublirais peut-être
Que je vous viens parler de la part de mon maître.

LE CARDINAL.

Que veut-il?

PRIOLO.

A Rouen, le Lieutenant de Roi,
Le marquis de Beuvron, est mort.

LE CARDINAL.

C'est un emploi
Vacant.

PRIOLO.

Il laisse un fils : monsieur le Duc espère,
Attendu l'amitié qu'il portait à son père,
Que dans la même charge on le peut maintenir,
Et que vous daignerez....

LE CARDINAL.

Oui, je le vois venir,
Cela s'entend de reste; au duc de Longueville
Il faut des gens à lui pour commander sa ville;
Avec un Gouverneur qui tiendrait pour la Cour,
A l'aise il ne pourrait nous jouer quelque tour.

PRIOLO.

Vous lui supposez là des projets que je nie;
Près de vous, Monseigneur, quelqu'un le calomnie.

LE CARDINAL.

Peut-être qu'en effet sur ses intentions
On m'aura suggéré quelques préventions;
C'est notre lot à tous : moi-même, à plus d'un titre,
Je devrais me montrer prudent sur ce chapitre;

Car, plus que moi, qui fut en butte au préjugé,
Accusé plus à tort, plus souvent mal jugé?
Mon ministère, enfin, est vraiment un martyre,
L'histoire qu'on en fait même en est la satire!
Est-il vrai?

PRIOLO *avec embarras.*

Monseigneur!...

LE CARDINAL.

N'en soyez pas confus;
Il faut bien me montrer indulgent là-dessus.
De ce qu'on n'a point vu comment faire l'histoire?
La haine dans ce cas supplée à la mémoire,
Et faute de science on montre de l'esprit.

PRIOLO *gaiement.*

Qui sait? Votre Éminence, en lisant mon écrit,
M'avoûra plus instruit qu'elle ne croit peut-être.

LE CARDINAL.

De quoi! de quelques faits que chacun peut connaître?
Des faits! quand du dehors on voit l'événement,
Ose-t-on de si loin asseoir son jugement?
Des faits! que sont les faits sans leurs causes secrètes?
Comment les voir, Monsieur, de la place où vous êtes?

Y peut-on soupçonner quels sont nos embarras,
Quand l'État tout entier nous pèse sur les bras?

PRIOLO *souriant.*

On y sent les effets mieux qu'on n'y voit les causes,
J'en conviens....

LE CARDINAL.

Seul, je puis savoir le fond des choses.

LYONNE *à part.*

Où veut-il en venir?

LE CARDINAL *à Priolo.*

Mais enfin, à mon tour,
J'en pourrais faire écrire un récit quelque jour :
Si déjà vous n'étiez au service d'un autre,
Je n'aurais employé de plume que la vôtre.

PRIOLO.

J'ai regret, Monseigneur....

LYONNE *à part.*

J'y suis.

LE CARDINAL.

N'en parlons plus.
J'aurais, si vos desseins étaient moins absolus,
Occupé dignement votre haute science,

Sans qu'il en coûtât rien à votre conscience;
Car d'éloges menteurs je suis peu soucieux,
Et vous auriez écrit, les pièces sous les yeux.

PRIOLO *avec intérêt.*

Je conçois, Monseigneur, qu'elles soient curieuses,
Et vous devez avoir des notes précieuses?

LE CARDINAL.

Sans doute, j'en aurais de quoi vous étonner,
Et dont le contenu ne peut s'imaginer.
Par exemple, à la paix on dit que je m'oppose;
Dans ces cassettes-là vous en verriez la cause,
Et vous pourriez encor sur nos divers traités,
Recueillir en passant de bonnes vérités.

indiquant diverses cassettes.

Là, sont tous les projets des lois, des ordonnances;
Là, tous les documens relatifs aux finances;
Là, les rapports secrets de nos ambassadeurs;
Ici je tiens la Cour, et plus loin les Frondeurs.
Le Jansénisme enfin, dont l'austère cabale
Me harcelle sans cesse au nom de la morale....

PRIOLO.

Eh bien!...

LE CARDINAL.

Dans ces coffrets en rouge étiquetés,
Ses chefs ont leurs dossiers....

PRIOLO.

Vraiment?

LE CARDINAL.

Numérotés.

PRIOLO *réfléchissant.*

Quelle mine à fouiller!...

LYONNE *à part.*

L'histoire satirique
M'a bien l'air de tourner vers le panégyrique.

LE CARDINAL.

Qui vient là?

UN HUISSIER.

Monseigneur le Prince!

Le prince de Condé entre.

LYONNE *à part.*

Le moment
Pour nous rendre visite est bien choisi, vraiment!

LE PRINCE DE CONDÉ *d'un ton brusque au Cardinal.*

Vous étiez occupé, Monsieur?

LE CARDINAL.

Si votre Altesse
Permet que j'expédie une affaire qui presse?...

LE PRINCE DE CONDÉ.

Faites; dès qu'il s'agit d'intérêts importans,
Les miens viendront plus tard, vous avez tout le temps....
Je vais m'entretenir avec monsieur de Lyonne.

Lyonne tire précipitamment un tas de papiers sur les ordres qu'il écrit.

s'approchant de Lyonne.

Que de travaux, Monsieur, on vous occasione!

LYONNE *avec embarras.*

Votre Altesse veut bien?... Je cherchais des papiers....

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ne sont-ce pas toujours ces coquins de rentiers?

LYONNE.

Toujours.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ils ont besoin d'une forte semonce!

PRIOLO *au Cardinal.*

Mon maître, Monseigneur, attend votre réponse.

LE PRINCE DE CONDÉ *à Lyonne.*

Pour eux, sur ma parole, on est vraiment trop doux.

LE CARDINAL *à Priolo.*

Il n'est rien qu'aujourd'hui je ne fasse pour vous.

PRIOLO.

Pour moi?

LE CARDINAL.

Je vous dis tout parce que je vous aime :
Que le Duc au Palais se rende ce jour même;
Un courrier d'Allemagne, arrivé d'aujourd'hui,
Fait que dans le conseil on a besoin de lui.
Il fut dans ce pays ambassadeur naguère,
Et s'il vient, corps pour corps, je réponds de l'affaire.

PRIOLO *s'inclinant.*

Que de bontés!...

LE CARDINAL.

Paix! paix! ne parlons pas si haut;

montrant le prince de Condé.

Le beau-frère n'est pas disposé comme il faut;
S'il allait soupçonner ce que je viens de dire!...

PRIOLO.

Il suffit, Monseigneur, j'entends et me retire.

Priolo salue et sort. Le Cardinal le congédie d'un geste amical et se rapproche du Prince.

LE CARDINAL.

Vous auriez droit, Monsieur, de passer avant tous;
Dès cet instant du moins me voici tout à vous.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Je vous viens consulter touchant une nouvelle
Que l'on me dit tenir de bon lieu.

LE CARDINAL.

Quelle est-elle?

LE PRINCE DE CONDÉ *le regardant fixement.*

C'est, et vous me direz s'il faut croire ce bruit,
Que le Coadjuteur s'est rendu cette nuit
Chez vous?..

LE CARDINAL *froidement.*

Chez moi, Monsieur? Eh! qu'y viendrait-il faire?

LE PRINCE DE CONDÉ *continuant de l'observer.*

A cette question vous pourriez satisfaire,
Et savez si la chose a quelque fondement?...
Au reste on m'a dépeint tout son déguisement;
Je sais qui l'introduit, comment, par quelle porte....
N'est-ce pas un habit de cavalier qu'il porte?

. .

LE CARDINAL *d'un air riant.*

Certes, pour un prélat le choix est singulier!
Il aurait bonne grâce en habit cavalier,
Avec son maintien gauche et sa difforme taille!
Pauvre Coadjuteur! voilà comme on le raille!
Si jamais de la sorte il vient à se vêtir,
D'un spectacle si propre à vous bien divertir,
Vous serez le premier informé, je vous jure.

LE PRINCE DE CONDÉ *riant.*

Il me semble, en effet, voir d'ici sa tournure
En habit galonné!...

LE CARDINAL *riant aussi.*

Le plumet au chapeau!

LE PRINCE DE CONDÉ *de même.*

Avec une rapière à ceinturon de peau?...
Je voudrais pour beaucoup le voir ainsi paraître!

LE CARDINAL.

Oui, peignant ses cheveux d'un air de petit-maître,
En chausses de velours, avec des canons verts!

LE PRINCE DE CONDÉ *riant plus fort.*

En bas rouges, avec ses jambes de travers!

LE CARDINAL *après avoir bien ri.*

Laissez-moi maintenant me plaindre à Votre Altesse
De ces bruits mensongers qu'elle accueille sans cesse,
C'est de mon dévoûment un bien triste retour.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Eh! que n'agissez-vous avec moi sans détour;
La faute en est à vous lorsque je vous soupçonne :
Vous ne fûtes jamais sincère avec personne.
Si vous vouliez pourtant, un peu de bonne foi
Vous pourrait assurer d'un ami tel que moi.
Montrez-moi les périls, si j'y dois être en butte!
Aussi bien je suis las d'une semblable lutte.

LE CARDINAL.

J'ai peut-être, en effet, trop de discrétion,
C'est un tort de ma place, ou de ma nation :
Toutefois ce n'est pas fausseté, mais prudence.
Je vais, Monsieur, répondre à votre confidence
Par un avis, je crois, qui vous fera content.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Quel est-il?

LE CARDINAL.

Martineau, ce témoin important,

Qui peut seul des Frondeurs prouver la perfidie....

LE PRINCE DE CONDÉ *avec empressement.*

Eh bien!

LE CARDINAL.

Vient d'arriver de Basse-Normandie.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Enfin, voilà parler! Mes ennemis du moins
Ne diront plus contre eux qu'il n'est pas de témoins!
L'a-t-on interrogé? Sait-on ce qu'il révèle?

LE CARDINAL.

Pas encor.

LE PRINCE DE CONDÉ.

D'où vient donc cette lenteur nouvelle?

LE CARDINAL.

D'un incident nouveau. Ce turbulent rentier
Qui long-temps contre vous ameuta son quartier....

LE PRINCE DE CONDÉ.

Le syndic Descouture?

LE CARDINAL.

On a su sa retraite.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Est-il pris?

LE CARDINAL.

Mais, Monsieur....

LE PRINCE DE CONDÉ.

Non? Eh bien! qu'on l'arrête.

LE CARDINAL.

Pour risquer un tel coup il faut quelque renfort;
On m'avertit, sous main, que le duc de Beaufort
Le surveille si bien qu'on ne le peut surprendre.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Qu'importe? N'a-t-on pas des troupes pour le prendre?

LE CARDINAL.

Sans doute; c'est, Monsieur, ce que je m'étais dit;
Mais pourquoi de la Reine exposer le crédit?
S'il nous faut des soldats nous emploîrons les vôtres.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Mes troupes? non morbleu! celles du Roi, point d'autres;
Je suis de vos façons à mes dépens instruit :
Vous voulez, de ce coup recueillant tout le fruit,
En laisser retomber l'odieux sur ma tête?
Non, non; à m'appuyer que la Reine s'apprête,
A la face du ciel et de mes ennemis;
Elle et vous, avec moi, vous serez compromis,

Ou du moins, hautement, vous vous ferez connaître.

LE CARDINAL.

Vos soupçons offensans sont bien prompts à renaître,
Monsieur, mais à tous prix je vous en veux guérir ;
Malgré ce que j'y vois de risques à courir,
Vous complaire en tout point sera ma loi suprême.
A ce qui sera fait vous veillerez vous-même,
Et si vous suspectez enfin ma bonne foi,
Vous pourrez signer l'ordre aux Gendarmes du Roi.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Volontiers.

LE CARDINAL *à Lyonne.*

Présentez cet ordre à Son Altesse !

LYONNE *interdit.*

Cet ordre, Monseigneur?

LE CARDINAL *froidement.*

Sans doute.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Rien ne presse.

LYONNE *à part.*

Ah ! quel habile maître en fait de trahison !
Le Prince va lui-même ordonner sa prison !

LE CARDINAL *à Lyonne.*

Avez-vous fait, Monsieur, ce que l'on vous commande?

LYONNE *écrivant.*

A quel corps appartient l'escorte qu'on demande?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Aux Gendarmes du Roi.

LYONNE.

Pour se rendre en quel lieu?

LE CARDINAL.

Ce sera, s'il vous plaît, la Porte-Richelieu.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Pourquoi si loin?

LE CARDINAL.

Plus près, ces gens armés, je gage,
A notre prisonnier donneraient de l'ombrage.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Soit.

LYONNE.

Combien de soldats?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Seize hommes sont assez.

LE CARDINAL.

Si l'autre résistait plus que vous ne pensez?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Bon! tout méchant qu'il soit, ce nombre doit suffire :
Je me mets en prison moi-même, s'il s'en tire.

LE CARDINAL.

A la bonne heure!

pendant que le Prince signe l'ordre.

Au moins serez-vous convaincu
Qu'en toute ma conduite il n'est rien d'ambigu?

LE PRINCE DE CONDÉ *avec noblesse.*

Oui, Monsieur, et je sors content de cette épreuve :
De vos intentions ceci m'est une preuve,
Et vous pouvez sur moi compter à votre tour.

LE CARDINAL.

Que Votre Altesse donc me promette en retour
De ne plus m'accuser sur un soupçon frivole.

LE PRINCE DE CONDÉ.

J'y consens, et l'on sait ce que vaut ma parole.

LE CARDINAL.

Je vais tenir la mienne, et vous le pourrez voir
Si Votre Altesse assiste au Conseil de ce soir.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Assurément.

LE CARDINAL.

Avec le prince votre frère?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Nous y serons tous deux avant l'heure ordinaire.
Adieu, Monsieur!

Le Prince sort, et le Cardinal l'accompagne jusqu'en dehors de la porte.

LYONNE *au Cardinal qui rentre.*

Je suis, devant vous, stupéfait!
Vous seriez, Monseigneur, comédien parfait.
En riant.
Pauvre Prince! aux filets de lui-même il se jette.
Non, je ne vis jamais de dupe plus complète.

LE CARDINAL *sévèrement.*

Dans vos discours, Monsieur, soyez plus circonspect;
A nos Princes toujours nous devons le respect.

Lyonne s'incline sans répondre.

Or sus, il ne faut point que cette affaire traîne,
Finissez promptement; moi, je vais chez la Reine.

Il sort.

SCÈNE VII.

LE PALAIS-ROYAL.

Le Vestibule.

BOUTTEVILLE, JARZÉ, TAVANNES.

Boutteville et Jarzé entrent. Tavannes descend le degré.

TAVANNES.

Où voulez-vous aller? On n'entre point là-haut.

JARZÉ.

Quel conte!

TAVANNES.

Non vraiment, vous le verrez bientôt,
Tout est clos, et messieurs les Gardes de la porte
L'ont fermée à mon nez de fort étrange sorte.

BOUTTEVILLE.

Si le Prince l'ignore, il faudrait l'avertir.

JARZÉ *avec inquiétude.*

Êtes-vous sûrs, Messieurs, qu'on nous laisse sortir?

BOUTTEVILLE.

Ah parbleu! de ta part la question est bonne;
Que voudrais-tu qu'on fît, dis-moi, de ta personne?

TAVANNES *d'un air railleur.*

Quoi! monsieur de Jarzé, vous auriez quelque peur,
Vous que la Reine accueille avec tant de faveur?

JARZÉ.

Tout en croyant railler vous dites vrai, peut-être.
Malgré l'éclat qu'ici la Reine a fait paraître,
Savez-vous ce que prouve au fond ce grand courroux?

TAVANNES.

Quoi donc?

JARZÉ.

Que j'ai rendu le Mazarin jaloux.

TAVANNES *riant.*

En effet!

BOUTTEVILLE.

Peste soit de toutes vos sornettes!
Oubliez-vous le Prince? et quel tort vous lui faites?
Tout ce que j'aperçois au-dedans, au-dehors,
Me semble à sa personne avoir quelques rapports!...
N'est-il point à l'hôtel de Condé?

TAVANNES.

Je l'ignore.

BOUTTEVILLE.

Serait-il au Conseil?

TAVANNES.

Il est trop tôt encore.

BOUTTEVILLE.

Ah! si quelque péril le menace aujourd'hui,
Jurons du moins, jurons de tout risquer pour lui;
Nous le devons, Messieurs, au Prince qui nous aime.

TAVANNES.

Quand on fait ce qu'on doit, Comte, c'est pour soi-même.

BOUTTEVILLE *vivement.*

Le Prince est votre ami?

TAVANNES.

Du moins je suis le sien.

JARZÉ.

Un carrosse est entré, cessons cet entretien.

BOUTTEVILLE.

C'est le Prince; je vois la livrée isabelle.

JARZÉ.

C'est sa mère, et non lui.

La princesse de Condé entre.

BOUTTEVILLE *allant au-devant d'elle.*

Votre Altesse sait-elle
Que le Palais-Royal est aujourd'hui fermé?

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Oui, mais vous auriez tort, je crois, d'être alarmé;
La Reine, nous dit-on, est dans son lit souffrante,
Et moi j'accours près d'elle, en fidèle parente.

TAVANNES.

Ceci, vous le pensez, ne cache rien de plus?

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Je ne sais. Comme vous, j'ai des doutes confus,
Et cependant mon cœur ne croirait qu'avec peine
A de méchans desseins de la part de la Reine.

J'ai voulu confier mes craintes à mon fils,
Mais je l'ai vu bien loin rejeter mes avis;
Il traite mon effroi de vision sinistre,
Prétend qu'il est certain de la foi du ministre;
Pour y croire, Dieu sait quelles sont ses raisons!...
Et je viens chez la Reine éclaircir mes soupçons.

BOUTTEVILLE.

Madame, à votre avis ne serait-il point sage
De retenir ici Son Altesse au passage?

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Vous ferez, mes amis, ce que vous croirez bien,
Dans le trouble où je suis je ne vous prescris rien.

Elle monte au palais.

TAVANNES.

Que déciderons-nous?

BOUTTEVILLE.

L'embarras est extrême.

JARZÉ.

Quelqu'un vient!

BOUTTEVILLE *regardant au dehors.*

Cette fois c'est le Prince lui-même.

Le prince de Condé entre.

LE PRINCE DE CONDÉ *riant.*

Quoi! plantés tous les trois au pied de l'escalier?
Lequel de vous postule un emploi de portier?

BOUTTEVILLE.

Votre Altesse croit donc avoir sujet de rire?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Pourquoi pas? Qu'avez-vous de si triste à me dire?

TAVANNES.

Ce qu'il vous faut savoir pour votre sûreté;
Le palais est fermé.

LE PRINCE DE CONDÉ *ironiquement.*

L'étrange nouveauté,
Quand la Reine est malade!

TAVANNES.

Et si c'est une feinte?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Et qui peut, s'il vous plaît, m'inspirer cette crainte?

BOUTTEVILLE.

Je ne sais; mais il court mille bruits alarmans;
Les troupes, m'a-t-on dit, font quelques mouvemens.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Je m'en doutais! gageons, mon pauvre Boutteville,

Que tu crois me servir d'en émouvoir la ville !

BOUTTEVILLE.

Assurément.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Eh bien ! c'est fort mal à propos,
Et tu m'obligerais de rester en repos.

TAVANNES.

Votre Altesse toujours de quelque raillerie
A payé ses amis.

BOUTTEVILLE *avec vivacité.*

Est-ce une moquerie
Que du Coadjuteur les secrets rendez-vous
Avec le Cardinal?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Vous êtes tous des fous.

TAVANNES.

Votre Altesse, en effet, seule a droit de le dire !

BOUTTEVILLE.

De cette anxiété que Monseigneur nous tire,
Car tout ce que j'entends me paraît fort peu clair.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Eh bien ! ces rendez-vous sont des contes en l'air.

BOUTTEVILLE.

Qui dit cela?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Parbleu! le Cardinal lui-même.

TAVANNES.

Quel garant!

BOUTTEVILLE.

Pour le coup ma surprise est extrême;
Est-ce à lui sur ce fait qu'on devrait se fier?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Croyez-vous donc qu'en face il l'eût osé nier?
Quelle que soit d'ailleurs sa fourberie insigne,
Un homme se trahit toujours par quelque signe.

JARZÉ *mettant la main à son épée.*

Au besoin, Monseigneur n'a-t-il pas aujourd'hui
Des amis dévoués prêts à mourir pour lui?

LE PRINCE DE CONDÉ *en riant.*

Modère, ami Jarzé, la valeur qui t'enflamme,
Et surtout laisse en paix dormir ta bonne lame.

TAVANNES.

Allons, puisqu'il n'est rien qui soit à redouter!

BOUTTEVILLE *au Prince.*

Non, quoi que vous disiez, j'ai peine à vous quitter.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Pour le coup, c'en est trop! vous m'échauffez la bile.
Me croyez-vous mener comme un enfant débile?
Je suis las de rêver piéges, trames, complots,
Et de passer mes jours et mes nuits sans repos.
Pourquoi?.. pour des soupçons, de vains bruits! Sur mon ame
Je deviendrais bientôt pis qu'une vieille femme!

BOUTTEVILLE *mécontent.*

Au zèle d'un ami faire un accueil pareil!...

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ne me retenez plus, on m'attend au Conseil.
Mais où donc court Vigneul avec tant de vitesse?

Vigneul entre précipitamment.

VIGNEUL *essoufflé.*

Quel bonheur c'est pour moi de trouver Votre Altesse!
Je craignais d'arriver quelques instans trop tard;
D'un avis important je viens vous faire part....
On m'écrit que pour vous on craint quelque surprise.

BOUTTEVILLE.

Encore un témoignage!

LE PRINCE DE CONDÉ.

Encore une sottise!...

VIGNEUL.

Sottise, dites-vous, Monseigneur? Non vraiment,
Un piquet de soldats occupe en ce moment
La Porte-Richelieu.

LE PRINCE DE CONDÉ *éclatant de rire.*

Ta nouvelle est fort bonne,
J'en conviens, car j'en ai signé l'ordre en personne.

les voyant se regarder d'un air étonné.

Allons, rassurez-vous, le ministre aujourd'hui,
Vous dis-je, a plus de peur de moi que vous de lui.

TAVANNES.

Ne se peut-il point faire encor qu'il se déguise?

LE PRINCE DE CONDÉ *faisant un mouvement pour sortir.*

Il n'oserait!

BOUTTEVILLE *l'arrêtant.*

O ciel! le mot du duc de Guise,
Monseigneur!

LE PRINCE DE CONDÉ.

D'où vous vient ce ridicule effroi?

Il n'est rien de commun entre un rebelle et moi!

Il monte l'escalier.

BOUTTEVILLE *à Vigneul après un moment de silence.*

Que dis-tu de ceci?

VIGNEUL.

C'est une chose étrange!

Sur tout ce qui se passe aurions-nous pris le change?

JARZÉ.

Le Prince sans raison ne s'est point hasardé.

TAVANNES.

Notre poste est, Messieurs, à l'hôtel de Condé.

Ils sortent tous.

SCÈNE VIII.

❁

LE PALAIS-ROYAL.

La Chambre de la Reine.

LA REINE *sur son lit*, LA PRINCESSE DE CONDÉ *assise à son chevet.*

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Je n'ai pu résister à mon inquiétude,
Car de vous voir souffrir on n'a point l'habitude;
Le sort, par grâce, avait jusqu'ici respecté,
Sinon votre repos, du moins votre santé.

LA REINE.

Calmez-vous, je n'ai point de douleur violente,
Ceci ne sera rien.

LA PRINCESSE DE CONDÉ *lui prenant la main.*

Votre main est brûlante,
Votre pouls agité! vous changez de couleur!
Et voilà que vos traits se couvrent de pâleur!
Vous me trompez, Madame, et votre mal empire.

LA REINE *à part.*

Ah! je souffre, en effet, plus que je ne puis dire!

haut.

Non, non, dans mon état il n'est rien d'alarmant,
Et vous me témoignez par trop d'empressement.

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Ah! Madame, pour vous puis-je avoir trop de zèle?
N'est-ce point mon devoir, et ne suis-je plus celle
Qu'honore dès long-temps votre auguste amitié?
Je ne vous fus jamais dévouée à moitié.

LA REINE.

Je le sais, ma cousine, et je vous rends justice.

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Vos jours plus que les miens me sont chers,

LA REINE *à part.*

Quel supplice!

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Peut-on s'en étonner! A l'âge où nous voici,
D'une attache nouvelle on prend peu de souci;
Mais des faciles nœuds formés dans la jeunesse,
Ceux qu'on n'a point rompus se resserrent sans cesse,
Et les nôtres surtout, nés de l'adversité!
Non, vous n'oubliez point dans la prospérité,
De l'État aujourd'hui souveraine maîtresse,
Qu'à nos malheurs communs j'ai dû votre tendresse.
Du joug de Richelieu, des rebuts d'un époux,
Je souffrais, je pleurais comme vous, avec vous;
Vous le savez, Madame.

LA REINE *avec émotion.*

Oui, je me le rappelle.

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

A prix d'or et de soins mon amitié fidèle
Se put flatter, parfois, d'adoucir vos malheurs;
Mais que les miens alors vous ont coûté de pleurs!
Hélas! j'ai vu dresser l'échafaud de mon frère!...

LA REINE *l'interrompant.*

Cessez!...

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Vous me restiez, Madame, et j'étais mère!

LA REINE *avec un cri douloureux.*

Ah! vous me faites mal avec ce souvenir.

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Bon Dieu! qu'ai-je fait?

LA REINE.

Paix! j'entends quelqu'un venir.

à part.

Mon secret a failli s'échapper de mon ame.

Le prince de Condé entre d'un air préoccupé.

LA PRINCESSE DE CONDÉ *à la Reine.*

C'est mon fils, ou plutôt c'est le vôtre, Madame;
Car depuis les périls dont il vous sut tirer,
De ce nom quelquefois vous daignez l'honorer.

LE PRINCE DE CONDÉ *à part.*

Au diable ces poltrons et leur vision noire
Qui, malgré moi, toujours me revient en mémoire!

s'avançant vers le lit de la Reine.

Du fond du cœur, Madame, à Votre Majesté

Je souhaite un retour de meilleure santé.

LA REINE.

De ces vœux obligeans, Monsieur, je vous rends grâce.

LE PRINCE DE CONDÉ *à la Princesse.*

Vous êtes là, Madame!

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Oui, n'est-ce point ma place,
Quand la Reine se plaint?

LA REINE.

Je me sens beaucoup mieux.

LE PRINCE *se promenant dans la chambre et se parlant à lui-même.*

Me peut-on comparer un Guise, un factieux?...

à la Reine.

Vous n'irez point, Madame, au Conseil, j'imagine.

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Non, sans doute.

LA REINE.

Il le faut cependant, ma cousine.

au Prince.

Pour l'heure du Conseil je comptais me lever.
Quand il en sera temps j'irai vous y trouver.

LA PRINCESSE DE CONDÉ *à la Reine.*

Vous ne connaissez point de devoir impossible.

LA REINE.

Ce devoir cependant est parfois bien pénible.

regardant le Prince qui se promène d'un air préoccupé.

Qu'est-ce? Monsieur le Prince a l'air bien agité!

LE PRINCE DE CONDÉ.

Moi! point.... Je prends congé de Votre Majesté,
Et je vais au Conseil l'annoncer par avance.
Monsieur le Cardinal sans doute m'y devance;
Je veux l'aller rejoindre à l'instant. Aussi bien
J'ai besoin avec lui d'un nouvel entretien.

LA REINE *à part.*

Le pauvre Cardinal!

haut.

Et sur quelle matière?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Oh! rien! quelques soupçons que j'ai sur La Rivière.

Il va pour sortir.

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Quand vous reverra-t-on?

LE PRINCE DE CONDÉ.

Bientôt, n'en doutez pas,
Bientôt! Adieu, Madame....

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Adieu, mon fils!

LA REINE *à part.*

Hélas!

Le prince de Condé sort.

LA REINE *après un moment de silence.*

Monsieur le Prince a-t-il quelque souci dans l'ame,
Pour être ainsi troublé?

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Je l'ignore, Madame;
Mais j'en puis dire autant de Votre Majesté;
Son air....

LA REINE.

Qui, moi? je suis fort calme, en vérité....
Mais j'entends là dehors quelque bruit, ce me semble;
Écoutez!

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

En effet, on parle haut.

LA REINE *à part.*

Je tremble!

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Si c'est votre désir, on pourrait aller voir?...

LA REINE.

Non, non, voici quelqu'un; nous allons tout savoir.

Guitaut entre.

Qui parle ici, Guitaut, de si rude manière?

GUITAUT.

Avec Son Éminence et l'abbé La Rivière,
Monsieur le Prince avait un entretien fort chaud,
Mais qui s'est, je le crois, terminé comme il faut;
Car à Sa Majesté j'apportais la nouvelle
Que le Conseil est prêt et qu'on n'attend plus qu'elle,
C'est ce que m'a prescrit monsieur le Cardinal.

LA REINE.

Il suffit.

à part.

Il est temps, c'est le dernier signal.

à la princesse de Condé.

Pardonnez, ma cousine....

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

A regret je vous laisse.
Vous ne consultez point assez votre faiblesse;
Je crains....

LA REINE.

Ne craignez rien.

LA PRINCESSE DE CONDÉ.

Adieu, Madame!

LA REINE.

Adieu!

La princesse de Condé sort. La Reine se lève, mais demeure quelque temps assise sur le bord de son lit d'un air pensif.

à elle-même.

Le perdre, ou lui céder.... il n'est point de milieu!
Avant qu'un tel désordre en l'État s'introduise!...

haut.

Guitaut?...

GUITAUT *s'approchant.*

Madame!...

LA REINE *après lui avoir parlé bas.*

Allez! et que Dieu vous conduise!

Guitaut s'incline d'un air triste et respectueux.

à part.

Puisse ce Dieu veiller sur mon fils et sur moi !

haut à Guitaut qui s'éloigne lentement.

Que dans mon Oratoire on amène le Roi !

SCÈNE IX.

❁

LE PALAIS-ROYAL.

L'Oratoire.

LE ROI, LA REINE.

LE ROI.

Par votre ordre, maman, Guitaut m'est venu prendre.

LA REINE.

Oui; j'ai de grands secrets, mon fils, à vous apprendre.

LE ROI.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc? Vous me faites trembler!

LA REINE.

Ne vous alarmez point, et m'écoutez parler.

LE ROI.

Oui, maman.

LA REINE.

Vous avez éprouvé ma tendresse
Comme fils, c'est au Roi qu'aujourd'hui je m'adresse.
De vous traiter ainsi, je le crois, il est temps ;
Songez bien qu'il s'agit d'intérêts importans.

LE ROI *gravement*.

Oui, Madame.

LA REINE.

Durant le cours de ma Régence,
Un jour on vous dira mes soins, ma diligence,
Et comme mes efforts et mes vœux n'ont été
Qu'à l'ordre et qu'au maintien de votre autorité :
Pour la mettre en vos mains florissante et paisible,
Le ciel m'en est témoin, j'ai fait tout mon possible ;
Mais j'avais contre moi des temps séditieux,
De rebelles sujets, des Grands ambitieux ;
Il en est un surtout dont je me croyais sûre,
Que de biens et d'honneurs j'ai comblé sans mesure,

A qui, dans ma bonté, je n'ai refusé rien,
Espérant à ce prix vous en faire un soutien;
Quelle erreur! il songeait à lui seul, et le traître
De vos États bientôt serait l'unique maître,
Si je ne l'arrêtais par un prompt châtiment.

LE ROI *avec joie.*

Ah! c'est le Cardinal!

LA REINE.

Le Cardinal?... Comment!
Le Cardinal?... D'où vient cette étrange pensée,
Monsieur?... avez-vous donc la tête renversée?
Je vous dis qu'on vous trompe, et qu'on vous veut du mal,
Et vous allez, ingrat, songer au Cardinal?
Lui qui n'a de souci, d'intérêt que le vôtre?...

LE ROI *d'un air boudeur.*

Mais il est maître ici, je n'en connais point d'autre.
Il fait tout ce qu'il veut, cela se voit assez,
Car c'est lui qui commande, et vous obéissez.

LA REINE.

J'obéis! où prend-il cela? Qu'il vous souvienne,
S'il fait sa volonté, qu'elle est aussi la mienne!
Non, ce n'est pas à lui que je crains d'obéir;

Ce n'est pas lui, Monsieur, qui songe à nous trahir,
Qui serait redoutable à sa propre famille,
Si je ne l'enfermais sous quelque bonne grille,
Dans quelque bon château solidement gardé,
Monsieur le Prince enfin....

LE ROI *prêt à pleurer.*

Mon cousin de Condé?...

LA REINE.

Eh bien! n'allez-vous pas pleurer, par aventure?

LE ROI.

Ah! maman, il n'est point coupable, je vous jure!
Comment pouvez-vous croire à son manque de foi,
Puisqu'il a tant gagné de batailles pour moi?
Il nous a ramenés ici malgré la Fronde,
Vous l'avez dit tout haut, et devant tout le monde.
Toujours on m'exhortait à le bien caresser,
Et par votre ordre, hier, j'ai couru l'embrasser.

LA REINE.

Et c'est cela surtout qui le rend plus coupable!

LE ROI.

Non, vous avez beau dire, il n'en est point capable.

LA REINE.

Obstiné ! je vous dis qu'il fait à tous la loi,
Et se veut rendre ici plus maître que le Roi.

LE ROI *s'essuyant les yeux.*

S'il est vrai, je veux bien alors qu'on l'emprisonne,
Car je suis le Roi, moi.

LA REINE.

Voyez comme il raisonne !

LE ROI.

Si l'on vous a menti, cependant?...

LA REINE *haussant les épaules.*

Taisez-vous,
Monsieur ! et sur-le-champ mettez-vous à genoux :
Ne m'entendez-vous pas?

LE ROI.

A genoux? pourquoi faire?

LA REINE.

Pour demander à Dieu le succès de l'affaire.

LE ROI.

C'est à condition que vous prîrez aussi?

LA REINE.

Eh bien ! je vais prier, n'ayez point de souci

Le Roi et la Reine se mettent à genoux sur des prie-dieu.

LE ROI.

«Pater noster....»

Il regarde la Reine.

LA REINE.

Pourquoi s'arrêter de la sorte?

LE ROI.

J'aimerais mieux prier en français.

LA REINE.

Il n'importe.

LE ROI *avec un soupir d'ennui.*

Ah!... «Notre père qui...»

Il regarde encore la Reine.

LA REINE.

Fort bien!

LE ROI *continuant.*

«Êtes aux cieux....»

LA REINE *à part se parlant à elle-même.*

Non, je ne régnais plus, c'était ce factieux....

LE ROI.

«Que votre règne arrive....»

LA REINE *de même.*

Il faut du caractère....

LE ROI.

«Que votre volonté soit faite sur la terre
»Comme au ciel.... »

LA REINE *de même.*

Il allait à ne me laisser rien....

LE ROI.

«Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien....»

LA REINE.

Pour son crime il n'est point de trop rudes vengeances....

LE ROI.

«Et pardonnez-nous nos offenses
»Comme nous pardonnons à.... »

LA REINE *avec humeur.*

Vous m'étourdissez;
Priez plus bas.

LE ROI *baissant la voix.*

«A ceux qui nous ont offensés. »

Il achève de prier tout bas, et s'assied sur ses talons.

haut.

«Amen!... » Maman, voilà mes oraisons finies.

LA REINE.

Récitez quelque psaume, ou bien vos litanies.

LE ROI *d'un ton caressant.*

Si vous le permettiez, pour me moins ennuyer,
De moi-même à présent je pourrais bien prier.

LA REINE.

Soit.

LE ROI *priant.*

«Mon Dieu, s'il vous plaît, gardez qu'on me trahisse.
»Dans mon royaume un jour faites qu'on m'obéisse;
»Que j'y sois maître enfin puisque je serai Roi,
»Et que personne alors n'y commande que moi!...»

LA REINE *brusquement.*

Plaît-il?...

LE ROI *continuant.*

«Mais exceptez, Seigneur, de ma prière
»Les femmes, par respect pour la Reine ma mère.»

LA REINE *attendrie.*

Cher enfant! à mon cœur ce respect est bien doux;
Il me paie amplement l'amour que j'ai pour vous.

Elle lui tend les bras.

LE ROI *courant l'embrasser.*

Ah! maman!...

LA REINE.

Écoutez! on frappe à cette porte.
Venez, allons savoir quel message on apporte.

Ils sortent.

SCÈNE X.

❁

LE PALAIS-ROYAL.

La Galerie du Conseil.

LE CHANCELIER, DUPLESSIS-GUÉNÉGAUD, LE COMTE DE BRIENNE, LE COMTE D'AVAUX, SERVIEN, LE TELLIER.

Le chancelier Séguier, debout près de la table, feuillette des papiers. Duplessis-Guénégaud assis apostille quelques Mémoires. Le comte de Brienne et le comte d'Avaux s'entretiennent en se promenant. Servien et Le Tellier se tiennent à l'écart.

SERVIEN *à Le Tellier.*

Eh bien! Monsieur, enfin nous avons du nouveau!

LE TELLIER.

Oui, la Seine dégèle, et le temps est au beau.

SERVIEN *riant.*

C'est là ce que chez vous on nomme une nouvelle?

LE TELLIER.

Sans doute, comment donc voulez-vous qu'on l'appelle?

SERVIEN.

Mais, monsieur Le Tellier, vous ne savez donc rien?

LE TELLIER.

Eh! que savez-vous donc de plus, monsieur Servien?

SERVIEN.

De plus? je ne dis pas; mais tout autant peut-être.

Il lui parle bas.

LE CHANCELIER.

Monsieur le Cardinal tarde bien à paraître.

DUPLESSIS-GUÉNÉGAUD.

Chez la Reine sans doute il est en ce moment,
Car on y peut passer de son appartement.

LE CHANCELIER.

Ah! Monsieur, quel ministre et quelle tête immense!
Il a plus de liant, de douceur, de clémence,
Mais c'est pour le génie un second Richelieu.

LE COMTE DE BRIENNE *à part avec mépris.*

Flatteur!

LE COMTE D'AVAUX *à Brienne.*

Ce qui pour lui, dit un peu plus que Dieu.

LE CHANCELIER *à Duplessis-Guénégaud qui écrit toujours.*

En ce moment, Monsieur, quel travail vous réclame?

DUPLESSIS-GUÉNÉGAUD.

Ce sont quelques placets que m'a remis ma femme.

SERVIEN *à Le Tellier.*

Le comte de Brienne est de trop aujourd'hui.

LE TELLIER.

Il est vrai qu'on n'a pas un grand besoin de lui,
On ne doit point parler d'affaires étrangères.

SERVIEN.

Il est, pour cette fois, étranger aux affaires.

Ils rient.

LE TELLIER.

Ce Guénégaud encore!...

SERVIEN *en riant.*

Il a peu de talent;
Mais sa femme ferait un ministre excellent.

LE COMTE DE BRIENNE *à d'Avaux, lui montrant Servien et Le Tellier.*

Savez-vous ce qu'entre eux ces deux-là peuvent dire?

Moi, je m'attends à mal lorsque je les vois rire.

D'AVAUX.

Moi de même ; d'ailleurs il n'est point malaisé
De voir, pour quelque coup, que tout est disposé.
Le Cardinal leur a tout dit, je le suppose.
Je ne sais point tromper, et ce défaut est cause
Que de mon entremise il fait bien moins de cas.
Mais j'aime à deviner ce qu'il ne me dit pas,
Et je vous veux apprendre ici ma conjecture....

Ils vont s'asseoir sous la cheminée.

Les princes entrent : le prince de Condé le premier, le prince de Conti ensuite, puis le duc de Longueville qui marche lentement, comme un homme qui a la goutte.

LE PRINCE DE CONDÉ *au duc de Longueville d'un air mécontent.*

Pour quel motif, Monsieur, ou par quelle aventure
Vous trouvez-vous ici?

LE DUC DE LONGUEVILLE.

Le Cardinal m'attend
Pour me parler, dit-il, d'un courrier important :
Moi, de Chaillot ici j'ai hâté ma venue.

LE PRINCE DE CONDÉ.

C'est fort bien ; mais pourquoi nous est-elle inconnue?

LE DUC DE LONGUEVILLE.

Je ne sais ; c'est du moins sans dessein de ma part.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Voilà sur ma parole un singulier hasard.

Il s'éloigne d'un air mécontent.

LE DUC DE LONGUEVILLE *au prince de Conti.*

Votre frère ce soir est d'humeur bien étrange ;
De pareilles façons croit-il que je m'arrange?

LE PRINCE DE CONTI.

Nous étions entre nous convenus maintes fois
De ne jamais ici nous trouver tous les trois ;
Avouez qu'il a lieu d'être surpris?...

LE DUC DE LONGUEVILLE.

N'importe ;
Suis-je fait?...

LE PRINCE DE CONTI.

N'allez point vous fâcher de la sorte,
Car de nous désunir ce n'est point le moment,
Croyez-moi ; j'ai dans l'ame un noir pressentiment,
S'il vient à s'accomplir, que Dieu nous soit en aide!

LE DUC DE LONGUEVILLE.

Votre frayeur me gagne, et malgré moi j'y cède.

Ils s'asseyent sur un lit de repos, et se parlent bas.

LE PRINCE DE CONDÉ *se rapprochant.*

De quoi donc parlez-vous, avec cet air piteux?

LE DUC DE LONGUEVILLE.

Mais l'aspect du palais nous étonne tous deux,
Et monsieur de Conti me confiait ses craintes.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Encor! de toutes parts je n'entends que des plaintes,
Et je suis las de voir des gens épouvantés.

au prince de Conti.

Allez, vous faites honte au sang dont vous sortez.

LE PRINCE DE CONTI *avec douceur.*

Je ne mérite point ce reproche, mon frère.
Si quelque jour le sort vous devenait contraire,
Attachée à vos pas, ma fidèle amitié
Voudrait de tous vos maux supporter la moitié;
Je le demande au ciel, et vous pouvez m'en croire :
Je ne puis, je le sais, partager votre gloire,
Mais je pourrais du moins partager vos malheurs.

Le prince de Condé ému se détourne brusquement pour cacher son émotion, et s'avance vers les ministres qui se rapprochent tous de lui.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Bonjour, Messieurs. Eh bien! que disons-nous d'ailleurs?
Que fait-on de nouveau? Comment vont les finances?
Vous voilà bien lottis avec vos Ordonnances;
Rentiers ni Parlemens n'y veulent obéir;
Elles n'auront servi qu'à vous faire haïr.
Ah! si l'on m'écoutait, la canaille bourgeoise
Impunément au Roi ne pourrait chercher noise;
Mais le ministre, et vous, j'en suis sûr, mollirez
Devant des manteaux noirs ou des bonnets carrés!
Au reste, que je sois pendu si je m'en mêle.

D'AVAUX.

Quand le peuple est grevé d'une charge nouvelle,
C'est le moins qu'il se plaigne à qui lui prend son bien.

SERVIEN.

D'autant plus que ses cris n'empêchent jamais rien.

LE CHANCELIER.

Puis, la rigueur produit ces émeutes affreuses,
Qui sont, nous l'avons vu, toujours fort dangereuses
Aux intérêts publics comme aux particuliers....

LE PRINCE DE CONDÉ *d'un ton railleur.*

Et qui n'épargnent pas même les Chanceliers,
Nous le savons. N'importe, à souffrir ce scandale
La dignité du trône à mon gré se ravale.

à Brienne qui secoue la tête.

Vous ne m'approuvez point?

BRIENNE.

Avant la dignité,
Je tiens qu'on doit, Monsieur, consulter l'équité.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Plus qu'un autre, croit-on que j'aime l'injustice?
Sans doute il ne faut point que le peuple pâtisse;
Je veux bien qu'on lui soit et généreux et doux,
Mais alors seulement qu'il s'en remet à nous.
Nos dons ne lui sont rien dès qu'il nous les impose :
Le pouvoir s'avilit aussitôt qu'il compose,
C'est mon avis à moi. Voyez les députés
Du Parlement, pour peu qu'on les eût écoutés,
Ils s'attaquaient à tout; sous leurs mains sacriléges,
La couronne perdait ses plus beaux priviléges,
Et peu reconnaissans des bontés de leurs Rois,
Ils n'allaient à rien moins qu'à s'en faire des droits;

Tout ce qu'ils prétendaient était absurde en somme,
C'était ceci, cela, que sais-je moi! Qu'un homme,
A moins d'un jugement ne pût être arrêté,
Sans être incontinent remis en liberté!...
Il serait beau, vraiment, qu'un Roi dût rendre compte
De ceux qu'il lui plaît mettre en prison! Quelle honte!
Sans mon conseil, pourtant, on l'allait consentir.

BRIENNE *gravement.*

N'ayez jamais, Monsieur, à vous en repentir!

LE PRINCE DE CONDÉ.

Je vous reconnais là; grand merci de l'augure!...

Guitaut entre d'un air grave; il est suivi de Comminges et de Croissy.

LE PRINCE DE CONDÉ *allant au devant de lui.*

Mais que nous veut Guitaut, avec cette figure?

GUITAUT *à voix basse.*

Ce que je veux, Monsieur, vous le saurez trop tôt....
Je vous fais prisonnier!

LE PRINCE DE CONDÉ.

Moi, monsieur de Guitaut!

GUITAUT *montrant le duc de Longueville et le prince de Conti*

Ces deux Princes, et vous, de la part de la Reine.

LE PRINCE DE CONDÉ *après un silence.*

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine!

haut à tout le monde.

Entendez-vous, Messieurs, ce qu'on m'apprend ici?

au duc de Longueville.

Nous sommes arrêtés.

au prince de Conti.

Et vous, mon frère, aussi!

LE DUC DE LONGUEVILLE.

O ciel!...

LE PRINCE DE CONTI.

Vous le voyez, Dieu m'exauce, mon frère!...

Le prince de Condé lui serre la main sans parler.

GUITAUT *au prince de Condé.*

Pardonnez-moi, Monsieur, ce fâcheux ministère....

Le Prince lui remet son épée. Comminges et Croissy s'approchent du prince de Conti et du duc de Longueville qui remettent aussi leurs épées.

LE DUC DE LONGUEVILLE *dans le plus grand abattement.*

A mon âge! ce coup m'accable tout-à-fait!...

LE TELLIER *bas à Servien.*

Tout est dit!

SERVIEN *de même.*

Tout va bien.

LE CHANCELIER.

Je reste stupéfait!

D'AVAUX *à Brienne.*

Quand je vous le disais!...

BRIENNE.

C'est une chose infâme!

DUPLESSIS-GUÉNÉGAUD *à part.*

Je vais vite mander la nouvelle à ma femme.

LE PRINCE DE CONDÉ *à lui-même.*

Ainsi, MONSIEUR, la Reine et ce vil Cardinal,
Ont ourdi de concert ce complot infernal!

LE CHANCELIER *au Prince.*

Guitaut nous fait, Monsieur, quelque plaisanterie!

GUITAUT *d'un ton bourru.*

Oui, je suis si plaisant!

LE PRINCE DE CONDÉ *au Chancelier.*

Allez donc, je vous prie,
Chez la Reine, Monsieur, savoir la vérité;
Pour moi, je ne me crois que trop bien arrêté.

Le Chancelier sort.

L'affaire est glorieuse! et ce qui m'en étonne,
C'est que le Cardinal n'y soit point en personne.

à Servien.

Ne pourriez-vous, Monsieur, vous qu'il traite si bien,
M'en obtenir par grâce un moment d'entretien?

à part.

Que j'aurais de plaisir à confondre le traître.

SERVIEN.

Il saura le désir que vous faites paraître.

bas à Le Tellier.

Je lui vais annoncer que son ordre est rempli.

Il sort.

LE PRINCE DE CONDÉ *à Brienne.*

S'il faut que jusqu'au bout mon sort soit accompli,
Vous, Monsieur, qui du moins méritez mon estime,
Je vous commets ici mon vœu le plus intime,
Et m'attends quelque jour que vous direz au Roi
Ce que j'ai fait pour lui, ce que l'on fait pour moi.

BRIENNE.

Je ne refuse point cet honorable office,
Mais le peuple avant moi vous rendra ce service;
Pour effacer vos torts, en eussiez-vous d'ailleurs,

Votre gloire suffit, et surtout vos malheurs.

GUITAUT *tristement.*

Vous voyez, Monseigneur, qu'il ne revient personne....
Je dois exécuter les ordres qu'on me donne.

LE DUC DE LONGUEVILLE *bas à Condé.*

Ah! si par quelqu'issue on pouvait s'évader!

LE PRINCE DE CONDÉ.

Croyez-vous que si mal on nous ait fait garder?
Essayons.

Il va vers une porte.

GUITAUT *vivement.*

Monseigneur, il y va de la vie
Si vous sortez!

LE PRINCE DE CONDÉ *au Duc tranquillement.*

Eh bien?...

à Guitaut.

Va, je n'ai point l'envie
De me faire traquer en gibier de bourreaux.
Marchons!...

LE DUC DE LONGUEVILLE *à part.*

Si vieux! aller mourir sous les barreaux!...

LE PRINCE DE CONTI *de même.*

Si jeune! dans les fers passer des jours sans nombre!

Pendant ce temps, Guitaut ouvre la porte d'un passage obscur et rempli de soldats armés qui se rangent en haie des deux côtés de l'entrée.

LE PRINCE DE CONDÉ *reculant d'un pas.*

Il me semble, Guitaut, que ce passage sombre
Sent les états de Blois?

GUITAUT *avec vivacité.*

Un meurtre, Monseigneur?
Non, non, le vieux Guitaut est un homme d'honneur.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ne saurais-tu du moins me dire où tu nous mènes?
L'endroit sera-t-il chaud?...

GUITAUT.

Mon ordre est pour Vincennes.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Allons!...

à part.

Je m'attendais à pis en vérité.

LE PRINCE DE CONTI *levant les yeux au ciel.*

Mon Dieu, je me résigne à votre volonté....

Il sort tristement, ainsi que le duc de Longueville que deux gardes aident à marcher sur un signe de Guitaut.

LE PRINCE DE CONDÉ *montrant les soldats qui ont une contenance morne et abattue.*

Voyez ces pauvres gens! ils ne se doutaient guère
Qu'ensemble pour cela nous aviens fait la guerre;
Devant les Espagnols ils étaient moins tremblans :

aux gardes en sortant.

Amis! ceci n'est point la bataille de Lens!

TEMPS MODERNES.

1815.

TEMPS MODERNES.

LES CENT JOURS.

Comment, Sire! me suis-je écrié;
dès Fontainebleau Votre Majesté a songé au retour?
— Oui, sans doute.....

LAS CASES.

INTRODUCTION.

Laissez-moi, laissez-moi, souvenirs d'un autre âge,
De tous nos morts fameux entretien passager,
Laissez-moi retourner à mon premier langage,
Langage à ma bouche étranger;
Laissez-moi ressaisir les cadences pressées,
En mètres inégaux librement balancées,
Les rythmes divers et mouvans,
Et ces fugitives images,
Qui changent comme les nuages
Chassés par l'haleine des vents :

Non celles toutefois qui, d'abord dévoilées,
Amusaient mon œil enfantin,
Qui passèrent, de rire et de larmes mêlées,
Comme d'un jour de mars les brusques giboulées
Se mêlent aux rayons d'un soleil incertain ;
Non celles qui plus tard, de jeunesse brillantes,
Charmaient de mes beaux jours les heures nonchalantes,
Qui, pleines de fraîcheur, d'innocence, d'espoir,
Reflétaient la nature ainsi qu'un pur miroir,
Et qu'il fallut quitter comme après une fête
Je quittais ma parure et les fleurs de ma tête ;
Non celles qui naguère en élans solennels
Semblaient porter mon ame aux parvis éternels,
Ferventes et silencieuses,
Comme au pied d'un autel les prières pieuses,
Comme auprès d'un berceau les rêves maternels !
Où sont-elles ?... où sont les feuilles de l'automne ?
Où sont les flots poussés dans leur cours monotone ?
Du rapide courant chaque goutte qui fuit
Sur la rive sonore éveille un nouveau bruit ;
Et chaque heure du jour, par une heure chassée,
Ébranle dans son vol la mobile pensée,

Variable instrument, clavier où sous nos doigts
Le même accord jamais ne se trouva deux fois!
Qui sait si la minute où je parle, écoulée,
Ne verra point ma peine ou ma joie envolée;
Si les pensers inscrits aux feuillets que je tiens,
Un an, un mois passé, seront encor les miens!...
Déjà même, déjà de la page dernière
Si mon œil tout-à-coup remonte à la première,
Avec étonnement, peut-être avec effroi,
Je m'y cherche moi-même, et dis : Ce n'est plus moi!...
Non, je ne laisse plus ma vague rêverie
Me bâtir à son gré ce palais de féerie,
Où jusqu'à la douleur prend un aspect plus doux :
Comme nos traits, hélas! le temps change nos goûts!
Aujourd'hui, recueillie en une paix profonde,
J'aime de ma retraite à jeter sur le monde
Un regard à la fois pensif et curieux,
Qui souvent s'en détourne et se reporte aux cieux.

Laissez-moi, l'œil fixé sur cette scène errante,
En spectatrice oisive, et non indifférente,
Au bruit vaste et lointain des grands événemens,

Écouter de mon cœur les secrets battemens ;
Puis, de leurs vils ressorts pénétrant le mystère,
Dédaigner de bien haut les choses de la terre ;
Puis d'un rêve orgueilleux m'éveiller à moitié,
Et sur ma propre erreur sourire de pitié !

Ainsi je me prépare à ces accords plus sombres
Que l'âge et les soucis menacent de leurs ombres,
Sans poursuivre d'efforts ou de vœux superflus,
Des songes et des jours qui ne reviendront plus.

LA

NOUVELLE.

❁

Je revis la côte de France, près de la même plage où j'avais pris terre quinze ans auparavant, à mon retour d'Égypte. La fortune semblait me sourire comme alors!...

Manuscrit de Sainte-Hélène.

❁

Sur les flots assoupis, aux derniers feux du jour,
Qui du golfe Juan dorent l'étroit contour,
Quel navire inconnu, dans sa manœuvre habile,
S'arrête balancé sur son ancre immobile!
De quel fardeau puissant se va-t-il décharger?
Où vogue son canot? Quel est ce passager
Dont le pied redoutable en foulant sa poussière
Fait tressaillir soudain la France tout entière?...

De toute part s'élève une sourde rumeur :
L'œil ardent de l'espoir, l'œil furtif de la peur,
Le regard dédaigneux du fastueux courage,
Se tournent à la fois vers ce point du rivage,
Et des milliers de voix ont murmuré : « C'est lui !
» — Que veut-il? Quel dessein le ramène aujourd'hui?...
» — Si le peuple ou l'armée embrassait sa querelle?...
» — Non, il vient nous livrer une tête rebelle;
» Que de sa folle audace il recueille le fruit ! »

Cependant de ses pas se rapproche le bruit :
Il marche, et chaque instant grossit sa faible escorte :
On dirait que le vent sur ses ailes l'apporte,
Ou que suivant son aigle au but qu'il vient chercher,
Comme elle il vole aussi de clocher en clocher!...
L'émotion s'accroît. — « Grenoble ouvre ses portes !
» — Lyon se rend! — Auxerre accueille ses cohortes !
» — Fontainebleau, dit-on, attend ses pas proscrits :
» Il y sera ce soir ! — Et demain? — A Paris ! »

LES

TUILERIES.

Je crus que l'Europe, étonnée de mon retour et de l'énergie du peuple français, craindrait de recommencer la guerre avec une nation dont elle voyait la témérité, et avec un homme dont le caractère était plus fort à lui seul que toutes ses armées.

Manuscrit de Sainte-Hélène.

Sous ce portique ouvert des royales demeures
Où l'horloge fidèle annonce au loin les heures,
Est-ce toi, de la nuit astre mystérieux,
Qui d'un dernier rayon viens effleurer mes yeux,
Aux vitres du Palais te réfléchis, et brilles
En sillons fugitifs au fer doré des grilles?
Mais non, ces feux lointains, ces mouvantes lueurs
Rayonnent dans les mains de quelques serviteurs,
Attentifs aux apprêts d'un nocturne voyage.

Quelle morne tristesse obscurcit leur visage!
Immobiles près d'eux, quels sont ces cavaliers?
Mon œil a reconnu leurs armes, leurs coursiers,
Leurs casques éclatans, leurs habits d'un bleu sombre,
Où des tresses d'argent étincellent dans l'ombre;
C'est ce noble escadron, Garde intime des Rois.
Entre ses rangs pressés, à peine j'entrevois,
Frissonnant par momens sous un brouillard humide,
Les chevaux attelés à la chaise rapide.
A la portière ouverte, avec des yeux en pleurs,
S'appuie un jeune page aux royales couleurs;
Tandis qu'interrompant ce lugubre silence,
Le timbre du Château douze fois se balance.

La roue a résonné sur le pavé qui fuit.
Quoi! ce roulement sourd, qui se perd dans la nuit,
Ce galop de chevaux sous la porte franchie,
C'est le bruit qu'en tombant fait une Monarchie!...

Nos temps sont réservés aux chances du destin.
J'ai vu celui qu'éloigne un départ clandestin,
Dix mois passés à peine, accueilli par la France

Comme un gage de paix, de joie et d'espérance!
A-t-il déjà cessé le murmure flatteur
Dont ces murs délaissés gardent l'écho menteur?...
Le flot qui se pressait à ces portes désertes
S'est bien vite écoulé de ces salles ouvertes,
Dont peut-être aujourd'hui, pour la première fois,
Nul ordre souverain ne frappe les parois.

Dès l'aurore accourue, une foule inquiète
De ce dôme muet interroge le faîte :
Ni les triples couleurs, ni le drapeau des lis
A sa lance de fer ne rattachent leurs plis.
Mais un trône vacant est-il long-temps sans maître?
Quelques heures encor, nous le verrons paraître;
Qu'il vienne; et, dans l'asile où lui-même autrefois
A l'Europe à genoux osa dicter ses lois,
Sur le bureau d'Hartwell laissé dans sa retraite,
Il trouvera l'Arrêt qui proscrivait sa tête.
Peut-être à ses dédains donnant un libre essor,
Son œil indifférent y pourra lire encor
D'un dévoûment gagé ces adresses parjures,
Qui, la veille, à son nom prodiguaient leurs injures,

Sermens à double face, et que la même main
Peut-être en sa faveur viendra signer demain.
Le Prince fugitif, qu'un Chef proscrit remplace,
De même aux mêmes lieux avait trouvé sa trace;
Et, de nouveau rentré dans ce royal séjour,
Il l'y retrouvera peut-être quelque jour!

Du Trône de Clovis nos troubles populaires
Ont rendu chancelans les degrés séculaires.
Quel Monarque aujourd'hui croirait s'y maintenir,
Quand la serre de l'Aigle a peine à s'y tenir!
Mais en vain du malheur les leçons les obsèdent,
Des palais à l'exil en vain ils se succèdent;
Dès qu'un nouveau triomphe a consacré leurs droits,
Ils ont oublié tout, si ce n'est qu'ils sont rois;
Et, rêvant tour à tour la fortune fidèle,
Ils contemplent en vain, hélas! plus stables qu'elle,
Les mêmes ornemens aux lambris suspendus;
Ces conseillers muets ne sont point entendus,
Et les mêmes tapis sous leurs pieds se déroulent
Sans les faire songer au sol miné qu'ils foulent.

Et toi, dont le génie élargit l'horizon,
Vas-tu laisser aussi s'égarer ta raison
A ces rêves trompeurs qu'enfante la puissance?
Te verra-t-on nommer ton exil une absence?
Ressaisir, tout entier, le pouvoir souverain?
Sur des fronts relevés appesantir ta main?
Crois-tu que ton retour, ce rapide prodige,
A ton nom belliqueux rendant son vieux prestige,
Les Rois, tes affranchis, rentrés dans le devoir,
Oublîront qu'ils avaient mesuré ton pouvoir?
Que celui que le sang allie à ta famille
A son sceptre agrandi préfèrera sa fille?
Que des jours d'Austerlitz, réveillant la splendeur,
Tes Généraux vieillis reprendront leur ardeur?
Cet espoir est le tien! En vain l'Europe armée
Menace de nouveau la frontière alarmée,
Tu promènes au loin ton regard, et tout bas
Peut-être tu te dis : Elle n'osera pas!

Oui, tout raconte ici ton génie ou ta gloire,
Ces monumens parés des mains de la victoire,
Ces Colonnes, ces Arcs, ce Louvre fastueux,

Ce fleuve et ses longs Quais, ses Ponts majestueux
Qui tous, d'un double éclat couronnant ta carrière,
Gardent de tant d'exploits la mémoire guerrière,
Ces Tours où Rome même a consacré tes droits,
Et que le Te Deum ébranla tant de fois!...
Mais ces Arcs, ces Palais, ces Tours enorgueillies,
L'Étranger les connaît, hélas! et tu l'oublies!...

LE

CHAMP-DE-MAI.

Il fallait recommencer une révolution pour me donner toutes les ressources qu'elles créent..... Mais je n'ai jamais aimé les orages populaires, parce qu'il n'y a point de bride pour les mener.

Manuscrit de Sainte-Hélène.

« Viens, mon père. Entends-tu gronder ces batteries?
Le cortége déjà quitte les Tuileries;
Si nous tardons encor, nous ne le verrons pas :
Courons!...

— Enfant, pourquoi m'entraîner sur tes pas?
Bercé dès ta naissance au bruit de nos conquêtes,
Depuis tes premiers ans, n'es-tu point las de fêtes?

— Déjà de ses lanciers flottent les étendards ;
Lui-même va bientôt s'offrir à nos regards.
Viens nous joindre aux clameurs sur sa route élancées,
Mon père ; il a rendu les tambours aux Lycées !

— Devait-il exciter vos belliqueux élans?...

— Voilà ses huit chevaux, dont les panaches blancs
Entre les rangs pressés s'ouvrent un lent passage :
Cette foule à mes yeux dérobe son visage ;
Avançons.

— Tu le veux? eh bien ! marchons vers lui.
Regarde : son maintien trahit un sombre ennui ;
On dirait, à le voir, que cette ame si fière
Dans son astre pâli n'a plus sa foi première,
Et sa tête puissante, inclinée à demi,
Semble porter le faix d'un destin ennemi !

— Que dis-tu? qui pourrait troubler son allégresse?
Entends les cris joyeux du peuple qui nous presse !

— Ainsi nous l'avons vu de ses cent mille voix
Dans un jour différent accueillir d'autres Rois!...

— Comme moi, j'en suis sûr, il s'en souvient à peine;
Viens, ne résiste plus au flot qui nous entraîne,
Son cours tumultueux nous porte au Champ-de-Mars.

— Oui, cet aspect doit plaire à tes jeunes regards;
La Garde l'environne, et, rangée en bataille,
Oppose aux spectateurs sa vivante muraille.
Tu pourras reconnaître, immobile à son rang,
Des soldats de l'exil le bataillon errant;
Car un triple chevron sur leur bras se dessine,
Et l'Étoile d'honneur décore leur poitrine.

— Vois, mon père! Artilleurs, fantassins, cavaliers,
Devant nous tour à tour défilent par milliers.
N'aimes-tu pas aussi cette pompe guerrière,
Ces chevaux dont les pas font voler la poussière,
Ces soldats que soudain meut une seule voix,
Ces fusils dans leurs mains résonnant à la fois,
Ces mobiles plumets qu'un vent léger balance,

Et l'éclair qui jaillit du sabre ou de la lance?
Tu ne m'écoutes point, tu sembles soucieux?

— Ton âge, mon enfant, est séduit par les yeux;
Cette pompe te plaît; j'en attendais une autre.

— En sais-tu qui jamais ait surpassé la nôtre?

— Oui, j'ai pu dans ma vie assister quelquefois
A ces drames publics joués par tous les Rois.
Oh! des mille sermens prêtés à cette place,
Si le sable mobile avait gardé la trace!...

— Quel est sur ces gradins ce fauteuil préparé?
Est-il pour lui?

— Sans doute.

— Alors je le verrai!...
Mais ce tambour qui bat, ces armes qu'on présente,
Tout l'annonce : entends-tu cette rumeur croissante?
Le voilà! le voilà! mon père, il vient là-bas;

Entouré de sa cour, il marche à petits pas....
Il salue : au milieu de ces riches costumes,
J'entrevois son chapeau couvert de blanches plumes.
Que d'or, que de velours, quel brillant appareil!
Comme ses vêtemens reluisent au soleil!...

— Oui ; mais j'entends ici le peuple qui murmure
De voir la soie et l'or composer sa parure :
Le Monarque-soldat verrait mieux accueillis
L'habit de Marengo, le chapeau d'Austerlitz.

— Le voilà sur l'estrade ! Oh ! quelle foule épaisse
D'officiers de toute arme autour de lui se presse !
Tous veulent recevoir les Aigles de sa main.

— Quel fruit espère-t-il de ce spectacle vain?...

— Vois ! tout seul sur le bord le voilà qui s'avance ;
Aux spectateurs son geste impose le silence ;
Il va parler, il parle !... Ah !... Vive l'Empereur !...

— Quel pouvoir ! A sa voix, le murmure et l'aigreur

Ont disparu.

— Toi seul n'as pas crié, mon père?
Pourquoi donc?

— Quelque jour tu l'apprendras, j'espère.
Mais la fête est finie, enfant! Sortons d'ici;
Le vent souffle, le temps soudain s'est obscurci;
Il va pleuvoir; allons! le cortége s'écoule.... »

Et tous deux ont suivi les soldats et la foule.

Le peuple maintenant, morne et silencieux,
Se retire à la hâte en regardant les cieux,
Et, voyant le soleil se couvrir d'un nuage,
En conçoit pour la France un sinistre présage.

WATERLOO.

Et la gloire de nos armes vint finir dans les mêmes champs où elle avait commencé vingt-trois ans auparavant!

Manuscrit de Sainte-Hélène.

I.

Que nous présagez-vous, sombre voix des tempêtes?
Souffle de l'ouragan, qui passe sur nos têtes,
Nuages, qui semblez des fantômes errans,
Eaux des cieux, qui sur nous versez vos froids torrens,
Que nous présagez-vous? D'où vient que la nature
Pousse durant la nuit un sinistre murmure?
Hier les étrangers sur ces bords apparus,
N'ont-ils pas reconnu les plaines de Fleurus?

Le soleil d'Austerlitz, infidèle à nos gloires,
S'est-il enfin lassé d'éclairer nos victoires?

II.

Sur le terrain humide, avec peine allumés,
Les feux de notre armée, à demi consumés,
Laissaient de loin en loin, d'une flamme inégale,
Les rougeâtres lueurs briller par intervalle.
Nos soldats se montraient fatigués, soucieux;
L'un murmure à voix haute en regardant les cieux;
Moins novice à souffrir, l'autre en sifflant essuie
Le fer de son fusil qu'avait terni la pluie;
Et tous, en maudissant un pénible chemin,
Se disent : « Espérons qu'on se battra demain! »

Mais bientôt, franchissant la ligne d'avant-garde,
Dans l'ombre, loin du camp, un homme se hasarde;
Un ami l'accompagne, il se hâte, et souvent
Dans son anxiété prête l'oreille au vent;
Car de ses ennemis méditant la défaite,
Il a cru, tant alors il craignait leur retraite,

Que d'une armée en marche il entendait le bruit.
Mais non, rien n'a troublé le repos de la nuit.
Il s'arrête, il regarde! Un grand bois de son ombre
Obscurcit l'horizon, et sous ce rideau sombre
Qui protége le camp des Anglais endormis,
Resplendissent les feux des bivacs ennemis.

A cet aspect, l'œil fixe et la tête penchée,
Une main sur le dos, l'autre en son sein cachée,
Dans ses calculs profonds plein d'une intime foi,
Il répète tout bas : « Demain ils sont à moi! »
A ces mots on dirait que sur l'obscure plaine
Il a vu tout-à-coup la bataille prochaine
Dérouler devant lui son mobile tableau....
Cet homme est l'Empereur! ce lieu, c'est Waterloo!...

III.

Waterloo!... L'Empereur!... Demain! Quelles pensées
S'éveillent, et soudain se succèdent pressées!
Demain! Oh! que la nuit ne dût jamais finir!
Demain! Qui peut, mon Dieu, compter sur l'avenir!

Quoi! ce perçant regard qu'aucun voile n'ombrage
N'a point d'un coup si proche entrevu quelque image?
D'un sourd pressentiment, quelque avis inconnu,
Ne lui dit point tout bas que son jour est venu?
Non; les dés sont jetés, et sa cause est gagnée :
Il le croit. N'est-ce point la place désignée?
A ses prévisions le sort même soumis
Semble agir avec lui contre ses ennemis!

Fort des grands souvenirs de cinquante batailles,
D'un génie attesté par tant de funérailles,
De ce coup-d'œil si sûr au milieu des combats,
De cette voix si chère au cœur de nos soldats,
Tu t'es trompé pourtant comme un esprit vulgaire,
Toi, l'arbitre du monde et le dieu de la guerre!
Eh! qui fit échouer ta sublime raison?
Le fantasque hasard, l'obscure trahison!

IV.

Cependant ta carrière est à jamais finie!
Où sont-ils maintenant, ces plans de ton génie,

Que sous nos yeux, par tant de degrés éclatans,
Ta volonté de fer a poursuivis vingt ans?...

Voir une foule aveugle à ces plans asservie,
Penser de ta pensée et vivre de ta vie;
Guider du même frein vingt peuples étonnés,
Que façonnent au joug tes Préfets couronnés;
Trancher avec le fer les nœuds d'un grand problème;
Envelopper l'Europe en un vaste système,
Autour d'elle étendu comme un réseau d'acier;
Dominer de ton nom le siècle tout entier;
Et de ce legs enfin doter ta dynastie :
Qui pour de tels enjeux n'eût risqué la partie?
Mais quand tu l'as perdue, on compte tous tes pas
Vers cet immense but que tu n'atteindras pas!
A quoi bon dépenser tant d'or et tant de têtes?
Aux confins de l'Asie étendre tes conquêtes,
Bouleverser le monde, et changer tant de fois
Les empires de place et les trônes de rois?
Sans doute il t'a suffi, pour accomplir tes œuvres,
De passifs instrumens, de serviles manœuvres :
Mais ceux dont les sueurs, les bras ont élevé

L'édifice imprudent qui croule, inachevé,
Te demandent enfin compte de leur salaire,
Et peut-être des jours d'un enfant ou d'un père.
Oui, qu'ils répondent ceux à qui sont confiés
Tant de pouvoirs divers en vain sacrifiés!
Déplorables mortels, jouets de leurs furies,
Épis de leurs moissons, herbes de leurs prairies,
Vous que d'un pied superbe ils foulent en passant,
Pourquoi plier au gré du fort et du puissant?
Pourquoi vous dévouer sans borne et sans mesure?
Quelle promesse humaine est jamais assez sûre?
De tant de maux commis peut-il naître des biens?
Non, non : de pures fins veulent de purs moyens.

V.

Mais quelle ame ici-bas, pour quelque haute idée
D'un fanatique amour en secret possédée,
Dans l'espoir d'affermir son empire naissant,
N'est prête à lui donner le baptême de sang?
Que cet orgueil de voir une foule empressée
Réaliser enfin leur intime pensée,

Fait souvent oublier aux coupables humains,
Du but qui les séduit les terribles chemins!
Cependant, insensés, dans vos trames secrètes,
Rien n'est vrai, rien n'est sûr, hors le mal que vous faites!
Mais non, donner sans cesse ou recevoir la loi,
Faire subir leur joug, leurs croyances, leur foi;
S'il le faut, à tous ceux que la lutte soulève,
Imposer le bonheur à la pointe du glaive,
Et, dans le noir sillon tracé par leurs fureurs,
Peut-être ne semer qu'une moisson d'erreurs!...
Oh! quel langage armé de clartés inconnues
Traversera leurs cœurs comme un éclair les nues!
N'est-il aucune voix qui les vienne arrêter,
Et leur dise, puissante à s'en faire écouter :
« Quel prix si glorieux peut garder quelques charmes,
Payé de tant de sang, baigné de tant de larmes?
S'il est à sa conquête un obstacle vivant,
Reculez, reculez, n'allez pas plus avant!
Du plus sublime esprit la plus noble chimère,
Ne vaut pas une vie encor que bien amère! »

VI.

Ah! si la poésie essayait son pouvoir
A trouver cet accent qui les sût émouvoir!
Si vous osiez tenter ces hautes destinées,
Fugitives douceurs à nos lèvres données,
Vers, aujourd'hui si las de n'être qu'un vain bruit,
Écho du vent qui souffle, ou de l'onde qui fuit,
Pareil aux sons égaux qu'au soir dans la prairie
Jette l'insecte errant, qui dans l'herbe fleurie
Se cache et ne possède au monde que la voix,
Paroles, mélodie, accords, c'est cette fois!...

Mais quoi! n'est-ce point là le rêve du poëte
Qui s'égare à son tour, et croit ce qu'il souhaite,
Prêt à livrer aussi d'inutiles combats
Pour quelque prix douteux et qu'il n'atteindra pas?
Comment sa faible voix serait-elle entendue,
Quand chaque jour amène une leçon perdue?
Quand le sort qui si haut parle dans ces grands coups,
A crié vainement : « Mortels, instruisez-vous! »

Malgré sa volonté, sa force et son génie,
Cette triple puissance en ses mains réunie,
Ils ont vu devant eux passer Napoléon,
Sur la terre après soi ne laissant qu'un grand nom ;
Et chacun d'eux encor, pour saisir quelque idole,
Se fait un marche-pied de tout ce qu'il immole ;
A demain follement sacrifie aujourd'hui,
Mais pour tomber plus vite et de moins haut que lui.

LE

BELLÉROPHON.

J'aurais pu passer en Amérique, et promener ma défaite dans le Nouveau-Monde; mais, après avoir régné sur la France, il ne fallait pas avilir son trône en cherchant d'autre gloire.

Manuscrit de Sainte-Hélène.

Ils partaient. « Arrêtez! leur dit Napoléon :
» Arrêtez! On se bat, et j'entends le canon!
» A demain le départ; mais aujourd'hui que j'aille
» Décider d'un coup-d'œil le sort de la bataille;
» Faire, à mon seul aspect, reculer tous ces Rois,
» Et vaincre pour la France une dernière fois :
» Empereur, Général ou Soldat, que m'importe! »

Vain espoir! tout est prêt, la voiture, l'escorte,
Et les vœux impuissans, et les regrets amers
Sont traînés avec lui vers la rive des mers.

Mais ce n'est plus ici cette onde fortunée
Que roule à flots d'azur la Méditerranée,
Ni ce beau ciel, si cher à son premier regard,
Ni ce soleil brillant qui l'éclairait plus tard,
Quand jeune et déjà cher à la terre natale,
Il allait conquérir sa gloire orientale.

Maintenant il écoute, avec des yeux pensifs,
Le triste bruit des flots qui heurtent les rescifs,
Et l'aigre sifflement des brises du rivage.
Mais ce sombre Océan et ce ciel de nuage
Sont loin de sa pensée, et son regard ardent
Plonge dans les vapeurs qui voilent l'Occident.
C'est là qu'est l'avenir : là s'étend l'Amérique ;
Là, simple citoyen dans une république,
Après avoir dicté des ordres absolus,
Il n'obéira point, s'il ne commande plus!
Ainsi, maître de lui, ce cœur que rien n'étonne,

Accepte froidement cet exil monotone
Dont peut-être le terme est assigné tout bas,
Car il n'est que les morts qui ne reviennent pas.

Mais tandis qu'il se fie au temps, à son étoile,
Soudain à l'horizon apparaît une voile,
Puis deux, puis trois. Traçant un rapide sillon,
Accourent des vaisseaux au rouge pavillon.
Partout ses ennemis lui ferment la barrière ;
Leur flotte est devant lui, leur armée en arrière.
Les attendre, ou tenter quelque furtif départ,
C'est accepter pour maître ou l'homme ou le hasard.
Seul il conquit, soutint, quitta le diadème,
Nul ne doit de son sort décider que lui-même ;
Pour ne point le subir, il ira le chercher !

Il écrit : quelle main ne craindrait de toucher
Cette trace de feu sur le papier laissée,
Moule ardent, où lui-même a jeté sa pensée !
La muse intimidée, émue à cet aspect,

Devant ces mots fameux recule avec respect :

« Altesse Royale,

« En butte aux factions qui divisent mon pays et à » l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, » j'ai terminé ma carrière politique ; et je viens, » comme Thémistocle, m'asseoir aux foyers du peu- » ple britannique. Je me mets sous la protection » de ses lois que je réclame de Votre Altesse Royale, » comme du plus puissant, du plus constant, du » plus généreux de mes ennemis. »

Napoléon.

Tu dis. Bientôt, hélas ! ton ame détrompée
Verra quel adversaire a reçu ton épée ;
Et ce noble ennemi te punira demain,
De l'avoir excepté de ton vaste dédain.

Sans soupçonner le piége où l'attend l'Angleterre,
Pour gagner ses vaisseaux il a quitté la terre.
Les matelots français, dans le canot rangés,
Jettent sur le héros des regards affligés!
On dirait que le flot se brisant sur la rive,
A la côte qui fuit prête une voix plaintive,
Que le navire anglais a senti sourdement
Courir dans ses agrès un long frémissement,
Comme un vautour cruel qui veille sur sa proie,
Et prêt à la saisir bat des ailes de joie.

Ceux que Napoléon se prépare à quitter
Les yeux mouillés de pleurs cherchent à l'arrêter,
Et, pour le retenir, l'entourent de leurs craintes.
Lui seul, ferme et serein au milieu de ces plaintes,
Par un dernier adieu paie un dernier effort,
Et le Bellérophon le reçoit sur son bord!

Adieu! de ce moment tu n'es plus qu'à l'histoire!

Tu ne fouleras plus cette terre de gloire,
Cette arène sonore où résonnaient tes pas!
Tu ne dois plus revoir le doux sol de la France;
Désormais, quelques jours minés par la souffrance,
L'exil, puis le trépas,

Voilà tout l'avenir : mais le passé te reste!
Même l'éclat soudain d'un revers si funeste,
De ton destin peut-être est un dernier effort :
La fortune long-temps à te suivre asservie,
N'a de faveur, après une semblable vie,
Qu'une semblable mort!

Sans doute un tel présent sourit à ta grande ame,
Que ne sauraient dompter cette impuissante trame
Et ces indignes fers :
Plutôt que t'éclipser dans une paix obscure,
Mieux vaut fixer encor sur ta lente torture
Les yeux de l'univers!

Dans cet éloignement, il semble qu'avant l'âge
Ton histoire vivante ait subi le passage
Du temps et du cercueil :
Déjà les passions ne sont plus qu'un bruit vague,
Qui vient en murmurant mourir comme la vague
Au pied de ton écueil.

C'est aux malheurs communs que la plainte est commune ;
Un grand cœur sent le prix d'une grande infortune :
A ta carrière encor manquait l'adversité !
Par elle, mesurant toute ta destinée,
Tu sauras à ton nom quelle place est donnée
Dans la postérité.

Même avant que le temps ait refroidi ta cendre,
On parlera de toi comme on fait d'Alexandre.
Ta vie apparaîtra comme un rêve à nos yeux ;
Et d'un passé si proche éveillant la mémoire,
A peine les témoins eux-même en pourront croire
Le drame merveilleux.

Tu laisses aujourd'hui ce théâtre du monde,
Qu'emplissait de ta voix l'émotion profonde,
D'intérêt dépourvu;
Et tandis qu'à nos fils la scène abâtardie
Offre du grand acteur la vaine parodie,
Nous disons : Je l'ai vu!

Oui, je l'ai vu. J'ai vu cette tête sublime,
Qui se pouvait passer de l'éclat légitime
Du bandeau souverain;
Ce regard, dont l'éclair inspirait tant de crainte,
Ces traits puissans, formés pour laisser leur empreinte
Sur le marbre et l'airain :

Je l'ai vu, de l'État déjà maître suprême,
Sans doute méditant tout bas le diadème,
Mais de nom, cependant, simple Consul encor,
Sans parure, au milieu d'un somptueux cortége,
Il guidait un cheval superbe, aux crins de neige
Tressés de soie et d'or :

Je l'ai vu, quand bientôt de Pages entourée,
S'avança lentement la voiture dorée
Où siégeait l'Empereur dans un faste éclatant :
La Couronne en ce jour devenait sa conquête
Sans que la main du Pape eût effleuré sa tête....
Il était là, pourtant !

Je l'ai vu, lorsqu'après une paix tutélaire
Ses cours retentissaient de ce cri populaire,
Sans échos aujourd'hui,
Venir, le front couvert, aux fenêtres ouvertes,
Tandis que de huit Rois les têtes découvertes
Se courbaient devant lui :

Je l'ai vu sous les coups d'un destin moins prospère :
On lisait les soucis d'un époux et d'un père
Sur ce front triomphant !
Les citoyens armés l'entouraient en silence,
Et lui, près de partir, fiait à leur vaillance
Sa femme et son enfant.

Je l'ai vu, dans les bras d'une foule pressée,
Par un nouveau prodige étonnant la pensée,
Reprendre un sceptre à peine échappé de sa main ;
Et des jours fabuleux réveillant les féeries,
Montrer qu'il n'est pour lui de l'Elbe aux Tuileries,
Que le temps du chemin.

Puis, lorsque sa puissance à jamais fut brisée,
Lorsqu'il avait déjà quitté pour l'Élysée,
Le lit impérial et le palais des Rois,
Couronné seulement de malheur et de gloire,
Je l'ai vu, calme et grand comme un jour de victoire,
Pour la dernière fois.

Depuis, captif des Rois dans une île lointaine,
De ses jours douloureux, l'immortel capitaine
Vit s'user le flambeau :
Mais pour clore une vie en merveilles féconde,
Ses ennemis encore ont du reste du monde
Isolé son tombeau.

Au gré de ses geôliers, le fer, le plomb, la pierre,
Sur ce roc à jamais ont scellé sa poussière,
Redoutable trésor;
D'une garde éternelle ils entourent son ombre,
Et peut-être ils ont peur que de sa couche sombre
Il ne se lève encor !

NOTES.

NOTES.

PROLOGUE.

PAGE 7.

Cithare, qui vibrais aux mains d'Apollinaire,
Tu restes suspendue aux murs du sanctuaire.

Sidoine Apollinaire, né à Lyon, d'une noble et riche famille, fut préfet de Rome en 467. Il épousa la fille d'Avitus, avant que celui-ci devînt empereur. En 471, Sidoine fut nommé évêque d'Auvergne. Son éloquence était célèbre dans son temps; il avait une grande facilité pour composer, soit en vers, soit en prose, et souvent, au dire de Grégoire de Tours, il improvisait avec un grand éclat sur quelque sujet qu'il voulût. Les plus importantes de ses poésies sont les trois Panégyriques des empereurs Avitus, Majorien et Sévère.

LES DEUX AMANS DE CLERMONT.

PAGE 21.

Il bénit les sermens qu'ont approuvés leurs pères.

Je dois au savoir et à l'amitié de M. l'abbé Aimé Guillon de Montléon les détails relatifs aux mariages des premiers chrétiens; le peu d'étendue de ma Chronique ne m'a permis d'en prendre que les traits principaux.

LES ENFANS DE CLODOMIR.

PAGE 49.

Soulève doucement le voile de la porte.

Des tentures plus ou moins grossières servaient de portes dans l'intérieur des maisons.

PAGE 49.

Pour moi, quand je saurai manier la framée.

Framée, espèce de javelot : le fer en était court et tranchant.

PAGE 49.

Et mes Leudes et moi....

« *Leude*, *leute*, *liude*, dans les anciennes langues teutoniques, signifiait proprement *peuple*, *gens*. Quelquefois ce mot » s'appliquait spécialement aux compagnons des Rois. »

(Augustin Thierry. *Lettres sur l'histoire de France.*)

PAGE 52.

Les prêtres t'offriront les saintes eulogies.

Le mot *Eulogia* avait à cette époque plusieurs significations différentes; il désignait, entre autres, des présens que les eccléc-

siastiques faisaient aux laïques en signe de respect ou d'amitié, et qui consistaient le plus souvent en choses bénites. (Voyez la note de M. Guizot à ce sujet, tome I, page 192 de l'Histoire des Francs, par Grégoire de Tours.)

PAGE 62.

La francisque à la main, il presse le carnage.

Francisque, *frankiske*, hache à un ou deux tranchans, dont le fer était épais et acéré et le manche très-court.

(Augustin Thierry. *Lettres sur l'Histoire de France.*)

PAGE 63.

La Reine....
Gravit le Mont-Sacré pour gagner le saint lieu
Dédié par ses mains aux apôtres de Dieu.

La montagne Sainte-Geneviève où s'élevait une église dédiée par Clotilde aux apôtres saint Pierre et saint Paul. Clovis y était enterré. Cette église fut, plus tard, consacrée à sainte Geneviève; à sa place est aujourd'hui Saint-Étienne-du-Mont.

LE CHATEAU DE PONTORSON.

PAGE 83.

La closette tranquille.

Chambrette, petit cabinet.

SCÈNES DE LA FRONDE.

NOTICES SUR LES PERSONNAGES.

Anne d'Autriche, sœur de Philippe IV, roi d'Espagne, fut mariée à Louis XIII à l'âge de quinze ans. La mésintelligence que Richelieu avait soin d'entretenir entre elle et le Roi, la rendit fort malheureuse, et la légèreté de sa conduite dans ses jeunes années ne fournit que trop de prétextes aux persécutions qu'on lui suscita. Lorsque, après vingt-trois ans d'un mariage stérile, elle donna le jour à Louis XIV, et peu après à Philippe de France, père du Régent, elle crut que cet

événement lui rendrait l'amitié du Roi; mais loin de là, les dispositions de Louis XIII à son lit de mort prouvèrent qu'il avait conservé toutes ses préventions contre la Reine à laquelle il ne laissait que le titre de Régente, lui imposant comme Conseil le ministère tel que l'avait composé Richelieu. La Reine fit casser le testament par le Parlement, qui la déclara *Régente absolue;* elle mit alors à la tête de son gouvernement le cardinal Mazarin. Ignorante et paresseuse, le besoin qu'Anne avait d'un ministre qui eût la connaissance des affaires lui fit accorder un empire égal au sien même. Bientôt l'avidité du Cardinal et les imprudentes libéralités de la Reine, qui accordait sans discernement toutes les grâces qu'on lui demandait, mirent le désordre dans les finances; pour y remédier, il fallut créer de nouveaux impôts, le peuple trop chargé se souleva, et le Parlement prit parti pour lui en refusant d'enregistrer les édits. Cet état de choses donna naissance aux troubles qui agitèrent la France pendant la plus grande partie de la Régence.

Louis XIV fut dressé de si bonne heure à son rôle de Roi, qu'on doit peu s'étonner qu'il l'ait si bien joué; les écrits du temps nous le montrent à l'âge de sept ans, adressant ce discours aux vieux conseillers du Parlement : « Messieurs, je suis » venu ici pour vous parler de mes affaires ; mon Chancelier » vous dira ma volonté. » Madame de Motteville remarque qu'il était naturellement sérieux et ne riait point comme les autres enfans. La Reine voulait qu'il fût toujours obéi et ne souffrait pas même que Monsieur, son frère, lui résistât en aucune chose. Tant que le Roi fut enfant, Mazarin se soucia peu de capter sa bienveillance qui ne lui pouvait être bonne

à rien; il le négligeait même au point de le laisser manquer d'argent, de linge, etc.; aussi inspirait-il alors au jeune Monarque une aversion qu'il avait peine à dissimuler. (Voyez les Mémoires de La Porte.)

Le Cardinal Mazarin. Rien n'est plus incertain que l'origine de Jules Mazarin (Giulio Mazarini); les uns le font gentilhomme, natif de l'Abruzze; les autres lui donnent une naissance obscure et le prétendent originaire de Mazare, bourg de Sicile, quoique lui-même se dît Romain; ses ennemis aimaient à faire sans cesse des allusions à la bassesse de sa naissance *. D'abord militaire, puis ecclésiastique, quelques services qu'il avait rendus à la France lui valurent la faveur de Richelieu, et bientôt la pourpre et le ministère des affaires étrangères. Il parvint, à la mort du Roi, à conserver la confiance de la Reine qui aurait dû le haïr comme créature de Richelieu, son ennemi; il commença par montrer dans le poste de premier ministre autant d'humilité, de douceur et de modestie, que son prédécesseur avait fait paraître d'inflexibilité et d'orgueil, et fit si bien cependant « qu'il se trouva sur la tête » de tout le monde, dans le temps que le monde croyait l'avoir » encore à ses côtés. » (Retz.) Le Cardinal aimait le travail; sa politique était fine et habile. Il avait de l'esprit, de l'insinuation, de l'enjouement, des manières; mais « le vilain cœur, dit Retz, paraissait toujours à travers, et il porta le filoutage dans le mi-

* Comme on disait au duc de Mortemart que le Cardinal était fort affligé de la mort de Pietre Mazarin, son père : « Je le crois bien, repartit le duc, » c'est peut-être le seul homme qui pouvait mourir sans qu'il en héritât. »

nistère. » Ennemi de la foule et du bruit, il faisait murmurer les courtisans qu'il laissait languir à sa porte sans daigner se montrer; prodigue de promesses parce qu'il se souciait peu de les tenir, il se fit bientôt un nombre infini d'ennemis. Inaccessible à tout motif d'honneur, d'affection et de reconnaissance, il avait pourtant un côté vulnérable ; les mécontens ne tardèrent pas à partager sur son compte l'opinion de son frère le cardinal de Sainte-Cécile. Mon frère, disait celui-ci, est un poltron : *fati rumore, egli havra paura;* et chacun fit en effet le plus de bruit possible pour faire peur au Cardinal, qui fut ainsi la cause première des troubles de l'Etat.

Monsieur, Gaston de France, frère de Louis XIII, et nommé, par le testament de ce prince, lieutenant-général du royaume, avait partagé sous le ministère de Richelieu toutes les disgrâces de la Reine, et semblait avoir pour elle une véritable amitié. Cependant la faiblesse naturelle de son caractère l'entraîna dans les cabales. « Cette faiblesse, qui régnait dans son cœur » par la frayeur et dans son esprit par l'irrésolution, salit tout » le cours de sa vie. Il entrait dans toutes les affaires parce » qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient » pour leur propre intérêt, et il n'en sortait jamais qu'avec » honte, parce qu'il n'avait pas la force de les soutenir. » (Retz). C'est ainsi qu'il laissa périr tour à tour Chalais, l'aimable duc de Montmorency, et le jeune et malheureux Cinq-Mars, qui s'étaient compromis avec lui ; du reste ce prince avait, à l'exception du courage, tout ce qui est nécessaire à un honnête homme, des agrémens naturels, un esprit aimable et cultivé, et une grande douceur de mœurs, encore qu'il fût un peu glo-

rieux de cette gloire grossière qui le rendait trop jaloux des prérogatives de son rang.

L'abbé de la Rivière (Louis Barbier), favori de Gaston, *le plus méchant des hommes*, dit son épitaphe, avait été d'abord professeur au collége Duplessis, puis attaché à Robert, évêque de Cahors, premier aumonier de Gaston. Il s'était acquis toute la confiance du prince, par un esprit orné, une conversation amusante et un dévouement apparent; mais il vendait son maître au ministère et n'exploitait qu'à son profit l'empire absolu qu'il avait sur lui. Déjà, à cette considération, il s'était fait donner par Mazarin une place au Conseil et promettre la nomination de la France au cardinalat. Mais le prince de Condé, qui prétendait au chapeau, pour le prince de Conti son frère, se désista difficilement de sa demande; il exigea même pour condition de son raccommodement avec la Cour, que la Rivière s'engagerait à révéler tout ce qui viendrait à sa connaissance de relatif au prince de Condé. La Reine, le Cardinal et le duc d'Orléans lui-même accédèrent à ce singulier traité.

Ondédéi (Joseph Zongo ou Longo) était le secrétaire intime du Cardinal, et, comme on dit, son *ame damnée*. Il fut fait évêque de Fréjus en récompense sans doute des services qu'il avait rendus.

Le chancelier Pierre Séguier « aurait été, dit madame de Motteville, le premier homme de son siècle, si, avec sa » science et sa grande capacité, il eût eu une ame assez élevée » pour préférer la gloire à la fortune; il aimait la faveur, et,

» s'il l'avait moins révérée, il aurait été plus digne de la pos-» séder. » Sa conduite, lors de la journée des Barricades, prouve que son courage n'égalait pas celui du président Molé; il faillit alors être massacré par le peuple. Peut-être trouvera-t-on, dans ce passage d'un de ses discours, l'explication de la haine qu'on lui portait. « Il y a, » disait-il aux membres du Parlement, qui soutenaient que leur conscience ne leur permettait pas d'enregistrer un édit d'impôt ; « il y a deux » sortes de conscience; l'une d'Etat, qu'il faut accommoder » à la nécessité des affaires, l'autre aux actions particulières. »

Le comte de Brienne (Henri-Auguste de Loménie), secrétaire-d'Etat, après avoir fait partie du ministère de Richelieu, fut chargé, sous la Régence, du département des affaires étrangères. Sa capacité jointe à une inflexible droiture lui valut de la part des deux ministres plus de considération que de bienveillance; mais il préféra l'estime à la faveur et n'en parut pas moins convaincu que « nulle considération » humaine ne peut, ni ne doit dispenser un homme de bien de » mettre dans tout son jour la vérité dont il est persuadé. » La comtesse de Brienne sa femme avait également une haute réputation de vertu et de piété.

Abel Servien, marquis de Sablé, secrétaire-d'Etat. C'était à ses avis que Mazarin déférait le plus volontiers, comme celui dont le génie avait le plus de rapport avec le sien; son esprit, selon Brienne, excellait en équivoques et en duplicités.

Le comte d'Avaux, surintendant des finances, frère du

président de Mêmes, offrait avec Servien un contraste parfait. « Il affectait une grande netteté et évitait de tromper personne, » ce qui est d'un honnête homme ; tâchant en même temps » d'être trompé le moins qu'il pouvait, ce qui est d'un homme » d'esprit. » (Brienne.)

Le Tellier (Michel), secrétaire-d'Etat; il devint plus tard chancelier de France et fut père de Louvois; son nom est devenu fameux par la révocation de l'édit de Nantes et la magnifique oraison funèbre de Bossuet.

Lyonne (Hugues de), secrétaire de Mazarin et neveu de Servien, était d'un caractère d'esprit qui approchait fort de celui de son oncle; il faisait assidument sa cour au Cardinal, et s'appliquait uniquement à gagner ses bonnes grâces. (Brienne.)

Duplessis-Guénégaud, secrétaire-d'Etat, ministre de la maison du Roi, était marié à Elisabeth de Choiseul, fille du maréchal de Praslin. Cette dame, dont madame de Motteville nous a laissé un portrait fort remarquable, ne trouvant pas qu'on lui accordât à la cour la considération qu'elle croyait mériter, s'en dédommageait en se faisant à elle-même et chez elle une sorte de domination. Il y avait peu de secrets dans le cabinet qui lui fussent cachés; elle fut la première à connaître l'arrestation des princes, son mari, qui était au conseil un des témoins de cet événement, le lui ayant mandé aussitôt qu'il se fut passé.

Guitaut (François de), capitaine des gardes de la Reine,

qu'on appelait le vieux Guitaut, se faisait pardonner, par son dévouement éprouvé, une brusquerie dont la Reine s'amusait quelquefois.

La duchesse d'Aiguillon (Marie de Vignerot), nièce du cardinal de Richelieu, mariée à Combalet, neveu du connétable de Luynes. Elle fut toute-puissante sous le ministère de son oncle qui la laissa, en mourant, tutrice de ses neveux. Cette dame, « qui par ses belles qualités surpassait en beau-» coup de choses les femmes ordinaires, » sut si bien défendre sa cause, qu'elle persuada à la Reine, malgré son aversion pour tout ce qui portait le nom de Richelieu, qu'il était de son intérêt de laisser dans ses mains le gouvernement du Hâvre où elle commandait au nom du jeune duc de Richelieu son pupille. Elle parvint même à se mettre assez avant dans la faveur de la Reine pour la recevoir l'été dans sa maison de Ruel. Elle était fort animée contre le prince de Condé, qui lui avait suscité mille tracasseries au sujet de la succession du duc de Brezé, frère de Claire Clémence de Maillé sa femme; car Richelieu avait contraint le feu prince de Condé de conclure cette alliance de sa nièce avec un prince du sang. En favorisant le mariage du duc de Richelieu avec madame de Pons, le prince porta au plus haut degré le ressentiment de la duchesse d'Aiguillon. Ce fut elle, dit madame de Nemours, qui donna à la Reine le conseil de le faire arrêter; toujours est-il qu'elle eut une grande part à cet événement.

Madame de Motteville, veuve d'un premier président à la Cour des comptes, vécut pendant de longues années dans l'in-

timité de la reine Anne d'Autriche, sans exercer cependant aucune charge de sa maison. Sincèrement attachée à cette princesse, elle lui dit constamment la vérité ; aussi elle n'en obtint qu'une estime affectueuse et point de faveur ; la bonté de son cœur et l'impartialité de son esprit, qui la portaient quelquefois à excuser les mécontens, sans lui faire manquer à aucun de ses devoirs, nuisirent peut-être à sa fortune. Les Mémoires qu'elle nous a laissés prouvent qu'elle avait un caractère solide et vertueux, une instruction étendue, une piété aussi éclairée que sincère, et un esprit plein de sagesse et de pénétration.

La princesse douairière de Condé, Charlotte-Marguerite de Montmorency, est célèbre par la passion que sa beauté avait inspirée à Henri IV, et à laquelle le prince son mari ne put la soustraire qu'en l'emmenant hors du royaume. Peu aimée de son époux, ennemie mortelle du cardinal Richelieu, qui avait fait décapiter le duc de Montmorency son frère, ces rapports de situation l'avaient rapprochée de la Reine dont elle se montra toujours la meilleure amie, l'aidant même de sa bourse dans l'occasion. Elle attachait un grand prix à la faveur de la Cour, et autant elle se sentit fière des services que le prince de Condé rendit à la Reine, autant elle éprouva de chagrin quand son autre fils le prince de Conti et la duchesse de Longueville, sa fille, prirent parti pour les Frondeurs.

Le prince de Condé (Louis II de Bourbon), auquel ses contemporains ont accordé le surnom de *Grand* que l'histoire lui a conservé, était le personnage le plus important de cette Cour. La bataille de Rocroy, gagnée peu de jours après la mort de

Louis XIII, l'avait placé tout jeune encore au rang des premiers capitaines de son temps, et de nouveaux exploits n'avaient fait qu'accroître sa renommée. Non content d'affermir l'Etat au-dehors par ses victoires, il voulut rétablir au-dedans l'autorité royale et punir les Parisiens dévoués au Parlement et à la Fronde; dans ce dessein, la Cour quitta secrètement Paris. Le Prince mit le siége devant cette ville, força les bourgeois et le Parlement à capituler, malgré leur résistance, et ramena au Louvre en triomphe le jeune Roi, la Reine et leur ministre.

Après de tels services, il n'était point de récompenses auxquelles le Prince ne se crût en droit de prétendre ; il obtint beaucoup et demanda plus encore. Mazarin embarrassé opposa à ses prétentions son système accoutumé de promesses et de déceptions ; Condé, irrité de sa mauvaise foi, et convaincu de sa faiblesse, fit bientôt peser sur lui la plus étrange tyrannie. Il sembla se faire un jeu de traverser le ministre dans tous ses desseins, s'opposa au mariage de sa nièce, prétendit à toutes les grâces pour lui-même et pour sa famille avec laquelle il s'était réconcilié : au premier refus il rompit d'une manière éclatante avec le Cardinal, et parut se joindre aux Frondeurs qui étaient accourus lui offrir leurs services. Mazarin, effrayé, chercha à se rapprocher du Prince; celui-ci lui accorda la paix, mais à des conditions si dures, qu'on ne lui en pouvait avoir de reconnaissance. Cette conduite lui attira en même temps la haine des Frondeurs qui se crurent joués. Le Cardinal cependant, qui craignait un nouveau rapprochement entre le Prince et la faction, trouva moyen de lui persuader, en profitant d'une émeute élevée par les Frondeurs, que ceux-ci en voulaient à ses jours. Condé, n'écoutant que son

impétuosité, courut porter sa plainte au Parlement où il accusa d'un complot contre lui, le duc de Beaufort, le Coadjuteur et le vieux conseiller Broussel, l'un des principaux partisans de la Fronde. Il s'aperçut bientôt qu'il s'était trop hâté; mais il n'en rejeta pas moins toutes les avances des Frondeurs qui demandaient à se justifier, et le procès continua. Condé semblait alors accroître à plaisir le nombre de ses ennemis; il avait choqué les prétentions de la noblesse, soit en demandant des tabourets pour des femmes de ses amies qui n'y avaient point de droits, soit en voulant renverser ceux des maisons privilégiées; son langage hautain avait plusieurs fois irrité le Parlement; le peuple ne pouvait lui pardonner l'appui qu'il avait prêté à Mazarin, et son humeur brusque et railleuse n'épargnait pas toujours ces jeunes gentilshommes que l'éclat de son rang et de sa valeur attachait à sa personne *. Enfin il n'épargna pas même la Reine, et la contraignit à recevoir de nouveau le marquis de Jarzé qu'elle avait banni de sa présence pour avoir eu la présomption de se déclarer amoureux d'elle. On a déjà vu comment la duchesse d'Aiguillon devint aussi son ennemie; c'est ainsi que le Prince avait creusé lui-même le précipice où il devait tomber.

Le prince de Conti (Armand de Bourbon), frère du prince de Condé, était né avec de l'esprit, de la vivacité, du courage; la faiblesse de sa santé et un corps disgracié de la nature le firent destiner par son père à l'état ecclésiastique; cependant,

* On leur donnait à la Cour le nom de *petits-maîtres*, parce qu'ils étaient, dit madame de Motteville, à celui qui le paraissait être de tous les autres.

malgré la dévotion qu'il montra toute sa vie, il n'avait aucune vocation pour l'Eglise. Lors de la guerre de Paris, il alla se mettre à la tête des mécontens, cédant en ceci à l'influence de sa sœur la duchesse de Longueville, et au dépit que lui causaient la renommée de son frère et le mépris que celui-ci semblait faire de lui. Il s'en rapprocha cependant par la suite et se brouilla avec les Frondeurs.

Le duc de Longueville (Henri d'Orléans) était le dernier descendant de la maison de Dunois. Vieux et goutteux, il épousa la belle Geneviève de Bourbon, sœur du prince de Condé, dont il aurait pu être le père. Il embrassa, ainsi que sa femme, le parti des Frondeurs où l'entraînaient des mécontentemens particuliers; puis, à l'époque de la paix, il s'éloigna d'eux pour se réunir au prince de Condé, ce qui fut cause que le Coadjuteur l'abandonna à son tour et lui laissa partager le sort de son beau-frère.

Le comte de Boutteville (François-Henri de Montmorency), qui fut depuis le maréchal de Luxembourg, était fils du comte de Montmorency-Boutteville décapité sous Richelieu pour s'être battu en duel. Attaché au prince de Condé par les liens de l'amitié et ceux de la parenté, il lui montra le plus grand dévouement; il essaya, lors de son arrestation, de soulever le peuple, en lui persuadant qu'on venait d'arrêter le duc de Beaufort; il avait voulu aussi enlever les nièces du Cardinal, afin de les garder comme otages; mais il ne réussit qu'à prouver son courage et son affection pour le Prince.

Le comte de Tavannes (Jacques de Saulx) se montra également dévoué à Condé, et, après avoir sacrifié ses propres intérêts à la fidélité qu'il croyait lui devoir, il demeura, dit-il dans ses Mémoires, sans emploi du côté de la Cour et sans reconnaissance de la part du Prince.

Le marquis de Jarzé (Louis Duplessis), « le moins sage » de tous les hommes, » dit madame de Motteville, et le plus présomptueux des *petits-maîtres ;* ses fanfaronnades lui tournaient d'ordinaire assez mal; et l'extravagance qu'il eut de se déclarer amoureux de la Reine ne lui valut qu'une réprimande publique.

Le marquis de Vigneul, qu'on appelle aussi Vineuil ou Vigoole, était l'un des nombreux amans de la duchesse de Montbazon, maîtresse du duc de Beaufort.

Priolo (Benjamin) naquit à Saint-Jean-d'Angely, d'une famille qui prétendait avoir donné des doges à Venise; mais on lui contestait cette généalogie. Il servit tour à tour le duc de Rohan et le duc de Longueville, sans beaucoup de profit, à ce qu'il paraît, puisque un écrivain contemporain l'appelle « le plus pauvre des auteurs de son temps *. Il faisait, dit-on » aussi, *valoir son latin*, menaçant les ministres d'une histoire » satirique dont il récitait des fragmens dans les compagnies. » Cependant, moyennant une pension de deux mille livres et dix mille écus pour les frais d'impression, le satirique devint his-

* *Voyez* les Mémoires de Brienne le fils, publiés par M. Barrière.

toriographe, et son travail fut publié sous ce titre : *Benjamini Prioli ab excessu Ludovici XIII de rebus gallicis, libri XII.*

Le duc de Beaufort (François de Vendôme) se trouvait, par César de Vendôme son père, petit-fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Ce prince, dans les premiers jours de la Régence, se montra l'appui de la Reine; mais il ne tarda pas à se brouiller avec elle à la suite d'une querelle survenue entre les duchesses de Montbazon et de Longueville, et dans laquelle la Reine prit parti pour la dernière. Beaufort, amant de madame de Montbazon et indigné de ce qu'on l'avait exilée, cabala contre la régente avec quelques esprits mélancoliques, qui avaient la mine de songer creux, et que pour cette raison on avait surnommés les *importans;* mais bientôt il fut arrêté et conduit à Vincennes. Il venait de s'évader de sa prison, quand le Coadjuteur qui, attendu sa profession, avait besoin d'un homme qu'il pût mettre devant lui, songea à se servir de ce prince. Il ne fallait au prélat « qu'un fantôme, et par bon» heur pour lui il se trouva que ce fantôme était petit-fils » de Henri-le-Grand, qu'il parla comme on parle aux halles » (ce qui n'est pas ordinaire aux enfans de Henri-le-Grand), et » qu'il eut de grands cheveux bien longs et bien blonds. » Ces circonstances, jointes à une bravoure plus grande qu'il n'appartient à un fanfaron, rendirent le duc de Beaufort l'idole du peuple; aussi lui donna-t-on le surnom de *Roi des halles.*

Le Coadjuteur (Paul de Gondi), plus tard cardinal de Retz, était alors archevêque de Corinthe et Coadjuteur de Paris; son oncle Jean-François de Gondi en était l'archevêque, et l'espoir

de conserver cette dignité dans sa famille avait fait destiner à la prêtrise l'ame la moins ecclésiastique de l'univers. Le jeune abbé de Gondi n'était encore connu que par des duels, ses aventures galantes, la part qu'il prit à deux conspirations contre Richelieu, et l'Histoire de la conjuration de Fiesque qu'il écrivit à dix-huit ans, ce qui fit dire au fameux cardinal, quand Louis XIII le destina à la Coadjutorerie de Paris, que l'auteur de ce livre était un dangereux esprit. La Reine, à son avénement à la régence, arrivé peu après, le confirma dans cette dignité, et le prélat par ce motif ne se déclara point d'abord contre le gouvernement; cependant il avait des liaisons avec les mécontens de la Cour, du Parlement et du clergé, que le jansénisme jetait en grande partie dans l'opposition; ses libéralités lui avaient aussi acquis parmi le peuple une nombreuse clientelle dont il disposait à son gré, et le refus qu'on lui fit du gouvernement de Paris qu'il ambitionnait, la défiance et le dédain que la Reine montra quand il vint s'offrir à elle, lors des premiers troubles connus sous le nom des Barricades, le décidèrent facilement à se jeter dans la faction dont il fut l'ame et le chef. Il souleva le peuple, échauffa le Parlement et anima les Parisiens à se défendre contre les troupes du Roi. A la paix, il refusa d'être compris dans l'amnistie accordée aux Frondeurs et continua à braver le ministre et à saisir toutes les occasions de relever son parti, se joignant tour à tour à tous ceux qui avaient quelque sujet de plainte; à la noblesse, lors de l'affaire des Tabourets; à Condé, quand il parut se séparer de Mazarin; aux bourgeois, quand ils s'assemblèrent pour se faire payer des rentes de l'Hôtel-de-Ville. Ce fut encore lui qui, lorsque le Prince l'accusa en Parlement,

rassura les Frondeurs consternés et les décida à faire tête à l'orage. L'adroit discours qu'il prononça devant cette compagnie lui ramena tous les esprits, et peu de jours après, ayant à prononcer un sermon à Saint-Germain-l'Auxerrois, il prêcha sur *la Charité ;* le choix d'un texte semblable, alors qu'il était en butte à la haine de ses ennemis, achevant de tourner l'opinion en sa faveur, il se vit plus puissant que jamais, au point que la Reine et le ministre n'osèrent rien entreprendre contre le prince de Condé, avant de s'être assurés de l'assentiment du Coadjuteur.

Le duc de Brissac (Louis de Cossé) se trouvait parent du Coadjuteur dont il avait épousé la cousine, Marguerite de Gondi ; cette raison, jointe peut-être à quelques motifs d'ambition et à son esprit d'insouciance et de désordre, l'engagea à entrer dans la faction.

Le marquis de Noirmoutiers (Louis de La Trémouille) avait de plus que Brissac une haine personnelle contre le prince de Condé, qui, voyant plier son régiment dans une bataille, s'en était pris à lui et l'avait publiquement insulté.

Le marquis de Laigues (Geoffroy) avait aussi reçu du Prince une offense grave, s'étant vu accuser par lui de mauvaise foi au jeu. Avant de s'être attaché au Coadjuteur, Laigues était peu connu et peu considéré. Il devint l'amant de la duchesse de Chevreuse et finit par l'épouser en secret.

Le comte de Montrésor (François de Bourdeilles) possédait pour ainsi dire la routine des conspirations, ayant fait

partie de toutes celles qui s'étaient tramées sous Richelieu, et depuis. Retz dit de lui qu'il avait la mine de Caton, mais qu'il n'en avait pas le jeu.

Le marquis de Fontrailles (Louis d'Astarac), bossu, spirituel, toujours prêt, comme Montrésor, à prendre part à tous les complots, bien qu'il n'eût qu'à grand'peine dérobé sa tête à la hache de Richelieu, lors de la conjuration de Cinq-Mars.

Le comte de Matha se trouvait cousin de Montrésor, étant comme lui de la maison de Bourdeilles; ce que j'ai dit du duc de Brissac pourrait en partie s'appliquer à lui : c'est le même dont il est parlé dans les Mémoires de Grammont.

La duchesse de Chevreuse (Marie de Rohan), fille du duc de Montbazon d'un premier mariage, épousa le connétable de Luynes, favori de Louis XIII, et en secondes noces Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. Favorite d'Anne d'Autriche, comme son mari l'était du Roi, elle avait eu dans sa jeunesse un grand empire sur cette princesse; c'était pour elle qu'elle avait été persécutée, puis exilée par Richelieu; elle s'attendait donc, quand la mort de Louis XIII qui la haïssait lui permit de rentrer en France, à recevoir de la Reine un accueil qui la dédommagerait de ses souffrances. Mais la duchesse, livrée aux intrigues galantes ou politiques, conservait à quarante-cinq ans toutes les passions de ses jeunes années, et la souveraine était devenue sérieuse et dévote. En outre, Mazarin possédait alors toute sa confiance, et madame de Chevreuse fit de vains efforts pour la recouvrer. Le dépit qu'elle en eut la porta à se

joindre aux Importans et au duc de Beaufort, et elle fut exilée de nouveau par la Reine, après l'avoir été pour elle. Elle revint à Paris lors du siége de cette ville par les troupes royales; elle avait déjà servi les Frondeurs dans leurs négociations avec les Espagnols, et ne pouvait manquer d'en être bien accueillie. Quand la paix, ou plutôt la trève, fut signée entre la Cour et la Fronde, le Coadjuteur, alors épris de mademoiselle de Chevreuse, obtint qu'elle et sa mère resteraient à Paris. Madame de Chevreuse continua donc ses relations avec les Frondeurs, sans cesser, toutefois, de se montrer à la Cour, d'où la Reine, sans doute, n'osait plus la bannir.

Mademoiselle de Chevreuse (Charlotte-Marie de Lorraine) était tout ce qu'elle pouvait être avec une mère telle que la sienne; de la beauté, nul esprit, et le caractère le plus hardi et le plus emporté.

PAGE 116.

LA REINE.

Lorsque des factieux insultent ma livrée
Sans qu'il me soit permis d'en tirer châtiment.

Le duc de Brissac, Matha, Fontrailles et quelques autres Frondeurs, à la suite d'un grand repas d'où ils sortirent tous en mauvais état, maltraitèrent, en pleine rue, des valets du Roi. L'un de ces gens les ayant rappelés au respect qu'ils devaient au Roi, leur maître commun, Matha et les autres

répondirent que les Rois étaient passés de mode, en ajoutant : Portez cela à la Reine et au Cardinal. La Reine, l'ayant appris, en fut touchée, et ordonna qu'il serait informé sur cette affaire. « Mais, ajoute madame de Motteville, cette petite-fille de » tant d'empereurs et de rois, et le petit-fils de Saint-Louis » eurent le déplaisir de n'être point obéis. » Le Cardinal, convaincu que les Frondeurs ne demandaient pas mieux que de voir porter l'affaire au Parlement, conseilla à la Reine de supporter patiemment cet outrage ; ce qu'elle fit avec beaucoup de peine. Les mêmes étourdis, à la suite de quelque orgie semblable, se précipitèrent sur un convoi funèbre, et chargèrent le crucifix, l'épée à la main, en criant : Voici l'ennemi! « Les chansons, » dit aussi le Coadjuteur, « n'épargnaient pas toujours Dieu ; ces » folies me donnaient de la peine. »

PAGE 140.

.... Et quant aux abbayes!

Le Cardinal en avait vingt-neuf.

PAGE 143.

Et l'Astrée, en honneur, n'a rien d'aussi charmant.

Roman d'Honoré d'Urfé, fort à la mode à cette époque.

PAGE 148.

.... Adieu, Mars!

« M. le Prince, se trouvant un jour au cercle, et voyant » qu'il (Mazarin) faisait le fier plus qu'à l'ordinaire, lui dit, en » sortant du cabinet de la Reine : Adieu, Mars! »

(*Mémoires de Retz.*)

PAGE 151.

.... Je vous réponds d'elle
Et de lui....

On peut lire cette scène dans les Mémoires de Retz, où elle se trouve tout entière.

PAGE 161.

Saujon, pour m'éviter, s'enfuit dans un couvent.

« Le duc d'Orléans avait tendrement aimé Saujon, fille d'honneur de MADAME. Cette fille, touchée de dévotion ou de quelque chagrin, s'était jetée dans le grand couvent des Car-

mélites, à dessein de se faire religieuse. MONSIEUR, ne pouvant souffrir son absence, se servit de l'autorité royale, de celle du Parlement, de la sienne propre, et des conseils de toutes les amies de Saujon, pour l'en faire sortir. Celle dont il reçut le plus de secours fut madame d'Aiguillon, toute-puissante sur le père Léon, confesseur de Saujon, carme qui avait pour le moins autant d'ambition que de piété. Elle s'y appliqua avec tant de force qu'enfin elle trouva le moyen de rassurer la conscience de cette fille, et de la faire revenir à la Cour, avec espérance de devenir bientôt dame d'atours de MADAME, afin de pouvoir rester dans le monde sans se marier. »

(Madame DE MOTTEVILLE.)

Mademoiselle de Saujon revenue au Luxembourg y conserva la vie et les austérités du cloître.

PAGE 180.

.... Je vas toujours mon grand chemin.

Je vas mon grand chemin sans barguigner, était le dicton favori du duc de Beaufort.

J'ai sous les yeux une lettre autographe de ce prince ; elle prouve qu'il n'écrivait pas plus correctement qu'il ne parlait. La voici copiée avec son orthographe ; elle est adressée à M. de Lamoignon, commandant l'une des compagnies colonelles de Paris :

Monsieur

Ie vous prie de faisre prandre les arme a quelque conpanie de vostre cartier; on ne peut ostrement assurer la porte Sin Martin et Sin Denis ou l'on dit que les Masarins doive venir au faubours; mes ie pesne a le croire: ie me tiendre pret a aler partout au moindre avis; ales un peu sur les lieus vous mesme et me croics

Monsieur

Vostre afaictione seruiteur
le duc de Beaufort.

A monsieur
monsieur de Lamoinion

PAGE 181.

S'attaquer à des valets du Roi!

Voyez la note de la page 116.

PAGE 185.

Du complot de Joly n'êtes-vous pas l'auteur?

Les rentiers s'assemblèrent afin de créer douze syndics pour veiller, disaient-ils, sur les prévarications du prévôt des mar-

chands. La grand'Chambre, par un arrêt, cassa cette nomination, et, pour épouvanter les rentiers, voulut faire saisir Descoutures, l'un des syndics. Ceux-ci prétendirent que le syndicat ne pourrait être cassé que par le Parlement en corps et non par la grand'Chambre. Il fallait obtenir cette assemblée. « Ce fut alors que dans un conseil de la Fronde, tenu chez le président de Bellièvre, Montrésor proposa de faire tirer un coup de pistolet à l'un des syndics pour obliger le Parlement à s'assembler : il fut donc résolu qu'un gentilhomme, qui était à Noirmoutiers, tirerait un coup de pistolet dans le carrosse d'un nommé Joly, attaché au Coadjuteur, et qui était un des syndics des rentiers; que Joly se ferait une égratignure pour faire croire qu'il était blessé; qu'il se mettrait au lit, et qu'il donnerait sa requête au Parlement... » Cette résolution s'exécuta le 11 décembre 1649. (Voyez Retz.)

PAGE 195.

Au point qu'il s'écria, quand un piqueur brutal
Encloua, l'autre jour, le *Broglio*, son cheval :
« Messieurs, l'autorité royale est enclouée! »

Voici ce que je trouve dans un écrit du temps intitulé : *Histoire véritable d'un accident tragyque arrivé à Pontoise, en la maison du sieur de Bordeaux, intendant des finances. A Paris, chez Nicolas Le Drut, au Mont-Saint-Hilaire,* MDCLII, *avec permission.*

« Le Mazarin ayant appris ce demeslé dit que l'authorité royale estoit blessée en la personne de son secretaire (Zungo Ondédéi), et ne vous estonnez pas de ce discours; il a tellement accoustumé de mesler les intérêts du Roy avec les siens, que l'autre iour le Broglio ayant esté encloüé (c'est un cheual qui est dans son escurie, que Broglio luy a donné), il dit que l'authorité royale estoit encloüée. »

PAGE 214.

LA REINE.

Ah! mon gant!

LE COADJUTEUR *le ramassant.*

Le voici : mais daignez me promettre
Une faveur....

LA REINE.

Et c'est?....

LE COADJUTEUR.

De ne le point remettre.

La beauté officielle des mains d'Anne d'Autriche « qui avaient » reçu, dit madame de Motteville, les louanges de toute l'Eu- » rope, » le style de galanterie du temps et le caractère connu du Coadjuteur suffiront, peut-être, pour me justifier de lui avoir prêté cette fadeur. On peut voir, au reste, dans tous les Mémoires nombre d'anecdotes à la louange des belles mains de la Reine. Parmi les personnes qui lui étaient présentées, il en

était peu qui perdissent l'occasion de lui en témoigner toute leur admiration, et toujours la Reine le trouvait bon. Cette vanité fut la dernière qui la quitta, car peu de temps avant sa mort on l'entendit se dire à elle-même, en faisant un petit signe de la tête : « Ma main est enflée, dà ! il est temps de partir. »

PAGE 218.

Si vous saviez avec quel air de sotte joie,
Dans les échantillons que de Rome on m'envoie,
Il choisit la couleur favorable à son teint.

« Le Cardinal s'étendit à ce propos sur l'infidélité de La Rivière, dont il nous dit un détail qui, en vérité, faisait horreur. Cet homme croit, ajouta-t-il, que je suis la plus grande bête du monde, et qu'il sera demain cardinal. J'ai eu le plaisir de lui faire, aujourd'hui, essayer des étoffes rouges qu'on m'a apportées d'Italie, et je les ai approchées de son visage pour voir ce qui y revenait le mieux, ou de la couleur de feu ou de l'incarnat. »

(Le cardinal DE RETZ.)

PAGE 293.

Devant des manteaux noirs ou des bonnets carrés.

Les bourgeois considérables portaient des manteaux noirs,

et le Prince et ceux de son parti donnaient aux membres du Parlement le surnom de *bonnets carrés.*

PAGE 294.

.... Voyez les députés
Du Parlement....

Prince, avouez-nous, à présent *,
Ce qui vous sembla malplaisant
Avant votre métamorphose :
Que c'est une agréable chose
De n'être point pris sans décret.
. . . . . .
Qui l'eût dit que le privilége
Que votre interprétation
A couvert de confusion,
Ce privilége raisonnable,
Le seul recours du misérable,
De n'être qu'un jour en prison.
. . . . . .
Vous eût, un an après, fait faute?

(*Courrier burlesque de la Guerre de Paris.*)

* M. le Prince contesta contre l'article qui porte que tout prisonnier sera interrogé dans les vingt-quatre heures.

LES CENT JOURS.

PAGE 331.

Sur le bureau d'Hartwell laissé dans sa retraite.

« Le Roi Louis XVIII se servait habituellement d'une petite table qu'il avait rapportée d'Hartwell : Napoléon prit plaisir à y travailler pendant quelques heures; il la fit retirer ensuite, et prescrivit qu'on en eût le plus grand soin. »

(*Mémoires sur les Cent Jours.*)

PAGE 352.

Sa gloire orientale.

J'ai emprunté au poëme de *Napoléon en Égypte*, cette belle expression créée par MM. Barthélemy et Méry.

TABLE.

Pages.

PROLOGUE. 3

TEMPS RELIGIEUX. — Quatrième siècle.

Les deux Amans de Clermont. 13

TEMPS BARBARES. — Sixième siècle.

Les Enfans de Clodomir. 37

TEMPS CHEVALERESQUES. — Quatorzième siècle.

Le Château de Pontorson. 67

TEMPS POLITIQUES. — Dix-septième siècle. — Scènes de la Fronde.

Le Palais-Royal, le Luxembourg et l'Hôtel de Chevreuse. 93

TEMPS MODERNES. — Les Cent Jours, 1815.

Introduction. 323

La Nouvelle. 327

Les Tuileries. 329

Le Champ-de-Mai. 335

Waterloo. 341

Le Bellérophon. 351

NOTES. 365

LIBRARY
AUG 08 1990
UNIVERSITY OF IDAHO

PQ
2449
T7C5
1829
c.1
ROBA